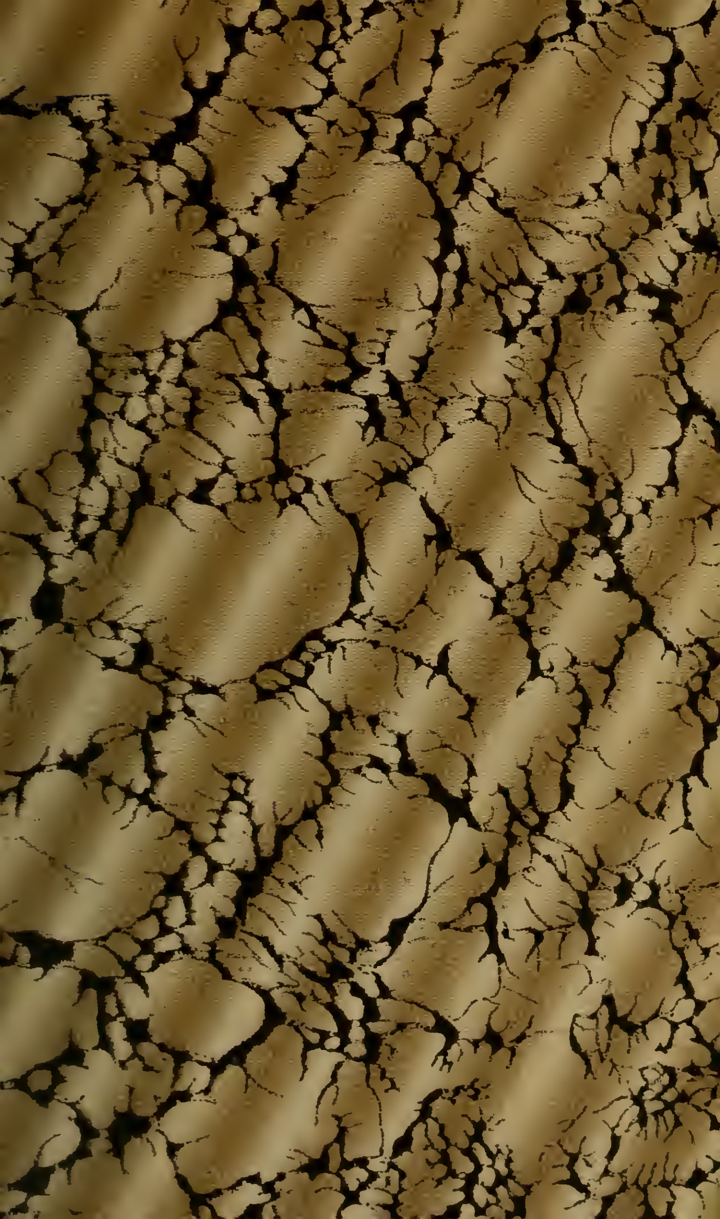




HONORÉ DE BALZAC

ESSAI SUR L'HOMME ET SUR L'ŒUVRE

PAR

ARMAND BASCHET.

AVEC NOTES HISTORIQUES

PAR CHAMPFLEURY.



PARIS

D. GIRAUD ET DAGNEAU, LIBRAIRES-EDITEURS,

7, RUE VIVIENNE, AU PREMIER,

Maison du Coq d'or

1852.

: mâché, en filasse et autres
s malléables, une tête hu-
lus grande que nature, et
t tous ses organes intérieurs.
il a toujours été regardé
n chef-d'œuvre; mais l'au-
ait employé cinq ans; aussi
pas entreprendre l'imitation
lu corps. Associé correspon-
a Société royale des sciences
ellier, en 1772, il fut reçu
de l'Université de Valence,
et membre associé de l'A-
de chirurgie de Paris en
avait obtenu, en 1776, un
ge d'estime et de confiance
citoyens, qui l'avaient nom-
d consul ou échevin d'A-
Pamard en était digne par
s non moins que par sa mo-
franchise et sa bienfaisan-
athique avec le charlatanis-
rt de ses connaissances po-
l secoua le joug de la Fa-
médecine, s'affranchit de
n d'être dirigé, dans ses
s chirurgicales, par un doc-
ns expérimenté que lui; et
bua ainsi à relever l'indé-
et la dignité de la chirurgie.
et tendre fils, il aurait pu
guer dans les arts et dans
; car il fit, à 50 ans, de la
la plus ressemblante, le por-
on père mourant. Il compo-
fort agréablement des vers
é, et sa conversation n'était
s animée, pas moins variée
ctive et intéressante. Il s'oc-
ans ses dernières années, à
, à mettre en ordre et à ré-
fruit de ses observations et
périence, dans l'art où il s'e-
u célèbre; et, quoiqu'il n'eût
blier qu'un volume, il avait

constitution, ses fatigues de corps et d'esprit, les chagrins et les craintes que lui causèrent les résultats sanglants de la révolution d'Avignon, achevèrent d'altérer sa santé. Il mourut universellement regretté, le 2 janvier 1793. On a de lui : *Dissertation de quelques effets de l'air dans nos corps. Description d'une seringue pneumatique et ses usages dans quelques maladies très fréquentes*, avec des observations, Avignon, 1791, in-8°. — *Jean-Baptiste-Antoine-Benezet* PAMARD, fils du précédent, né à Avignon, le 12 avril 1763, y mourut le 16 mars 1827. Il était chirurgien en chef de l'hôpital civil et militaire de cette ville, membre de l'Athénée de Vaucluse, associé de la Société de médecine de Marseille, de celle de Toulouse, de l'Institut de santé et de salubrité de Gand, de la Société d'agriculture de Carpentras. Comme son père, il trouvait dans les arts un délassement à ses travaux; il était excellent musicien, et violoniste distingué. On a de lui : 1° *Topographie physique et médicale d'Avignon et de son territoire*, imprimée par ordre et aux frais de l'administration municipale, Avignon, 1802, in-8°. 2° *Éloge de M. Pamard* (son père), lu à la séance publique de l'Athénée de Vaucluse, le 5 vendémiaire an XI, Avignon, 1803, in-8°. — J.-B.-A.-Benezet Pamard a laissé un fils qui suit la même carrière que ses ancêtres et y soutient leur réputation. A—T.

PANAT (le chevalier de), quatrième fils du comte de Panat, chef d'escadre, naquit en 1762 et entra fort jeune dans la marine sous les auspices de son père, ainsi que sous ceux du maréchal de Castries, qui, devenu ministre de la ma-

HONORÉ DE BALZAC.

ESSAI SUR L'HOMME ET SUR L'ŒUVRE.

[La 1re biographie de
Balzac après sa mort]



Paris. — Imp. de Pommeret et Moreau, quai des Augustins, 17.

HONORÉ DE BALZAC

ESSAI SUR L'HOMME ET SUR L'ŒUVRE

PAR

ARMAND BASCHET.

AVEC NOTES HISTORIQUES

PAR CHAMPFLEURY.



PARIS

D. GIRAUD ET DAGNEAU, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

7, RUE VIVIENNE, AU PREMIER,

Maison du Coq d'or.

—

1852.



L'auteur avoue son imprudence : il n'a point écrit de préface. Peut-être, ailleurs, en écrira-t-il une, il n'en dit rien, il ne le sait pas lui-même.

Ces Esquisses contemporaines purement littéraires et légèrement biographiques, ne peuvent avoir d'autre mérite que celui d'être écrites et pensées sous les douces influences d'une conviction profonde.

Il n'y a pas de camaraderie. L'auteur croit à tout ce qu'il dit; c'est beaucoup !

Si quelqu'un, avant de lire ces lignes, venait demander d'où vient l'auteur, de quelle école il est, où il va, par où il passe.—L'auteur répondrait en riant qu'il se trouve très-

1

heureux d'être jeune, que les lettres font l'un de ses bonheurs, et qu'il prend grande joie à étudier tous les maîtres. Pour lui, il n'y a ni maîtres anciens ni maîtres nouveaux, il n'y a que des maîtres.— Cela ne veut pas dire qu'il ne croie pas à la distinction des Écoles et qu'il mêle Horace et Hoffmann, Tacite et Molière, Shakespeare et Marivaux. Ce serait alors par trop plaisant sinon par trop niais! Autant vaudrait marier Téniers à L'Albane, Metzu à Jean de Fiesole, Paul de Kock à De Vigny!

Le but de ces Esquisses n'est pas seulement l'étude de certains hommes dont le talent a plus ou moins de taille, c'est aussi l'étude des phases différentes qui ont agité une même époque.

L'auteur sait combien il y a peu de glanes à recueillir dans les champs où il se jette! Malgré tout, il y entre,— peut-être follement, et peut-être parce qu'il n'en est encore qu'à ses armes premières..... mais qu'importe! Les seules années de courage ne sont-elles pas habituellement les années d'apprentissage! Gœthe a bien fait d'écrire Wilhem Meister!

. . . . . Monsieur de Richelieu n'avait-il pas raison d'aimer follement ses premières armes ; — nous devons adorer chacun les nôtres : autrement où serait la poésie?

. . . . . Aussi, primitives années bien aimées d'école littéraire qui êtes toutes, pour tous, celles de poétique apprentissage à Heidelberg ou à Gœttingue,... passez et courez sans crainte dans les prés en fleurs,.... dans les prés partout où ils sont verts!

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Décembre 1851

AVERTISSEMENT.

Voici une seconde édition de notre première Esquisse, la première parut en juillet —nous avons du bonheur avec M. de Balzac !

Ce petit succès bien inespéré encourage vivement l'auteur et lui prouve une fois de plus qu'il fait toujours bon de s'occuper des maîtres quels qu'ils soient.

L'auteur annonce donc que toute la série de ses *Essais littéraires* sur les Coloristes, les Pittoresques et les Réalistes en l'art d'écrire et de penser au XIXe siècle, paraîtra successivement aux intervalles les plus rapprochés autant que faire se pourra.

Ce n'est pas la bonne volonté qui manque

à l'auteur, ce sont les matériaux nécessaires au genre de construction qu'il veut suivre.

Cette réflexion pourrait paraître singulière, puisqu'il ne s'agit que de figures contemporaines la plupart existantes; cependant, rien n'est plus simple.

Les recherches sur les débuts littéraires de tel ou tel écrivain, sur les premières palettes de tel ou tel artiste sont et seront toujours difficiles. Cela tient à la perte ou à l'oubli de certaines ébauches et de certains essais.—Les toiles ont été rebutées, les manuscrits égarés —où aller les chercher, vous chercheur et curieux?... Chez l'auteur...? mais lui-même les cherche.—Dans les journaux?... mais quels journaux?... Où sont les véritables et complètes collections de ces mêlées de feuilles littéraires parues par flots depuis la naissance romantique, et dont l'intérêt est cependant de toute importance pour les histoires littéraires à venir! —Pourquoi donc l'homme s'endort-il si bêtement sur les choses présentes?

Croirait-on qu'il nous a été peu facile de trouver la collection du *Figaro,* et du *Cabinet*

de lecture, — feuilles dont nous avions besoin pour les Esquisses sur Théophile Gautier et Alphonse Karr.

Quand on songe à tout le mouvement qui eut lieu de 1823 à 1835, dans l'endroit qu'on a appelé en style hoffmanesque le cabaret romantique — combien on regrette de ne pas avoir à soi tout le bagage de ceux qui ont passé le seuil du noble cabaret.

Nous croyons à l'utilité des moindres détails. — En fait d'art et d'histoire rien ne doit se perdre, pas plus les catalogues que les inventaires.

Les hommes quels soient-ils, pourvu qu'ils aient du talent ou du génie, tous ceux qui savent, en bonne conscience, que plus tard il sera question d'eux, ne devraient jamais oublier que leurs premières tentatives sur le chemin de science et de vie seront sujettes à discussion, recherche et devise.

Nous avons mis six mois à chercher de part et d'autre, de vallée à montagne et de montagne à vallée, une lettre littéraire de M. de Balzac qu'il écrivit à un journaliste inconnu,

mort depuis (M. Francis Giraud), à propos d'un article sur les romanciers modernes. — Nous savions que cette lettre avait été imprimée en 1842, nous savions à peu près dans quel coin de journal elle pouvait être. Malgré tout, six mois ne nous ont pas suffi pour trouver les vingt lignes du célèbre écrivain. — Et cependant, il n'y a point six siècles d'écoulés depuis 1842, il n'y a que dix ans.

Quand on entreprend une étude on doit la vouloir entière, aussi entière que le permettent les circonstances, les hasards et les possibilités. Pas de vie sans cela ! On se doit à un maître comme le fils, selon les lois romaines, se devait au père. Le sentiment d'*école* remplace ici celui de *famille*. C'est tout un.

Les contemporains ne peuvent jamais trop connaître leurs contemporains.

Il faut se défier des autobiographies. Quoique fasse et dise celui qui se raconte, il ne peut tout dire ni tout narrer et il parle de lui comme bon lui semble : il se pose pour se voir et pour être vu, mais souvent il ne voit et ne veut laisser voir de toute sa personne que

son habit et sa cravate. C'est là le vice. Rousseau et Châteaubriand ne nous ont appris d'eux-mêmes que ce qu'ils ont jugé bon de nous laisser savoir.

J'ai peut-être tort de m'étendre aussi complaisamment sur un sujet que je n'ai pas traité moi-même avec toute l'importance voulue, laissant ce soin à d'autres. Je veux dire que pour M. de Balzac, j'ai raconté très-brièvement sa vie, et que je me suis donné plutôt aux œuvres qu'aux actes, au penseur plutôt qu'à l'homme. C'est notre confrère, M. Champfleury, qui s'est chargé de *M. de Balzac humain.* On appréciera ses lignes, ce n'est pas à moi de les juger; je ne puis qu'en remercier celui de qui elles viennent.

Quoiqu'il en soit et qu'il en puisse être, voici donc une seconde édition, au grand bonheur et à la grande joie de l'auteur qui s'occupe en ce moment du prochain Essai, ainsi nommé : « Théophile Gautier » et ainsi divisé : *du style en couleurs,* — *Écrivains coloristes,* — *les Maîtres,* — *Procédés,* — *Fantaisies,* — *Pages bibliographiques,* — *Les Débuts dans la Bohême,*

—*Essais littéraires*, —*Révolution dans les préfaces*,—*Mademoiselle de Maupin*,—*Essai sur le feuilleton-critique*, —*Les feuilletonistes en général*.

...... Sur ce, hâtons-nous et pressons besogne, mon vieux lecteur; mais avant, demandons la dive bouteille et trinquons tous deux à la fraîche santé des bons maîtres et au bonheur des bons livres!

ARMAND BASCHET.

Paris, 14 décembre 1851.

Parenthèse nécessaire.

SPECTACLE DE COMÉDIE HUMAINE.

I.

Pour l'intelligence du livre de Comédie humaine, faut-il redire au lecteur, après trente-six mille philosophes, les trois vérités que trente-six mille fois on a déjà dites et que voici :

L'homme c'est la passion !

La passion c'est la vie !

La vie c'est le drame !

Avant d'entreprendre aucune méditation sur le livre de Comédie humaine, le lecteur doit se rappeler que l'homme n'est pas qu'un bipède ni qu'un bimane, mais qu'en outre de deux pieds et de deux mains, l'homme a une âme.

L'âme est la scène où se passe le drame.

C'est dans l'âme que naissent les principes pas-

sionnés, c'est dans l'âme qu'ils se forment, qu'ils grandissent et qu'ils éclatent.

A de certaines époques, à de certaines périodes, à des heures imprévues, il arrive que du bruit, des bruits même, se font dans l'âme. Ce sont des accidents métaphysiques.

La nature de ces bruits dépend de la nature de l'âme sous les ombrages de laquelle ils s'opèrent.

On a appelé ces bruits des Passions!

Les passions sont les chapitres du grand livre de vie.

On pourrait établir d'autres subdivisions, car bien des choses encore sont du domaine de l'âme, mais ce n'est pas notre affaire de tout énumérer — Je renvoie aux philosophes et aux sages, qui depuis Bias jusqu'à M. Cousin sont experts en cette question.

L'âme humaine n'est point guenille — C'est un cercle étrange dont un esprit du XIIe siècle, Dante Alighieri, a décrit les rayons. Dans les uns, c'est malédictions qu'on y crie, dans les autres c'est mélodies qu'on y chante.

La différence est profondément vive entre la Divine comédie et la Comédie humaine.

La Divine Comédie est l'histoire de l'homme qui a vécu.

La Comédie humaine est l'histoire de l'homme qui vit.

L'une est la vie qui suit la mort, l'autre est la vie qui la précède.

II.

La Comédie humaine, livre de science morale entièrement humaine, c'est-à-dire traitant avec *physionomies, costumes et habitudes*, les vices, les vertus, les scrupules, les préjugés, les splendeurs, les misères, les tumultes, les charmes et les laideurs qui ont séjour dans l'âme; c'est-à-dire encore tout le cortége sombre ou gai, sauvage ou pur, pénible ou suave, bleu ou blond, blanc ou noir qui s'agite, se presse, circule, papillonne, court ou s'arrête dans le cercle du monde, selon que le marque l'aiguille providentielle, — la Comédie humaine, carrefour où Dieu et Diable se rencontrent, n'est autre chose que le Récit de la vie.

III.

Connaître les hommes est aussi utile que de connaître les chiffres.

Il y a autant de raisons pour savoir ce qui pourra revenir d'un Gobseck, de la nature dangereuse d'un Vautrin, des menées d'une dame de Maufrigneuse et encore des *gracieuses pratiques* de cent vingt-six

autres gens pardevant lesquels on peut avoir à passer, que pour savoir ce que devra laisser A *plus* B *multiplié par* X.

Alceste ou Scapin sont d'aussi forte importance que tout logarithme, c'est pourquoi je bénis Molière à l'égal de mathématiciens tels que Newton et Laplace.

Eh que diront-ils du livre de science dramatique humaine ceux qui sont encore à venir et qui ne viendront que dans des temps à peu près égaux à ceux écoulés depuis la chûte romaine… ! Combien magnifiquement curieuse ils devront trouver une œuvre qui leur contera, sous une forme heureuse, ce qu'étaient les *petites et grandes manières sociales* de la très-étrange et très-originale époque qui est la nôtre ! — Car c'est du dix-neuvième siècle que s'occupe la Comédie humaine.

IV.

Allons ! allons ! Comédiens et Comédiennes sans le savoir….. allons ! tous les morts et les vivants du siècle, qui depuis l'an 1800 avez eu le temps d'entendre sonner l'heure à l'horloge de la ville, du village ou de la maison….. Allons ! altiers et altières, bourgeois et bourgeoises, courtisans et trompeurs, farceurs et gens de bonne vie, originaux et rebuts,

grands hommes soit du ruisseau soit du salon, tous les vertueux et les dévoués, les ambitieux et les vicieux, les avares, les gens d'usure et de bon ou de mauvais commerce, et de bonne ou de mauvaise passion...., tous les Goriot, Birotteau, Grandet, Derville, Vautrin, tous les de Marsay, de Trailles, de Restaud, de Rastignac, toutes les âmes sales ou nobles, grandes et généreuses, actives ou puissantes,.... allons! les Nathan, Lousteau, Rubempré, Bixiou, Mercadet, Quinola et autres faiseurs,.... vous, les boutiquiers de sentiment, les gens de bien ou de mal, gens de robe ou d'argent ou d'épée, ou d'esprit, ou d'état, de Vandenesse, Nucingen, Hulot, Schinner ou Sommervieux, les types heureux, les braves cœurs, les bonnes faces, les Gaudissart, les mortels insolvables, les habitants des hauteurs, voraces, œils au guet et à l'harpon, dents crochues, doigts effilés, Rémonencq ou Crevel ou Roguins ou Gobseck, cœurs d'or et de sagesse, cerveaux penseurs, âmes fortes, Bianchon, d'Arthez et cousins Pons,.............. et autres que j'oublie.....

Allons! et vous les femmes, les sages et les saintes, les illusionnées ou les perfides, les sagaces et les prudentes, les courtisanes ou filles d'Eve, les échevelées et victimées, les incomprises et les parfaites, les adorées, les poseuses, les sidérales, les infortunées,

les fières et les grandes et les habiles..... allons! vous toutes aussi, les jeunes filles, les divines créatures, pleines de ravissements, de suavités et de candeurs,.... allons! dames de Beauséant, d'Espard, d'Aiglemont, de Listomère, les femmes Gamard, les mères Nourrisson, les âmes délicates et vierges, les admirables et les dévouées, les Marguerite Claës, les Pierrette, les Eugénie Grandet, les Béatrix, les Camille, les dames de Mortsauf, les sauteuses, les vendeuses et les vendues, les rouées et scélérates, les femmes de rampe et de cordon, Florine, de Marneffe, Malaga et Jenny Cadine, et vous enfin les filles pures et humbles, toutes les Ursule Mirouët comme toutes les déesses du mystère. . . . .

Allons! passez au livre de Comédie humaine dont vous êtes tous les acteurs, et puis arrêtez-vous au miroir pour y être vus, toutes et tous, non pas une fois, mais deux, mais trois et tant qu'il plaira au spectateur-lecteur..... car vous vivez!

V.

..... C'est ainsi que par un des beaux jours de sa splendide et riche imagination, celui qui a écrit la Comédie humaine se donna le spectacle de toute son œuvre. Il la vit grande et la poursuivit jusques bien

loin..... mais il ne l'acheva pas, la mort étant venue.

Ce contemplateur des mœurs d'un siècle s'appelait Honoré de Balzac :

NÉ A TOURS EN 1799,
MORT A PARIS EN 1850.

HONORÉ DE BALZAC.

M. de Châteaubriand était déjà vieillard et traçait les dernières lignes de son dernier livre lorsqu'il inscrivit cette parole de grandiose mélancolie : « Le génie pèse, l'homme est fragile ! »

Sans doute qu'alors Châteaubriand venant de contempler le passé, regardait et pesait l'avenir. — Peu d'années plus tard, il mourut !

Lorsqu'en août 1850, l'on vint me dire : « M. de Balzac est mort » Je me suis rappelé le mot du dernier livre de Châteaubriand. La mort de Balzac apportait une sanction nouvelle à la pensée biblique de l'auteur des *Martyrs*.

I.

Profond par la pensée, confiant dans son œuvre,

H. de Balzac est l'un des plus grands esprits littéraires du XIXe siècle.

« M. de Balzac était un des plus hauts parmi les plus grands, un des plus grands parmi les meilleurs », s'écria le poète des *Feuilles d'automne*, lorsque le 20 août, devant la foule, il éleva la voix sur la tombe où reposait l'illustre écrivain.

La plus triste des morts n'est-elle pas celle qui vient surprendre un esprit dont le génie — créateur puissant — n'a pas achevé l'œuvre commencée ? M. de Balzac, intelligence de hardi prestige, esprit de magique fécondité, n'avait pas écrit le dernier livre de la *Comédie humaine.*

Où étaient en effet les *Scènes de la vie militaire?*

Cet homme qui ne voulait peindre que d'après nature, ce merveilleux réaliste était allé les recueillir aux endroits célèbres appelés Austerlitz, Marengo, Iéna, Valmy, Moscou et Waterloo. Reparti pour la France, il y revint seulement assez vite pour ne pas mourir ailleurs qu'à l'endroit de *douce terre.*

L'homme qui, aux heures méditatives d'une jeunesse puissante, a senti se produire en lui-même les pressions vivaces d'un génie qui le poussait à écrire la Comédie de son siècle... Cet homme d'élite fut fort d'esprit s'il a répondu au souffle intérieur par l'œuvre demandée. — Ici, le fort fut M. de Balzac, la *Comé-*

die humaine fut l'œuvre. Qu'une dernière pierre ait ou non couronné l'ouvrage, peu importe à la splendeur du monument : Je sais des cathédrales que le moyen-âge a seulement commencées, on les admire parce qu'il suffit des ogives pour en révéler la majesté des formes inachevées. Est-ce que l'horloge mélancolique de la vie a permis à l'homme de compter sur la durée de ses heures? C'est le temps qui mène l'homme, et non l'homme qui mène le temps.

Ce qui est fait dans la *Comédie humaine*, les chants qu'on peut compter dans ce poème, les assises qui se détachent de l'édifice, les cariatides qui le soutiennent grandissent assez l'œuvre pour dire ce qu'était le génie du maître.

Que d'autres d'ailleurs aussi impétueusement frappés dans ce qu'ils édifiaient! M. de Balzac ne fut pas le seul terrassé ainsi par la main gauche du Dieu fatal. J'en appelle au Vinci, à Raphaël, à Chénier, à Byron, à Molière..... à tous ceux, frères de Moïse, qui, pareils au vieux prophète étendu mourant sur les versants de la montagne, n'ont pu voir que dans les lointains les gazons verts de Chanaan..... le pays rêvé, la contrée favorite, image de la réalisation du rêve! Les grands hommes doivent tous aspirer, pour leur œuvre au repos dans la Terre promise comme le prophète y aspirait pour son peuple. Représentez-

vous Bonaparte le matin à Waterloo et le soir à Sainte-Hélène ! Où était l'œuvre.... ?

Pourquoi si peu d'hommes ou plutôt si peu de génies expirent-ils avant que le dernier chant qu'ils avaient à chanter, ait parcouru tous les rêves de la foule étonnée ! Tout le monde ne meurt pas comme Gœthe ou Châteaubriand ou Newton.

Gœthe finit calme et splendide, ne disant que ceci : « Que la lumière entre ! » Mort sublime !

Châteaubriand mourut vieillard, la tête touffue de cheveux blancs et sous le poids de la quatre-vingtième année.

Rien ne fut de même pour H. de Balzac, en allé dans la tombe, sinon dans toute la jeunesse fougueuse du talent, du moins dans toute la force de la splendeur. C'est lui, dans son œuvre, que je veux admirer et comprendre.

II.

LE CHAPITRE DE LA VIE.

Lignes sommaires.

Naissance d'Honoré de Balzac, à Tours, rue Royale, le 16 mars 1799—jour de saint Honoré, c'est de là que lui vient son prénom.

Son enfance est ordinaire.— En 1806, âgé de sept

ans, il est mis au collége de Vendôme — développement curieux de son intelligence; scènes de colléges exactement racontées dans *Louis Lambert*.— Il écrit, au collége, un *Traité de la Volonté*.— C'est un régent qui brûla le manuscrit.—En 1813, à l'âge de quatorze ans, l'enfant quitte le collége de Vendôme, suit son père à Paris et est mis en pension chez Beuzelin, Seanger et Andrieux, rue Thorigny—et plus tard, chez Lepitre, rue Saint-Louis au Marais.— A dix-huit ans, il vient définitivement chez son père, rue du Temple.— Reçu bachelier ès-lettres, il fait son droit et suit en même temps, avec la plus scrupuleuse tenacité, les cours de la Sorbonne et du collége de France.— Une passion violente pour tout ce qui est livre et lecture le domine.—Il donne son temps aux bouquins et aux rues et ruelles à libraires.— Vers 1818, l'étudiant Balzac entre comme clerc dans l'étude de l'avoué Guyonnet de Merville d'abord, et ensuite dans celle du notaire Passèz.— Il fait de la procédure pendant deux ans.— (On s'explique ainsi *César Birotteau* et l'*Interdiction*).

Un soir, rue du Temple, M. de Balzac père, sa femme, sa fille et son fils sont réunis dans le salon de famille.—Le père marche de long en large, madame de Balzac travaille et le fils agite les feuilles d'un livre lorsqu'il s'entend questionner sur le choix d'un état—

il répond avec calme qu'il veut être auteur—ce à quoi le père réplique par les railleries habituelles.

L'orage paternel se décide—c'est en 1819—le père et le fils se séparent. M. de Balzac père se retire à Ville-Parisis près Paris, et Honoré de Balzac laissé à lui-même, loue une mansarde, rue de Lesdiguières, 7, tout près de la bibliothèque de l'Arsenal — C'est là qu'il passe ses journées— Période laborieuse, difficile et amère—temps de fatigues morales.

Ayant écrit une tragédie, *Henriette d'Angleterre*, il vient un jour trouver sa famille et la lui lit. Soumise par M. de Balzac père au jugement du littérateur Andrieux, le bonhomme lettré déclare, après l'avoir lue, que l'auteur n'est capable d'aucun progrès.—H. de Balzac poursuit sa misère et son travail. — C'est l'époque solitaire de sa vie—il ne voit personne, fait de longues marches, étudie le faubourg, sue le labeur et mange peu. (D'une nature robuste, il était aussi capable d'excès que de privations).

Vers 1822, M. de Balzac père donne à son fils un pied-à-terre dans la rue du Roi-Doré — C'est là que sont écrits avec un incroyable courage les quarante volumes que signent les noms successifs de Viellerglé, lord R'hoone et Horace Saint-Aubin. Les premiers éditeurs des volumes sont Pollet et plus tard Hubert, rue Pastourel. Le premier ouvrage est acheté 200 fr.,

le deuxième 400, le troisième 800 et le quatrième 1200. Payés en billets, ces volumes ne rapportent qu'une somme minime à l'auteur.

En 1826, H. de Balzac quitte la rue du Roi-Doré pour celle des Marais-Saint-Germain, nº 13. Il organise une imprimerie, puis une fonderie de caractères — Les fonds venant à manquer, ses entreprises ne peuvent réussir (L'imprimerie est restée à M. Barbier, associé de Balzac, et la fonderie vendue à vil prix, a fait depuis la fortune de M. Deberny qui l'acheta,— elles existent encore). C'est à Balzac, qu'est due la première idée des éditions complètes en un volume, c'est avant d'être imprimeur qu'il édita le Lafontaine et le Molière en un volume, cause de sa ruine : et ce fut même pour s'acquitter des quinze mille francs empruntés et perdus dans cette spéculation, qu'il fit l'entreprise d'une imprimerie et d'une fonderie.

En 1827, H. de Balzac est rue de Tournon, 2, dans la même maison que M. de la Touche dont il fait alors la connaissance. C'est en 1827 que le premier livre signé Balzac paraît sous le titre de *Le dernier Chouan*.

Vers 1829, le libraire Levavasseur présente M. de Balzac à M. Emile de Girardin alors rédacteur en chef de la *Mode*.

Voici ce que m'écrit, à cet égard, M. de Girardin

lui-même : « En 1829, M. de Balzac me fut présenté par M. Levavasseur, libraire. Il n'était connu alors que dans le cercle étroit de son intimité ; il me remit un article intitulé *El verdugo* que je fis insérer dans la *Mode*. Ce journal fut le premier qui l'accueillit. Plus tard, vers la fin de 1829 ou en 1830, j'eus l'idée de publier dans le format des journaux quotidiens, un supplément bibliographique, M. de Balzac et M. de Bois le Comte en furent les plus actifs collaborateurs ; ce journal ne vécut que peu de mois..... »

C'est en 1830 que H. de Balzac quitte la rue de Tournon pour la rue Cassini où il demeura huit ans. Alors la *Physiologie du Mariage*, la *Maison du chat qui pelote*, le *Bal de Sceaux* sont terminés. L'ère splendide commence pour le nom littéraire qui dès lors n'est plus et ne sera plus le pseudonyme d'Horace de Saint-Aubin (Voir le chapitre III—Lignes bibliographiques pour la date des ouvrages).

Ayant toujours à combler la dette énorme que lui avait coûté ses entreprises industrielles, Balzac s'ingéniait sans cesse à trouver moyen d'anéantir le déficit. Persuadé qu'il doit rester beaucoup de minerai dans les mines des monts de Sardaigne exploitées autrefois par les Romains, il réalise un matin 500 fr. et part pour l'île de Sardaigne, résolu de mettre à

profit l'idée. Sur le bateau qui le conduit en Corse, le voyageur fait part de son projet à un génois qui l'approuve. Retenu en Corse par la famille Béhic et la jeunesse du pays qui le fêtent, M. de Balzac arrive en Sardaigne assez tard pour voir son idée réussir entre les mains du Génois.

Revenu à Paris, rue Cassini, il écrit *Gobseck—Une double famille*—commence la *Peau de chagrin*, etc. C'est l'époque de sa liaison avec Jules Sandeau qui plus tard a demeuré avec lui.

1833 est la date d'un premier voyage en Suisse, source de magique souvenir pour le grand écrivain qui alors visite le lac Majeur et reste quelque temps au Pré-l'Évêque, près de Genève.

En 1834, M. de Balzac alors très connu, lu et répandu partout, devenu populaire avec le *Médecin de campagne* et *Eugénie Grandet*, achète la *Chronique de Paris*, dirigée alors par un anglais, M. Duckett, et y fait venir Théophile Gautier dont il fut l'un des premiers appréciateurs. (Le poète d'Albertus avait alors vingt quatre ans.)

(Je ne raconte pas toutes les histoires plus ou moins fondées dont Balzac fut le héros. Les journaux du temps en sont pleins. Je ne puis faire entrer dans ce cadre extrêmement restreint que l'énoncé des faits mathématiques. La vie intime de M. de Balzac fut

d'ailleurs assez mystérieuse ; le peu de gens qui la connaissent parlent peu ou ne parlent pas.)

C'est en 1838 que la rue Cassini est quittée pour la rue des Batailles, 13, à Chaillot. La maison de Ville-d'Avray *(les fameuses Jardies)*, est aussi achetée vers cette époque. — C'est là qu'il compose ses plus charmantes œuvres. — Ses amis les plus intimes l'y viennent voir. — C'est Laurent Jan, Charles de Bernard, Léon Gozlan, Théophile Gautier, Méry, Gérard de Nerval. — MM. de Belloy, Grammont, Barchou de Penhoën, de Margonne de Saché sont aussi ses amis.

M. de Balzac adorait les voyages ; depuis 1833 jusqu'en 1840, il va et vient, écrivant partout, signant ses livres soit du château de Saché en Touraine, soit de Frapésle, dans le Berry, soit de l'Angoumois ; allant en Allemagne et en Italie, à Dresde, à Dantzick, à Vienne, à Milan, à Florence, à Naples et à Rome. Son premier voyage en Russie date de 1840. Cette année fut peu laborieuse ; une simple nouvelle : *Z. Marcas* et la *Revue parisienne* qui n'eut que trois numéros, sont les seuls travaux de ce temps-là. Trois ans plus tard, en 1843, Balzac choisit Passy pour demeure ; rue Basse, 19.

.... Au mois de septembre de l'année 1847, l'auteur de la *Comédie humaine* ayant terminé les *Parens pauvres*, part de nouveau pour la Russie. — Il

part avec une maladie de cœur et revient en France le 23 février 1848, la veille du jour où il y eut une révolution!

...... La saison n'était plus aux lettres... M. de Balzac repart en 1849, il va à Wierchownia. — Au mois de mars 1850, il épouse, à Berditcheff, la comtesse de Hanska, née Rzewuska. —

. . . .

.... Quatre mois après, en juillet 1850, Honoré de Balzac était revenu en France, à Paris, dans sa maison de la rue Fortunée. —

Il y était revenu pour mourir.

Le 19 du mois d'août, il succombe à la violente maladie de cœur qu'il avait emportée en Russie, deux années auparavant.

Je laisse dans le silence où il doit être laissé le souvenir des funérailles, — Elles furent nombreuses et splendides, mais M. Louis Desnoyers qui prit la parole, après M. Victor Hugo, prononça le plus inutile et le plus glacial des discours! Il parla de la loi sur le timbre!! On ne peut pas être moins sensé.

Je veux me reposer sur de plus calmes souvenirs et rappeler qu'aujourd'hui la rue Fortunée s'appelle rue de Balzac! — que le buste du penseur est commandé pour Versailles!

III.

Lignes bibliographiques.

Ce chapitre-ci ne s'adresse qu'à ceux qui, s'occupant de la partie archéologique d'un livre, aiment à en savoir toute l'existence. C'est un chapitre de chiffres. Ce que j'ai pu obtenir de détails, je les donne. Si je ne possède pas plus, c'est que je n'ai pu recueillir mieux; j'assume toute la faute — mais au moins me saura-t-on gré de l'intention, sinon du fait.

C'est dans l'ordre qui m'a paru le plus clair que j'ai dressé cette longue table bibliographique. Il y a trois divisions bien distinctes. Le premier tableau est celui de la comédie humaine tel que l'esquissa M. de Balzac; c'est son grand projet de construction, c'est le devis de l'architecte. Chaque idée est nettement appuyée sur chaque titre. M. de Balzac, esprit essentiellement organisateur, organisait tout, il aimait la simplification des choses et voulait voir clair.

La seconde période de ce chapitre est un tableau comparatif littéraire. Il explique, avec des chiffres, de quels énormes travaux M. de Balzac était capable. Chacune des dates de cette période est celle de l'époque où chacun des livres fut terminé. M. de

Balzac a négligé de dater certaines de ces œuvres, j'ai dû en présumer l'achèvement d'après l'apparition des éditions. C'est aussi par simple curiosité littéraire que j'ai ajouté le nom des personnes auxquelles furent dédiées les différentes œuvres. Ce tableau renferme, autant que l'ont permis les recherches et les renseignements, tout ce que M. de Balzac publia en dehors de la Comédie humaine [1].

Quant à la longue et troisième période, j'engage fort tous ceux qui n'ont pas en eux le *mens divinior* de la *Bibliophilie*, à sauter très-vite ce fossé dangereux. C'est de la bibliographie technique, c'est l'art de la question, c'est l'affaire des éditions. — Je n'engage pas le lecteur à s'embarrasser dans cette voie qui n'est ouverte qu'à un petit nombre d'intéressés. Lorsqu'une chose semble louche à l'humoriste Arlequin, il la brise ou la réduit par les moyens les plus brefs ; il y a là tout un enseignement : Le suive qui veut !

[1] Que le lecteur ne s'étonne pas s'il voit dans une période des titres d'ouvrages qui ne soient pas répétés dans une autre. M. de Balzac a très-souvent, trop souvent même changé ses titres. *Fleur des Pois*, par exemple, s'est lu tour-à-tour sous le titre de *Fleur des Pois* puis sous celui de *Le Contrat de Mariage*. J'en pourrais citer vingt autres. Il faut prendre pour type définitif l'édition in-8° de la Comédie humaine. (Librairie Furne).

PREMIÈRE PÉRIODE.

Voici dans son ensemble le tableau que M. de Balzac a lui-même dressé des œuvres qu'il lègue à la postérité et de celles que la mort ne lui a pas permis d'entreprendre ou de finir.

Catalogue des Ouvrages

QUE CONTIENDRA

LA COMÉDIE HUMAINE,

Les ouvrages en italique sont ceux qui restent à faire.

PREMIÈRE PARTIE : ÉTUDES DE MOEURS. — DEUXIÈME PARTIE : ÉTUDES PHILOSOPHIQUES. — TROISIÈME PARTIE : ÉTUDES ANALYTIQUES.

Première Partie. — Etudes de mœurs.

Six livres : 1° Scènes de la vie privée ; 2° de province ; 3° parisienne ; 4° politique ; 5° de la vie militaire ; 6° de la vie de campagne.

Scènes de la vie privée (4 volumes, tome I à IV). — 1. *Les Enfants.* — 2. *Un Pensionnat de demoiselles.* — 3. *Intérieur de collége.* — 4. La Maison du

chat qui pelote. — 5. Le Bal de Sceaux. — 6. Mémoires de deux jeunes mariées. — 7. La Bourse. — 8. Modeste Mignon. — 9. Un Début dans la vie. — 10. Albert Savarus. — 11. La Vendetta. — 12. Une double famille. — 13. La paix du ménage. — 14. Madame Firmiani. — 15. Étude de femme. — 16. La Fausse maîtresse. — 17. Une Fille d'Ève. — 18. Le colonel Chabert. — 19. Le ménage. — 20. La Grenadière. — 21. La Femme abandonnée. — 22. Honorine. — 23. Béatrix ou les amours forcés. — 24. Gabrielle. — 25. La Femme de trente ans. — 26. Le Père Goriot. — 27. Pierre Grassou. — 28. La Messe de l'athée. — 29. L'Interdiction. — 30. Le Contrat de mariage. — 31. *Gendres et belles-mères.* — 32. Autre étude de femme.

Scènes de la vie de province. (quatre volumes, tomes V à VIII). — 33. Le Lys dans la vallée. — 34. Ursule Mirouet. — 35. Eugénie Grandet. — Les célibataires : — 36. Pierrette. — 37. Le curé de Tours. — 38. Un ménage de garçon en province. — Les parisiens en province : — 39. L'illustre Gaudissart. — 40. *Les gens ridés.* — 41. La Muse du département. — 49. *Une actrice en voyage.* — 43. La femme supérieure. — Les rivalités. — 44. *L'original.* — 45. *Les héritiers Boirouge.* — 46. La Vieille fille. — Les provinciaux a Paris. — 47. Le cabinet

des antiques. — 48. *Jacques de Metz.* — 49. ILLUSIONS PERDUES. 1re partie. Les deux poëtes.— 2e partie. Un grand homme de province à Paris. — 3e partie. Les souffrances de l'inventeur.

SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE (quatre volumes, tomes IX à XII); HISTOIRE DES TREIZE (1er épisode). — 50. Ferragus (2e épisode). — 51. La Duchesse de Langeais (3e épisode). — 52. La fille aux yeux d'or. — 53. Les employés. — 54. Sarrasine. — 55. Grandeur et décadence de César Birotteau.— 56. La maison Nucingen. — 57. Facino Cane. — 58. Les secrets de la princesse de Cadignan. — 59. Splendeurs et misère des courtisanes. — 60. Dernière incarnation de Vautrin. — 61. Les Grands, l'Hôpital et le Peuple. — 62. Un prince de la Bohême. — 63. Les Comiques sérieux. — 64. Échantillons de causeries françaises. — 65. *Une vue du palais.* — 66. Les Petits Bourgeois. — 67. *Entre Savants.* — 68. *Le Théâtre comme il est.* — 69. *Les Frères de la Consolation,* Madame de la Chanterie. — 70. Les Parents pauvres : La cousine Bette. Le cousin Pons.

SCÈNES DE LA VIE POLITIQUE (3 volumes, tomes XIII à XV). — 71. Un épisode de la Terreur. — 72. *L'Histoire et le Roman.* — 73. Une Ténébreuse affaire. — 74. *Les Deux Ambitieux.* — 75. *L'Attaché*

d'ambassade. — 76. *Comment on fait un Ministère.* — 77. Le Député d'Arcis. — 78. Marcas.

SCÈNES DE LA VIE MILITAIRE (4 volumes, tomes XVI à XIX). — 79. *Les soldats de la République* (trois épisodes). — 80. *L'Entrée en campagne.* — 81. *Les Vendéens.* — 82. Les Chouans. — LES FRANÇAIS EN ÉGYPTE : (1er épisode). — 83. *Le Prophète* (2e épisode). — 84. *Le Pacha* (3e épisode). — 85. Une Passion dans le désert. — 86. *L'Armée roulante.* — 87. *La Garde consulaire.* — 88. SOUS VIENNE : 1re partie. *Un Combat.* — 2e partie. *L'Armée assiégée.* — 3e partie. *La plaine de Wagram.* — 89. *L'Aubergiste.* — 90. *Les Anglais en Espagne.* — 91. *Moscou.* — 92. *La Bataille de Dresde.* — 93. *Les Traînards.* — 94. *Les Partisans.* — 95. *Une Croisière.* — 96. *Les Pontons.* — 97. *La Campagne de France.* — 98. *Le Dernier Champ de Bataille.* — 99. *L'Émir.* — 100. *La Pénissière.* — 101. *Le Corsaire Algérien.*

SCÈNES DE LA VIE DE CAMPAGNE (2 volumes, tome XX à XXI). — 102. Les Paysans. — 103. Le Médecin de Campagne. — 104. *Le Juge de Paix.* — 105. Le Curé de Village. — 106. *Les Environs de Paris.*

Deuxième Partie. — Études philosophiques.

(Trois volumes, tomes XXII à XXIV). — 107. *Le Phédon d'aujourd'hui.* — 108. La Peau de chagrin. — 109. Jésus-Christ en Flandre. — 110. Melmoth réconcilié. — 111. Massimilia Doni. — 112. Le Chef-d'Œuvre inconnu. — 113. Gambara. — 114. Balthasar Claës, ou la Recherche de l'absolu. — 115. *Le Président Fritot.* — 116. *Le Philanthrope.* — 117. L'enfant maudit. — 118. Adieu. — 119. Les Marana. — 120. Le Réquisitionnaire. — 121. El Verdugo. — 122. Un Drame au bord de la mer. — 123. Maître Cornélius. — 124. L'Auberge rouge. — 125. Le Martyr calviniste. — 126. La Confession de Ruggieri. — 127. Les Deux rêves. — 128. *Le nouvel Abeilard.* — 129. L'Élixir de longue vie. — 130. *La Vie et les Aventures d'une idée.* — 131. Les Proscrits — 132. Louis Lambert. — 133. Séraphita.

Troisième Partie. — Études analytiques.

(Deux volumes, tomes XXV à XXVI). 134. *Anatomie des corps enseignants.* — 135. La Physiologie du mariage. — 136. Pathologie de la vie sociale. — 137. *Monographie de la vertu.* — 138. *Dialogue philosophique et politique sur la perfection du* XIXe *siècle.*

DEUXIÈME PÉRIODE.

Énumération des ouvrages selon l'époque de leur composition.

1827.

Le dernier Chouan ou la Bretagne en 1800. A M. Théodore Dablin.

1828.

Première partie de la *Femme de trente ans*. A Louis Boulanger.

Les deux Rêves (3e partie de « *Catherine de Médicis* »). Au marquis de Pastoret.

1829.

El verdugo. A Martinez de la Rosa.

La maison du chat qui pelote. A Mlle de Montheau.

Le Bal de Sceaux. — A Henri de Balzac.

Physiologie du Mariage. — Au Lecteur.

L'auteur collabore au « *Feuilleton littéraire*. »

1830.

Gobseck.— A M. le baron Barchou de Penhoën.

La Vendetta. — A Puttinati.

Étude de femme. — Au marquis J.-Ch. de Negro.

Une double famille. — A la comtesse Louise de Turheïm.

Adieu. — Au prince Frédéric Schwarzemberg.

L'Élixir de longue vie. — Au Lecteur.
La Peau de chagrin. (1re partie). — A M. Savary.
Sarrasine. — A Charles de Bernard.

1831.

Une épisode sous la terreur. — A M. Guyonnet-Merville.
Les Proscrits. — Almæ Sorori.
Le Réquisitionnaire. — A Albert Marchand de la Ribellière.
Jésus-Christ en Flandre. — A Marceline-Desbordes Valmore.
Madame Firmiani. — A M. Alexandre de Berny.
La Peau de chagrin. (2e partie).
L'Auberge rouge. — Au marquis de Custine.
Maître Cornélius. — Au comte Georges Mniszech.
Enquête sur la politique de deux ministères.

1832.

Le martyr Calviniste. (2e partie de « Catherine de Médicis »). — Au marquis de Pastoret.
Le Message. — Au marquis Damaso Pareto.
Le Chef-d'œuvre inconnu. — A un Lord.
Le Colonel Chabert. — A la comtesse Ida de Bocarmé.
Le Curé de Tours. — A David, statuaire.
La Bourse. — A Sofka.

Louis Lambert.—Et nunc et semper dilectæ dicatum.
La Femme abandonnée. — A madame la duchesse d'Abrantès.
La Grenadière. — A Caroline.
L'illustre Gaudissart. — A mad. la duch. de Castres.
La Marana. — A la comtesse Merlin.
Une passion dans le Désert.
Les cent Contes drolatiques.— Premier dixain. —
Deux Contes bruns : (Conversation entre onze heures et minuit et le Grand d'Espagne).

1833.

Le Médecin de campagne. — A ma mère.
Ferragus.
Eugénie Grandet.— A Maria.
Séraphita. — A madame Ève de Hanska.
Les Employés.— A la comtesse Serafina San Severino.
Les cent Contes drolatiques (deuxième dixain).

1834.

La duchesse de Langeais. — A Frantz Liszt.
Le père Goriot.— A Geoffroy-St-Hilaire.
La Recherche de l'Absolu. — A madame Joseph Delannoy.
Un Drame au bord de la mer. — A la princesse Caroline Gallitzin de Genthod.

1835.

La Fille aux yeux d'or. — A Eugène Delacroix.
Le Contrat de mariage.— A Rossini.
Melmoth réconcilié, — Au général baron de Pommereux.
Un grand homme de province à Paris. (Illusions perdues). — A Victor Hugo.
Le Lys dans la vallée. — Au docteur Nacquart.

1836.

L'Enfant maudit. — A madame la baronne James Rotschild.
La Messe de l'athée. — A Auguste Bourget.
Facino Cane. — A Louise.
La vieille Fille.— A M. Midy de la Generaye Surville.
Les Confidences de Ruggieri (1re partie de *Catherine de Médicis*). — Au marquis de Pastoret.

1837.

Le Curé de village. — A Hélène.
Gambara. — A M. de Belloy.
Le Cabinet des antiques. — Au baron de Hammer Purgstall.
César Birotteau. — A M. Alphonse de Lamartine.
Les cent Contes drolatiques (troisième dixain).
La Filandière (conte).

1838.

Une Fille d'Ève. — A la comtesse Bolognini.

Les Secrets de la princesse de Cadignan — A Théophile Gautier.

Mercadet.

1839.

Pierre Grassou. — Au colonel Périollas.

Un Prince de la Bohême. — A Henri Heine.

Massimilia Doni. — A J. Strunz.

La Paix du ménage. — A madem. Valentine Surville.

Pierrette. — A mademoiselle Anna de Hanska.

Traité sur les excitants modernes.

L'Épicier (dans les Français).

Vautrin (drame).

1840.

Z. Marcas. — A M. le comte William de Wittemberg.

Les Ressources de Quinola (comédie en 5 actes).

La Revue Parisienne.

1841.

Mémoires de deux jeunes mariées. — A Georges Sand,

Ursule Mirouët. — A madem. Sophie Surville.

Une Ténébreuse affaire. — A M. de Margonne.

Béatrix. — A Sarah.

Physiologie de l'Employé.

Physiologie du Rentier.

1842.

La Femme de trente ans (fin).
La Fausse maîtresse. — A la comtesse Clara Maffeï.
Albert Savarus. — A madame E. de Girardin.
Un début dans la vie. — A Laure.
Un ménage de garçon. — A Charles Nodier.
Articles dans les *Scènes de la vie privée et publique des animaux.*
Paméla Giraud, pièce en cinq actes.

1843.

La Muse du département. — Au Cte F. de Gramont.
Honorine. — A Achille Déveria.
Ève et David (Illusions perdues, fin). — A Victor Hugo.
Splendeurs et misères des Courtisanes (1re partie). — Au comte Seraphino di Porcia.
Monographie de la presse Parisienne.

1844.

Modeste Mignon. — A une étrangère.
Gaudissart II. — A la princesse Belgiojoso.
Petits mystères de la vie conjugale.
Philosophie de la vie conjugale.
Paris marié.

1845.

Les Paysans (1re partie).

Esquisse d'homme d'affaires. — Au baron James Rotschild.

Les Comédiens sans le savoir. — Au comte J. de Castellane.

L'Envers de l'histoire contemporaine.

Le Curé de village (fin).

1846.

Splendeurs et misères des Courtisanes (dernière incarnation de Vautrin), 3e partie.

Le Député d'Arcis (1re partie).

Étude historique sur Henri Beyle (M. de Steindhal).

1847.

Les Parents pauvres (1re et 2e parties). — A don Michele Angelo Cajetani, prince de Téano.

Essai sur la théorie de la démarche.

La Marâtre (drame en cinq actes).

Ainsi, il résulterait de ce travail que les œuvres diverses de M. de Balzac, je veux dire, œuvres étrangères à la Comédie humaine, seraient celles-ci : (j'ajoute les préfaces).

Cinq pièces de théâtre : *Vautrin*, *Les Ressources de Quinola*, *Paméla Giraud*, *La Marâtre*, et *Mercadet.*

Onze préfaces : *Introduction au volume des Chouans*, — *préface de la Peau de Chagrin*, — *deux préfaces à des éditions diverses du Père Goriot*, — *préface du Lys dans la vallée* et *Historique du procès auquel ce livre a donné lieu* : — *Préface du livre mystique*, — *préface du Cabinet des antiques*, — *préface d'une Fille d'Ève*, — *préface de Béatrix*, — *préface du Curé de village*, — *préface d'une Ténébreuse affaire*, — *Avertissement des Contes drolatiques*.

Un Essai sur la Théorie de la démarche (feuilletons du journal *le Pays*, septembre et octobre 1851).

Notice sur Lafontaine. — *Notice sur Molière*. (Éditions imprimées par Balzac.)

Traité sur les Excitants modernes. (Voir la Physiologie du Goût par Brillat-Savarin, édit. Charpentier.)

Monographie de la Presse parisienne.

Physiologie du Rentier. — *de l'Épicier* — *de l'Employé*.

Lettre à Castille — *Lettre à Charles Nodier sur la contrefaçon belge* — *Lettre à F. Giraud*.

Articles divers dans la *Caricature politique et littéraire* (1830) — *La Nouvelle Caricature* (1840) — *La Chronique de Paris* (1834) — *Le Feuilleton littéraire* (1824) — *L'Europe littéraire* — *Le Feuilleton des Journaux politiques* (1829).

Procès Peytel (Journal le *Siècle*).

La Revue parisienne (25 juillet 1840).

Quatre volumes des Contes drolatiques.
Enquête sur la politique de deux ministères (1831).

TROISIÈME PÉRIODE.

Recherches bibliographiques sur les éditions des œuvres de M. de Balzac, — Originaux des titres, nombre des volumes, etc. — Années 1829—1831.[1]

(Consulter le *Journal de la Librairie* depuis 1830, et le *Dictionnaire* de Quérard, année 1840).

1829.

Le dernier Chouan ou la Bretagne en 1800, par M. Honoré Balzac, 4 vol. in-12, à Paris chez Urbain, Canel.

1830.

Physiologie du Mariage ou Méditations de philosophie éclectique sur le bonheur et le malheur conjugal, publiée par un jeune célibataire, 2 vol. in-12, chez Levavasseur et Urbain Canel.

Scènes de la vie privée publiées par Balzac, auteur

[1] Je ne regarde pas ces notes comme complétées. Un volume de documents inédits sera, pour l'avenir, tout à fait nécessaire. Je le publierai.

du *Dernier Chouan.* 2 vol. in-8°, chez Mame et Delaunay-Vallée.

1831.

Enquête sur la politique de deux ministères, par M. de Balzac, électeur éligible. in-8° de trois feuilles et demie, Paris, chez Levavasseur, Palais-Royal. Par ces mots : « les deux ministères », l'auteur désigne les deux systèmes entre lesquels le ministère avait à choisir après la révolution de juillet. Ce qu'il donne anjourd'hui n'est que le préambule de quatre autres enquêtes qu'il promet de quinzaine en quinzaine sur les relations extérieures, les ministères de la guerre, des finances, de l'extérieur.

La Peau de chagrin, roman philosophique par M. de Balzac. 2 vol. in-8°, plus 2 vignettes, chez Gosselin et Urbain Canel.

Romans et Contes philosophiques, seconde édition, 3 vol. in-8°, ornés de trois dessins par Tony Johannot, gravés par Porret, chez Ch. Gosselin.

1832.

Les cent contes drolatiques colligez ès abbaïes de Touraine et mis en lumière par le sieur de Balzac. pour l'esbattement des Pantagruelistes et non autres

Premier dixain (titre rouge et noir), chez Gosselin.

Scènes de la vie privée (deuxième édition) 4 vol. in-8°, Mame, Delaunay.

Contes philosophiques, 2 vol. in-8°, une planche, chez Gosselin. Ces deux volumes contiennent les douze contes que forment le 3e volume de la deuxième et de la troisième édition de la Peau de chagrin, avec une introduction de M. Philarète Chasles.

Nouveaux Contes philosophiques, in-8°, plus une vignette, chez Gosselin.

Le Comte de Chabert. Nouvelle imprimée dans le tome Ier du « *Salmigondis* », 1832, in-8° (dans les Scènes de la vie parisienne, c'est la *Comtesse à deux maris*).

Contes bruns (ouvrage de collaboration).—Les deux contes : Une *Conversation entre onze heures et minuit* et le *Grand d'Espagne* sont signés de M. de Balzac.

1833.

Histoire intellectuelle de Louis Lambert, in-18, chez Gosselin. (Fragment extrait des *Romans et Contes philosophiques*).

Romans et Contes philosophiques, quatrième édition,

revue et corrigée, 4 vol. in-8°, 4 planches, chez Gosselin.

Les Cent Contes drolatiques, deuxième dixain. (Titre rouge et noir).

Le Médecin de campagne (aux cœurs blessés, l'ombre et le silence), 2 vol. in-8°, Mame Delaunay,

1834.

Scènes de la vie de province. Tome I et II—2 vol. in-8°, chez Mme Charles Béchet. (La couverture porte : Études de mœurs au XIXe siècle, par M. de Balzac. t. V et VI. Seconde partie—Scènes de la vie de province, 1er et 2e volume. (*Eugénie Grandet* est compris dans ces volumes).

Scènes de la vie parisienne. T. II et III — 2 vol. in-8°, Charles Béchet. (T. X et XI des Études de mœurs au XIXe siècle).

Scènes de la vie parisienne. T. III et IV—2 vol. in-8°, Charles Béchet. (T. III et IV des Études de mœurs).

Physiologie du Mariage ou *Méditations de philosophie éclectique sur le bonheur et le malheur conjugal.* Deuxième édition, 2 vol. in-8°, chez Ollivier.

Les Chouans ou la Bretagne en 1800. Deuxième édit. entièrement refondue, chez Vincent.

Le Médecin de Campagne. Fragment extrait des Scènes de la vie de campagne. Sixième et dernière

série des Études de mœurs au XIX[e] siècle. Deuxième édition revue et corrigée. 4 vol. in-12, chez Werdet.

Scenes from Parisian Life. First series translated from the french of M. de Balzac, à Paris chez Bennis.

1835.

Le père Goriot, histoire publiée par de Balzac, 2 vol. in-8°, chez Werdet et Spachmann.

Id. ibid., 3[e] édit. revue et corrigée, 2 vol. in-8°

Etudes philosophiques. T. I—II—III—IV—V, 5 vol. in-12, chez Werdet.

Melmoth réconcilié—publié dans le VI[e] volume du Livre des Conteurs—publication de Lequien.

Scènes de la vie privée—1[er] vol. avec Introduction aux Études de mœurs par Félix Davin, in-8°, Charles Béchet.

Scènes de la vie parisienne, 1 vol. in-8° (T. IX des Études de mœurs au XIX[e] siècle), chez Charles Béchet.

Scènes de la vie privée, 3[e] édition entièrement refondue, 2 vol. in-8°, chez Charles Béchet. Études de mœurs au XIX[e] siècle. T. II.

Le Livre mystique par de Balzac : (*Les Proscrits, hist. intellect. de Louis Lambert,* t. I, *Seraphita,* t. II),

extrait des Études philosophiques—2 vol. in-8°, chez Werdet.

1836.

Le Livre mystique, 2e édit. 2 vol. in-8°, chez Werdet.

Le Médecin de Campagne, 3e édit. soigneusement corrigée. 2 vol. in-8°, chez Werdet.

Le Lys dans la vallée. 2 vol. in-8°, avec l'historique du procès auquel ce livre a donné lieu, chez Werdet.

La Marana, novela escrita en frances par M. de Balzac—traducida al castellano par D. M. de V., à Paris, chez Rosa.

Études philosophiques : t. XI, *Maître Cornelius* — t. XXII, *Jésus-Christ en Flandre—Melmoth réconcilié* à l'Eglise, t. XXIII. T. XXIV, *Hist. intellect. de Louis Lambert,* 4e édition revue et considérablement augmentée.—L'*Interdiction* (inédit 2 vol. in-12).—T. XXV, L'*Interdiction* (suite et fin), in-12, chez Werdet.

1837.

Scènes de la vie de province, vol. III et IV, 2 vol. in-8°, chez Werdet. (Le faux titre porte : Études de mœurs au XIXe siècle).

Fisologia del Matrimonio, par de Balzac, *o Meditaciones de filosofia eclectica sita la felicidad y la*

desgracia conjugal publicados par de Balzac. Obra traducida, 2 vol. in-12, à Bordeaux, chez Teycheney.

Etudes philosophiques. T. XII : *La Messe de l'Athée* (inédit); *Les Deux Rêves*; *Facino Cane* (inédit); *Les Martyrs ignorés*, in-12. T. XIII : *Le Secret de Ruggieri*. T. XV : *L'Enfant maudit*, (1re part.), in-12. T. XVI : *L'Enfant maudit* (2e partie); *Une Passion dans le désert*, in-12. T. XVII : *L'Auberge Rouge*; — *Le Chef-d'œuvre inconnu*, in-12, chez Delloye et Lecou.

Les *Cent Contes drolatiques*, troisième dixain, chez Werdet, in-8°.

1838.

Histoire de la Grandeur et de la Décadence de César Birotteau, parfumeur, chevalier de la Légion-d'Honneur, adjoint au maire du 2e arrondissement de la ville de Paris. (Nouvelle Scène de la vie parisienne), 2 vol. in-8°, imprimerie de Boulé.

Balzac illustré : *La Peau de Chagrin*.— *Etudes sociales*, in-8° chez Delloye et Lecou.

La Femme supérieure.— *La Maison Nucingen*.— *La Torpille*, 2 vol. in-8°, chez Werdet.

Id., in-18.

Physiologie du Mariage, nouvelle édition, chez Charpentier.

1839.

Un Grand Homme de province à Paris, 2 vol. in-8° (Souverain).

Physiologie du Goût, par Brillat-Savarin, suivie d'un *Traité sur les excitants modernes*, par Balzac (Charpentier).

L'Épicier (dans la publication de « Les Français »), chez Curmer et Boudin. Type colorié.

Éditions nouvelles, revues et corrigées; publiées par Charpentier (in-18 anglais).

La Peau de Chagrin.

Le Lys dans la vallée.

Balthazar Claës ou la *Recherche de l'Absolu.*

Scènes de la vie privée, 1re et 2e séries, 2 vol.

Scènes de la vie de province, 1re et 2e séries, 2 vol.

Eugénie Grandet.

Scènes de la vie parisienne, 1re et 2e séries, 2 vol.

Histoire de César Birotteau.

Le Médecin de campagne.

Le père Goriot.

1840.

Histoire des Treize, édition nouvelle, chez Charpentier.

Physiologie du Mariage, id.—ibid.

Béatrix—Scène de la vie privée, 2 vol. in-8°, chez Souverain.

Vautrin, drame en 5 actes et en prose, représenté à la Porte St-Martin, le 14 mars 1840.—Chez Delloye et Tresse.

Vautrin, 2e édit., id. ibid.—3e édition—4e édition.

Epoque de la collaboration de M. de Balzac au *Foyer de l'Opéra*, publié par Souverain.

Revue parisienne dirigée par M. de Balzac, 1re livraison, 25 juillet.

Pierrette—Scène de la vie de province, 2 vol. in-8°, chez Souverain.

1841.

Notes remises à MM. les Députés..... 2e édition, chez Hetzel et Paulin.

Le Curé de village, scène de la vie de campagne, 2 vol. in-8°, chez Souverain.

Physiologie de l'Employé, in-32, chez Aubert.

Physiologie du Rentier de Paris et de province, chez Martinon.

Epoque de la collaboration de M. de Balzac au « *Fruit défendu* ».

1842.

Histoire de l'Empereur racontée dans une grange, par un vieux soldat, et recueillie par M. de Balzac. *in*-32 — (*Extrait du Médecin de Campagne*), chez Dubouchet, Hetzel et Paulin.

Eugénie Grandet, nouvelle édit. in-18 angl. (Charpentier).

Première livraison (le samedi, 23 avril) des œuvres complètes d'H. Balzac. — *La Comédie humaine,* édition de luxe, in-8° de 3 feuilles (1re livraison plus une vignette), chez Furne. — Chaque volume orné de 8 gravures, se composera de 10 livraisons. La 10e livraison parut le 25 juin, et la 20e le 3 septembre.

Mémoires de deux jeunes mariées, 2 vol. in-8° (Souverain).

Les Ressources de Quinola, c. en 5 actes et en prose et précédée d'un prologue, représentée le 19 mars 1842, sur le théâtre de l'Odéon.

Louis Lambert suivi de *Séraphita* (édit. Charpentier).

Ursule Mirouët, 2 vol. in-8°, chez Souverain.

Epoque de la collaboration de M. de Balzac aux *Scènes de la vie privée et publique des animaux.* (Publication d'Hetzel et Paulin).

1843.

Catherine de Médicis expliquée.—Le *Martyr calviniste*, 3 vol. in-8° (Souverain).

Monographie de la presse parisienne, illustrée de croquis, charges, caricatures, portraits et grandes vignettes hors texte, avec un tableau synoptique de l'ordre gendelettre, in-8°, plus un tableau (Extrait de *la grande ville, nouveau tableau de Paris*).

60e livraison de la *Comédie humaine.*

Une Ténébreuse affaire, 2 vol. in-8° (Souverain).

Physiologie du Mariage, nouvelle édition (Charpentier).

Paméla Giraud, pièce en 5 actes (Théâtre de la Gaîté, 26 septembre 1843), in-8°, chez Marchant.

Les mystères de province : La Muse du département, publication de Souverain, 4 nov. 1843.

1844.

David Séchard, 2 vol. in-8°. Dumont.

Un début dans la vie, 2 vol. in-8°. Dumont.

97e livraison de la *Comédie humaine*—fin du IXe vol.

Splendeur et misère des Courtisanes : Esther, 3 vol. in-8°, chez Potter.

Les trois amoureux, 2 vol. in-8°, imprimerie Moussin

à Coulommiers. (Sans frontispice et sans adresse de vendeur.—La dédicace est signée de Balzac.

Honorine, 2 vol. in-8°, chez Potter.

1845.

Petits mystères de la vie conjugale, illustrés par Bertall — 1re livraison. (L'ouvrage était annoncé pour paraître en 50 livraisons.) La 3e parut en août, chez Chlendowski.

Philosophie de la vie conjugale, commentée par Gavarni, 1re liv. in-12, chez Hetzel.

Paris marié, 2e livraison, in-12 avec une planche — annoncé en 20 livraisons, chez Hetzel.

1846.

Les Comédiens sans le savoir, in-4° d'une feuille, imprimerie de Proux, publié dans le *Courrier Français*.

La Peau de Chagrin, nouvelle édition, chez Charpentier.

Etudes philosophiques, t. 1er, édition Furne. Œuvres complètes de Balzac.—(Comédie humaine, 14e partie).

Etudes philosophiques et Etudes analytiques. — (Comédie humaine, 16e volume, 2e et 3e partie) Furne, Dubochet, Hetzel.

Scènes de la vie parisienne et de la vie politique. T. XII. (OEuvres complètes de M. de Balzac.

Scènes de la vie privée, t. IV : *Béatrix*—la *Grande Bretèche—Modeste Mignon—Honorine, un Début dans la vie*—(Comédie humaine), 4e vol. 1re part.

1847.

Les Parents pauvres, t. I et II. 2 vol. in-8o, imprimerie de Moussin, à Coulommiers. (La dédicace est signée de Balzac. 1re partie : la *Cousine Bette ;* volumes destinés à être donnés en primes par le *Constitutionnel* pour le renouvellement du 15 février 1847.

Le Député d'Arcis—Scène de la vie politique—in-4o oblong de 3 feuilles. Fin de la 1re partie. Signé de Balzac. — Réimpression des feuilletons de l'*Union monarchique.* Publication commencée le 7 avril 1847.

Le Lys dans la vallée, nouvelle édition. Charpentier.

Etude historique sur Beyle, par H. de Balzac. Edition de la Chartreuse de Parme. Edit. de Hetzel.

La femme de 60 *ans*, 3 vol. in-8o. Gabriel Roux et Cassanet.

1848.

Physiologie du Mariage, nouvelle édit. Charpentier.

Le Provincial à Paris, 2 vol. in-8°. Gabriel Roux.

La Marâtre; drame intime en 5 actes, représenté pour la première fois, le 25 mai 1848, sur le Théâtre Historique. (Michel Lévy, éditeur).

Scènes de la vie parisienne : *Les Parents pauvres*, 1re et 2e partie. *La cousine Bette; le cousin Pons.* Edition Furne (17e volume de la Comédie humaine). Premier volume supplémentaire. Etudes de mœurs, 3e livre.

Epoque de la publication d'un livre de M. de Balzac par *le Spectateur Républicain*. Supplément de chacun une feuille contenant les deux premiers volumes d'un roman intitulé : *Madame de la Chanterie*, par H. de Balzac. Etude terminée dans le n° 3. C'est l'introduction du livre de l'*Initié* du même auteur, qui sera publié en feuilletons. (Note du journal.)

1849.

Eugénie Grandet, nouvelle édition. Charpentier.

1850.

L'*Employé*, par Balzac—(dans la *Bibliothèque pour rire*)—publication de Barba.

On trouve aussi dans la publication du *Siècle*, 1re, 2e et 5e séries : *César Birotteau—Les Parents pauvres—Histoire des Treize.*

1851.

Publication de la *Comédie humaine* par livraisons à 20 c., chez Bry, Marescq et Gustave Havard.
Théorie de la démarche (au journal *le Pays*).
Mercadet (au journal *le Pays*).

CHAPITRE IV.

Etude critique.

Préliminaires. — Quelques mots sur la Physiologie du Mariage.

Je ne sais quand ni où l'idée de la *Comédie humaine* vint à Balzac. Il est évident que lorsqu'il signa son premier livre, *le dernier Chouan,* ce remarquable penseur n'avait encore aucun projet d'œuvre générale, malgré le travail déjà depuis longtemps commencé de la *Physiologie du mariage*. Il faut d'ailleurs regarder cette page comme l'une des plus décisives pour la vie littéraire de M. de Balzac.

Dans la vie des vrais auteurs, dès leur apparition au jour, dès leur marche vers la lumière, dès le franchissement du seuil, il est facile et curieux dans

le nombre de leurs premières pages, d'en observer au moins quelques-unes qui révèlent la nature d'esprit dans laquelle ils grandiront. C'est le privilège des impressions primitives! C'est l'expansion fraîche et pure du souffle intellectuel! c'est la force gracieuse de la pensée se dévoilant à elle-même, se montrant les formes, les chemins, les sentiers, les horizons, les lointains!

Contemplez la foule des grands esprits dès *la petite jeunesse* de leur œuvre: quelles rêveries! quels rêves! quels projets! quelles vues d'avenir! et pendant que sous la pression du premier courage, ils pensent et méditent avec une sève toute-puissante, songez de combien de flatteuses chansons ils doivent charmer les uns leurs plumes, les autres leurs pinceaux! Le jour où l'homme de génie voit *l'enfant de son cerveau*, ouvrir l'œil et regarder plein de vie et de chaleur, le soleil qui le doit éclairer, n'est-il pas le jour de la plus magnifique sensation!

C'est à la fois sainte Thérèse pouvant toucher son Dieu,—Michel-Ange contemplant la coupole romaine, — Raphaël sur les bords de l'Anio rêvant la Fornarine pour ses vierges! — C'est aussi bien Rabelais évoquant le radieux mythe de la Dive bouteille, que Dante, que Shakespeare, que Gibbon jetant les assises de leur pensée; c'est encore Horace parlant en

langue divine à Lydie bien-aimée et découvrant la muse qui l'inspire ! Croit-on que dès l'*Avare,* Molière ne se sentit pas fort du *Misanthrope ;* que dès le *Roi Lear,* Shakespeare ne crut pas à *Richard III* et que par le *Signor Formica,* Hoffmann n'entrevoyait pas le *Chat Murr ?*

Ce doit être pendant qu'il préludait à la curieuse étude de la *Physiologie du mariage,* alors qu'il cherchait le monde et qu'il commençait à le trouver, que Balzac eut le sentiment de son œuvre de Comédie humaine. Des lettres particulières, des causeries comme en écrivait Balzac à ses éditeurs, pourraient seules déterminer d'une manière fixe une date précise.

Ce grand esprit ardent aux entreprises, facile aux impressions, plié aux labeurs, doué de finesse et de vue, toujours prêt à soulever le voile pour apercevoir le vrai, n'acceptant ni préjugés, ni conventions, ennemi du faux-goût et du parti pris, aimant la grandeur dans les choses et sachant la trouver sur les scènes les plus humbles comme les plus hautes du théâtre social, donnant un relief inouï aux différences les plus délicates, admettant Eugénie Grandet aussi bien que madame de Bauséant, mais saisissant avec largeur les différences relatives de l'une et de l'autre, laissant à ces types chacun sa part de noblesse et de mérite ; ce

grand esprit, dis-je, laisse prévoir sa puissance par les différentes pages du volume commencé en 1824 et terminé en 1829.

Sans assise pas de monument! C'est le piédestal qui élève la statue et qui l'expose : c'est sous le portail de l'Église que l'âme s'éveille à l'impression du dedans! c'est pourquoi la *Physiologie du mariage* doit être vivement étudiée : c'est la première pierre que posa le maître.....

Balzac s'en est pris de bonne heure aux femmes. Il prévit que par elles, la science du monde lui serait plus facile à concevoir.

Je ne sache pas que Molière, Richardson, l'abbé Prévost et Marivaux se soient mal trouvé d'avoir mis les femmes à l'étude : Quant à Balzac, c'est avec elles en partie qu'il a gagné son nom. Il sut ravir les mille secrets de ces rudes comédiennes et prit place au milieu d'elles pour son génie de peintre observateur et de moraliste audacieux.

Balzac débute ouvertement, sans fausse allure, dans la *Physiologie du mariage*. Plein d'une confiance hardie, mais nullement téméraire, il arrive diaboliquement avec *Pantagruel* dans une main et *l'École des Femmes* dans l'autre. C'est là son emblème! Il trouve drôle de convertir en méditations, aphorismes, axiômes, corollaires et scolies les affaires conjugales

des grandes dames, etc. Il prouve par raison mathématique que pour ce qui concerne son travail physiologique, il n'existe en France que tout au plus huit cent mille femmes. Lisez la méditation II (*statistique conjugale*), chapitre aussi curieux que celui des *prédestinés* (méditation V).

Le mariage est une science, a-t-il écrit, mais il démontre que beaucoup se mêlent de savoir et ne savent rien. « Combien d'hommes se marient sans savoir ce qu'est une femme!..... Il y a des hommes enfants toute leur vie, qui s'en vont de la vie les mains vides, ayant végété, ayant parlé amour et plaisir, comme les esclaves parlent de la liberté. » — « Est-ce en restant assoupi dans la vie comme un séminariste dans sa cellule, qu'un homme peut connaître la femme et savoir déchiffrer cet admirable solfége? » C'est ainsi que parmi les railleurs et pantagruéliques discours, il jette, en style exquis, des enseignements d'autant plus profonds qu'ils ne sont jamais énoncés qu'après l'exemple. Le sage veut indiquer la manière d'échapper au malheur en montrant par quelle faute il est engendré.

Tous ceux qui ont lu la Physiologie du mariage n'ont pas oublié la forme que prend l'auteur pour entrer en matière. On ne peut que trouver habile cette forme légère et purement amenée. Le jeune écrivain

sait d'avance que ce n'est point pour la femme qu'il écrit, mais à cause d'elle. Il n'a rien à lui apprendre, c'est à l'homme qu'il adresse tous les prolégomènes de sa science, c'est pour lui qu'il met en ordre et en page les méditations qu'il fit de par le monde. Il a promené son esprit jusque dans la caisse de la compagnie conjugale, et le numéraire gagné, il le compte et le disperse à l'intention des « Prédestinés, » car c'est ainsi qu'il nomme l'une des divisions de la grande légion mâle victimée. Et pouvait-il s'y prendre mieux, lui penseur Rabelaisien, lui écrivain dont le franc rire est sérieux, lui physiologiste d'une affaire scabreuse, philosophe enfin de haute philosophie conjugale, ce navire difficile à l'abordage, et sur lequel le passage est peu libre, en raison de la nature malicieuse et bien tissue du capitaine, qui le plus souvent n'est pas l'être au menton barbu appelé homme, mais la sorcière gracieuse et mondaine appelée femme! En cette affaire c'est la femme qui a la clef de la science, la clef précieuse, la clef d'or incrustée de diamant. — On s'explique ainsi les deux premières lignes de l'ouvrage : « *La femme qui sur le titre de ce livre serait tentée de l'ouvrir, peut s'en dispenser, elle l'a déjà lu sans le savoir.* » Comme c'est bien lui dire : vous êtes, Madame, le plus gracieux des Méphistophélès!

L'origine de la *Physiologie du mariage* est assez curieuse; c'est à un mot criminel qu'est dû l'ouvrage. Balzac que la nature de son esprit a toujours porté vers une appréciation peut-être souvent trop minutieuse des choses, qui dans un objet découvrait un monde, dans une ligne des volumes, dans trois syllabes tout une science, arrête un jour son esprit sur le mot : *Adultère!* C'était au temps de ses études de droit français : « Immense dans le code, jamais ce mot n'apparaissait à son imagination sans traîner à sa suite un lugubre cortége. Les larmes, la honte, la haine, la terreur, des crimes secrets, de sanglantes guerres, des familles sans chef, se personnifiaient devant lui et se dressaient soudain quand il lisait le mot sacramentel : *Adultère!* »

Ainsi ce serait d'après une observation sentimentalement rêveuse, philosophique à la manière de Novalis, qu'aurait été écrite cette œuvre de haute et savante raillerie : c'était, du reste, ainsi que procédait le curé de Meudon, le bon curé de grande mémoire!

L'empereur s'adressant au conseil d'État dit ceci : « Les lois sont faites pour les mœurs, et les mœurs varient. » Diderot avec sa logique fougueuse, écrivit dans une préface célèbre : « Nous parlerons contre

les lois insensées jusqu'à ce qu'on les réforme, et en attendant nous nous y soumettrons aveuglément. »

C'est là deux pensées profondes dues à deux grands penseurs, qui tous deux voulaient organiser. Balzac les mit en tête de la *Physiologie du mariage*. Appuyé sur elles, il fit son travail.

Je serais d'avis que ces lignes fussent l'épigraphe générale de la Comédie humaine. Elles donneraient à comprendre à ceux qui le nient, que Balzac n'écrivait pas des *romans*, mais des *œuvres*. J'adresse cela à tous les imbéciles [1].

Balzac écrivait pour penser et ne cotait pas sa

[1] Le mot de Roman est si mal entendu dans certaines classes sociales, que je suis forcé, pour être compris de tous, d'établir une distinction qui provoque les sentiments littéraires. C'est malgré moi. Ne croyez pas que tout le monde comprenne *Manon Lescaut*, pas plus que *César Birotteau*, livres magnifiques, pourtant !

Quant au principe de l'interprétation du beau par la foule, vous ne pourrez jamais établir que des généralités, et quoique fassent les bavards, ils n'arriveront qu'à bavarder. Rien d'absolu ! Il n'y a que du relatif ! Ne comptez jamais sur la foule, comptez sur l'élite ; faites trêve de sottes paroles et ne dites pas que le premier venu s'arrêtera devant un Titien pour dire : c'est là qu'est le beau ! Combien préfèrent la déplorable littérature de M. Eugène Sue à certaines pages admirables d'Alfred de Vigny, de Musset et de Théophile Gautier. Le *Juif errant* à la *Maupin*, *Arthur* au *Lys dans la vallée* ? M. Eugène Sue est le type de cette redoutée littérature qui n'est d'aucun art, d'aucune école, d'aucune grandeur.

pensée à tant pour cent. Élaborant ses travaux avec la persévérance d'un bénédictin, il voyait de loin toute une philosophie dans son œuvre, et pressentait une génération intellectuelle qui l'apprécierait à sa haute valeur. C'est là le soleil qui faisait éclore un peu de printemps dans la pensée de l'écrivain. L'esprit a besoin de soutiens intellectuels, ces soutiens ne seraient-ils qu'illusoires? Balzac fit bien en comptant sur l'avenir; il eut la force.

Lorsque parut la *Physiologie du mariage*, ce fut sous ce titre : « *Physiologie du mariage* ou *Méditation de philosophie éclectique sur le bonheur et le*

Je fais observer ici que c'est la question d'art qui seule m'importe. Je me ris du reste. Ce n'est que la raison littéraire qui me fait ici désigner M. Eugène Sue que je regarde comme le type Ilen portant de cette vulgaire légion représentée par les noms tels que le marquis de Foudras, Xavier de Montépin, la comtesse Dash, LaLandelle et autres.

Aujourd'hui est venue l'heure des vérités. Il ne faut qu'aucune fausse camaraderie enchaîne la jeunesse littéraire. On sait quel rôle honteux a souvent joué la critique. Nous y aurons tous passé, les plus jeunes comme les plus séniles. Lorsque l'initiative sera vigoureusement prise par ceux dont le cœur et l'esprit sont susceptibles d'enthousiasme et d'admiration; ces gens de langue accorte et effilée ne tiendront plus debout sur leur chancelante tribune; et tout sera dit! La porte leur est déjà ouverte : Ils n'ont plus qu'à sortir.

Aujourd'hui que la littérature paraît devoir gagner au mouvement politique, ce serait par trop naïf de n'en point profiter.

malheur conjugal, publiée par un jeune célibataire. » Suivait cette épigraphe : « *Le bonheur est la fin que doivent se proposer toutes les sociétés.* »

Le livre eut du succès ; vers 1830, il comptait déjà deux éditions. La presse s'en occupa, mais on ne nommait pas l'auteur. On ne pouvait croire d'ailleurs que ce fût un aussi jeune écrivain à qui l'idée fût venue de publier un aussi curieux livre, sous une forme si ingénieusement combinée. Il semblait étrange de traiter ainsi l'union conjugale en statistique, en état de siége, en régime de guerre : l'étude du chapitre de la *Lune de miel*, des *Premiers symptômes*, du *Traité de politique maritale*, de la *Douane*, de l'*Essai sur la police*, du *Budget*, de la *Guerre civile*,

Pourquoi n'y aurait-il pas de nouvelles luttes ? Les prairies sont encore vertes, c'est le givre seulement qui les tapisse de blanc. Laissez la brise tiédie palpiter un peu dans l'air et les vertes teintes renaîtront émaillées !

La tenue scandaleuse de la critique à l'égard de M. de Balzac dès le temps même de ses débuts, couvre de honte toutes les plumes qui n'ont tendu qu'à le décourager. C'est un exemple ! Pour la première fois paraissait, en France, l'allure nouvelle donnée au roman ; certains esprits n'y voulurent rien entendre, mais malgré le luxe de décriements et de dérisions dont chaque matin ils étalaient la somme dans leurs feuilles, ils peuvent aujourd'hui voir ce qui en est résulté et pour eux et pour l'homme dont ils décriaient l'œuvre ! La plupart des *aboyeurs* sont tombés ; M. de Balzac s'est élevé. Qu'on n'oublie pas que l'Angleterre a

des *Alliés*, etc., faisaient monter à l'esprit des lecteurs une échelle d'étonnements. On prétendit que le volume était dû à la plume d'un vieillard qui cachait son œuvre sous le nom d'un jeune homme. On se refusait à croire, on ne voulait pas croire que ce fût Honoré de Balzac, célibataire et né en 1799, ne comptant donc que trente ans. Si M. H. de la Touche était encore vivant, j'aurais évoqué un peu quelques-uns de ses souvenirs, Balzac le connaissait déjà, lors que parut le livre de la Physiologie; malheureusement H. de la Touche est mort l'année dernière dans la Vallée-aux-Loups, près d'Aulnay, sous les abris de cette même demeure charmante, perdue sous le lierre et les sapins, où Chateaubriand, revenu de la Terre-

souillé d'abord le nom du poète dont elle paie aujourd'hui 20 liv. sterling le moindre autographe. — Lord Byron! Ce doit être le privilége de la critique d'éclairer les masses au lieu de blesser la vraie poésie et de nier la vraie science. — La critique a-t-elle toujours été à la hauteur de son privilége? je ne le pense pas.

Aucune grandeur ne reste ignorée ni incomprise; la société n'est pas tellement mauvaise qu'il ne s'en trouve une part assez intelligente et désintéressée pour rendre noblement au génie l'épée qui lui appartient. Malgré tout, il est bon de se garder contre les *réputations faussement acquises*. — Celles-là, qui pour l'ordinaire sont de convention, offrent d'immenses dangers pour l'art. Il ne faut pas mêler le crétinisme avec la lumière, la médiocrité avec la grandeur! C'en est assez de dit. — Ce n'est d'ailleurs qu'un avis.

Sainte, écrivit la délicieuse nouvelle du *Dernier Abencerage*. M. de la Touche savait beaucoup, je ne sais s'il a laissé des mémoires : de toute façon, c'est à souhaiter.

Ce fut M. Jules Janin, signant déjà le sacramentel *J. J.*, non pas au feuilleton, mais à l'article «Variétés» du *Journal des Débats,* qui fut chargé, dans cette feuille, de la critique de la *Physiologie du Mariage.* J'ai voulu lire les deux colonnes du fameux causeur : M. Janin s'exclame d'abord sur le titre de Physiologie et l'attribue « aux tendances du siècle qui donne furieusement dans la médecine et dans les titres pompeusement scientifiques ». Cette critique insignifiante devient ridicule lorsqu'après de nombreux alinéas, elle déclare que « le livre est manqué parcequ'il est trop complet ». Un peu plus loin, elle fait cependant des aveux et veut bien reconnaître que « l'œuvre se fait lire tout entière sans trop d'efforts ». Puis, revenant sur elle-même, elle termine, vociférante et colère, en décrétant « que le livre est infernal ». C'est ainsi qu'alors parlait l'auteur de l'*Ane mort* ou de la *Femme guillotinée.*— M. Janin serait-il, dès cette époque, l'*Étienne Lousteau* bien connu depuis dans la *Comédie humaine ?*

. . . . . Quoiqu'il en soit, pour qui connaît Balzac, pour qui l'a étudié et a voulu le comprendre, il est tout entier dans la *Physiologie du Mariage*, on y

voit railleur et austère, l'écrivain original, l'homme qui pendant les années 1818, 1819 et 1820, était réfugié dans un grenier, près de la Bibliothèque de l'Arsenal, et « s'y occupait à comparer, à analyser et résumer les œuvres que les philosophes et les médecins de l'antiquité, du moyen-âge et des deux siècles précédents avaient laissés sur le cerveau de l'homme». Pour son livre, il avait étudié le monde, consulté les vieillards, demandé aux femmes leurs notes délicates. Il avait eu le bonheur d'avoir pour conseillères deux dames, dont l'une fut l'une des plus humaines, et des plus spirituelles de la cour de l'empereur, et dont l'autre jouait, au temps où écrivait l'auteur, le rôle d'une femme à la mode. C'est une fortune que deux femmes pour lesquelles on a pu ou l'on peut rappeler la phrase de Diderot : « Belles comme les séraphins de Klopstock, terribles comme les diables de Milton ».

Balzac comprit de quelles ressources pouvaient lui être ces deux dames qui touchaient aux limites opposées, l'une de l'âge mûr, l'autre de l'âge gai. — Radieux contraste, du reste plein de science fine et d'habileté délicate ! Aussi sera-t-il bien permis à l'auteur d'écrire sans prétentions à la fin de la seconde partie de la *Physiologie :* « Les principes de haute philosophie conjugale qui animent les moyens de défense indiqués par cette seconde partie de notre

livre sont pris dans la nature des sentiments humains, nous les avons trouvés épars dans le grand livre du monde ».

Trouvez-vous étrange, par exemple, que soufflé par le diable moqueur, il s'écrie :

« Mais les hommes dont le nez est barbouillé de tabac ;

« Mais ceux qui, par malheur, sont nés avec une éternelle pituite ;

« Mais les maris qui chiquent ;

« Mais les gens auxquels un caractère sec et bilieux donnent toujours l'air d'avoir mangé une pomme aigre ;

« Mais les hommes qui, dans la vie privée, ont quelques pratiques ridicules et qui gardent, malgré tout, un air de malpropreté ;

« Enfin, les vieillards qui épousent des jeunes personnes.—Tous ces gens-là sont des prédestinés par excellence ! »

Serait-ce à cause de ces lignes que M. Jules Janin dénonce le livre comme infernal? Et que pense de Rabelais M. Janin, s'il l'a lu?

Balzac, d'ailleurs, rappelle, pour n'en blesser aucun, que « la personne présente est toujours exceptée ». N'est-ce donc pas être poli? N'est-ce pas être charmant? A qui le lecteur peut-il en vouloir?

« L'amour est la plus mélodieuse de toutes les harmonies, dit plus loin, M. de Balzac, et nous en avons le sentiment inné. La femme est un délicieux instrument de bonheur, mais il faut en connaître les frémissantes cordes, en étudier la pose, le clavier timide, le doigté changeant et capricieux ». Qu'y a-t-il de plus charmant si ce n'est de voir ce curieux jeune sage s'essayer ainsi à peindre les harmonies féminines,... harmonies dont la science lui vaudra plus tard tant de couronnes rehaussées de tant de fleurons. Il semble, en effet, que l'auteur cherche à poser ici les bases de plusieurs œuvres qui depuis sont apparues pleines d'éclat et de reflets. Certains chapitres de la *Physiologie* peuvent être regardés comme les thèses quintessenciées de plusieurs types épars dans la *Comédie humaine*. Je citerai ici quelques fragments qui révèlent complètement Madame de Sommervieux, Madame Firmiani, les filles du père Goriot, lady Brandon, etc.. Les quelques lignes suivantes, prises un peu à l'aventure, ne résument-elles pas, sous une forme vaguement flottante, l'idée de certains livres tels que *Gloire et Malheur*, *Une Double Famille*, etc. :

« La solitude est une des provinces les plus chéries du diable; et l'on ne saurait croire quel ravage les phénomènes les plus ordinaires de la vie peuvent

produire dans l'âme de ces jeunes filles rêveuses, ignorantes et inoccupées. Les unes à force d'avoir caressé des chimères..... les autres.... » Au chapitre des *Premiers Symptômes*, on lit : « Par fois, votre femme devient tout-à-coup d'une extrême tendresse comme par repentir de ses pensées et de ses projets; par fois, elle est maussade et indéchiffrable; enfin elle accomplit le *varium et mutabile fœmina* que nous avons eu quelquefois la sottise d'attribuer à leur constitution. » Voici l'une des plus délicates images : « ces symptômes, légers comme de la gaze, ressemblent à ces nuages qui nuancent à peine l'azur du ciel et qu'on nomme des fleurs d'orage. Bientôt les couleurs prennent des teintes plus fortes.» Quant aux lignes suivantes, elles pourraient, à bon droit, servir d'épigraphe heureuse à cinq ou six œuvres de M. de Balzac. Je les extrais de la Méditation XI : « En effet, lorsque nous vantons ces *filles introuvables* si heureusement élevées par le hasard, si bien conformées par la nature, et dont l'âme délicate supporte le rude contact de la grande âme, de ce que nous appelons un homme, nous entendons parler de ces nobles et rares créatures dont Gœthe a donné un modèle dans la Claire du *Comte d'Egmont :* nous pensons à ces femmes qui ne recherchent d'autre gloire que celle de bien rendre leur rôle ; se pliant avec une

étonnante souplesse aux plaisirs et aux volontés de ceux que la nature leur a donné pour maîtres; s'élevant tour-à-tour dans les immenses sphères de leurs pensées et s'abaissant à la simple tâche de les amuser comme des enfants; comprenant et les bizarreries de ces âmes si fortement tourmentées, et les moindres paroles et les regards les plus vagues, heureuses du silence, heureuses de la diffusion; devinant enfin que les plaisirs, les idées et la morale d'un lord Byron ne doivent pas être ceux d'un bonnetier. » Rappelez-vous *Gloire et Malheur* dans les *Scènes de la vie privée*. Songez aussi à Mme de Restaud née Goriot!

Il faut lire encore dans la Méditation XI, le remarquable chapitre qui jette quelques lueurs sur les questions difficiles de la *transubstantiation* des idées.

Dans la foule des théorèmes drolatiques, des prolégomènes cornus, des axiomes bigarrés, des scolies et des paradoxes conjugaux, je remarque des idées supérieures, des élans de cœur aussi sincères que profonds. C'est tout-à-la-fois du Pulci et du Ballanche!

A ceux qui y trouveraient à redire, à ceux qui sourdement gronderaient et feraient rumeur, voici la défense que l'auteur présente, il a prévu le point d'attaque: « Quant à notre fantaisie, dit-il, de rire en pleu-

rant et de pleurer en riant, comme le divin Rabelais buvait en mangeant et mangeait en buvant, quant à notre manie de mettre Héraclite et Démocrite dans la même page, de n'avoir ni style, ni préméditation de phrase..... Si quelqu'un de l'équipage en murmure... Hors du tillac, les vieux cerveaux à bourrelet, les classiques en maillot, les romantiques en linceul, et vogue la galère! »

Malgré cette modestie de ne se point reconnaître de style, Balzac en avait bien un, et un déjà prononcé, facile à saisir et très-lucide. On voit qu'il en a couté à l'auteur quarante volumes de simple essai, avant d'atteindre les sommets de la *Physiologie du mariage*. Avant d'être Balzac, il avait été Saint-Aubin : avant d'avoir écrit les délicieux chapitres des *Derniers Symptômes*, des *Compensations*, de la *Paix conjugale*, des *Principes de stratégie*, des *Manifestes...,* où il est dit : la vie de la femme est dans la tête, dans le cœur ou dans les passions..... avant d'avoir pu narrer si facilement les curieux récits qui émaillent le livre, il avait péniblement élaboré des mauvais romans comme ceux de l'*Israélite,* de *Dom Gigadas*, de *l'Héritière de Birague,* gros d'erreurs et d'énormités vulgaires. Il est heureux pour l'auteur des *Parents pauvres* et d'*Eugénie Grandet* de n'avoir pu s'initier au succès qu'à l'heure riche de lumières

vives où, à la jeunesse de l'esprit, l'homme peut joindre celle de la force.

M. de Balzac donna le plus grand soin à son livre de la *Physiologie du Mariage*, il avait mesuré l'étendue de la lutte fatale qu'il aurait à soutenir avec lui-même si le livre n'était pas compris et restait sans succès. J'ai pu lire dernièrement l'une des lettres qu'il écrivit à M. Levavasseur, le premier éditeur de la *Physiologie du Mariage*. Cette lettre, préférable à tout commentaire, explique quelle vive affection Balzac témoignait aux conceptions de son cerveau. On ne peut pas être plus Père!

J'extrais quelques lignes;

« Mon pauvre malheureux éditeur, la plus belle « fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a.—Je « travaille toute la journée à la Physiologie. — Je ne « donne que six heures de nuit (de 9 à 2) aux scènes « dont je n'ai qu'à corriger les épreuves et ma con- « science est nette.

« Je suis tout prêt à envoyer la copie nécessaire « pour terminer le 15 si vous voulez; mais ce serait « l'assassinat le plus odieux que nous eussions vous, « Canel et moi, commis sur un livre.

« Il y a en moi je ne sais quoi qui m'empêche de « faire consciencieusement mal. Il s'agit de donner « de l'avenir au livre . . . .

« Si, comme le Nodier, car le Nodier est un sous-« genre dans l'histoire naturelle de la littérature, je « flânais, je faisais des prospectus, des vieux souliers, « des parties de billard, si je buvais, mangeais, etc., « mais je n'ai pas une idée, je ne fais pas un pas, qui « ne soit la Physiologie, j'en rêve, je ne fais que « cela. — J'en suis féru. — Je comprends toute votre « impatience commerciale, car la mienne est dé-« cuple.

« J'ai la copie sur mon bureau mais je suis arrêté « par une histoire à raconter, par des idées à trouver, « par... — Il y en aurait jusqu'à demain à dire par « quoi. — L'auteur de cet ouvrage-là est entre un « succès et l'échafaud à chaque ligne. — Je n'en ai ja-« mais si bien compris l'importance.

« Je voulais faire une plaisanterie et vous m'êtes « venu demander un matin de faire en trois mois ce « que Brillat-Savarin avait mis dix ans à faire. Il ne « parlait que de godaillerie et moi je parle de ce qu'il « y a de plus sérieux en France. — Il avait un sujet « neuf, et moi le sujet le plus usé.

« Il y a un miracle, dont je me vanterai ; c'est que « le premier volume de la Physiologie a été refait tel « qu'il est du 1er septembre au 10 novembre 1829, « car le 10, l'*ite missa est* du premier volume sera « dite.

« Ne croyez pas que cette lettre soit une excuse, je « travaille aussi ardemment et d'une manière aussi « suivie qu'aucune créature humaine le puisse. — « Mais je ne suis que le très-humble serviteur de la « Muse et cette catin-là a des moments d'humeur. Ne « vous désespérez pas, car le 15 je vous dirai fran- « chement sur quoi vous pouvez compter. Ce n'est « qu'alors que j'aurai sondé l'étendue de la plaie dans « le second volume . . . . »

Ce que Balzac dit ici pour son livre de la *Physiologie du Mariage,* il l'a dit et pensé pour tous ses autres livres. — Partout, le même esprit d'attachement, d'attention et de paternité intellectuelle !

CHAPITRE V.

Regard en arrière. — Balzac, réformateur littéraire. Généralités.

I.

J'ai voulu savoir ce qu'était le Roman français au temps où M. de Balzac s'appelait encore Horace de Saint-Aubin et écrivait à titre d'essais la mauvaise littérature dont l'*Israélite* et *Dom Gigadas* peuvent être regardés comme le prototype.

En 1828, et grâces à Dieu, commençaient à s'éteindre

les dernières flammes littéraires de M. d'Arlincourt, cependant l'on imprimait encore une troisième édition du *Rénégat*, et un ermite de Metz prétendu auteur d'un *conte moral*, traduisait en vers les discours d'*Agobar* et d'*Elzida*. Le *Journal des Débats* annonçait aussi une troisième édition d'*Ismalie* ou *la Mort et l'amour*, roman-poème par le même M. d'Arlincourt, lequel n'a même pu parvenir à pasticher un illustre modèle, vicomte comme lui... M. de Châteaubriand.

C'était encore le temps où nombre de femmes appelées bas-bleu, s'occupaient aussi de mettre en prose, le plus souvent mauvaise, les plus incroyables discours sur les éternelles thèses d'Amour et de Mariage. Lorsque ces pitoyables romans n'étaient pas caverneux, qu'il n'y avait ni cape, ni épée, ni brigands, ni chapelles sombres, ni mystérieuses unions consacrées par un prêtre à cheveux blancs dans les voûtes et les caveaux du manoir, ils abondaient alors en dissertations amoureuses et en devises insipides. C'était ou de la madame de Montolieu ou de la madame de Saint-Surin : *Saint-Clair des Iles* et l'*Opinion et l'Amour*. Les titres ne s'appuyaient que sur l'amour : C'était le *Dernier amour,* par madame Bastide, la *Femme ou les six amours,* par madame Voïart, etc....

Madame de Batz écrivait *Léopold*, madame Barthélemy-Hadot *Ernest de Vendôme*, madame Guénard l'*Homme au masque de fer*, madame Allard de Thérase *Gertrude*, madame de Bou *l'Apparition*, madame de Beaulieu *Geneviève dans les bois*. Une demoiselle Deleyre faisait des *Contes dans un nouveau genre*. Quant à M. Baour Lormian, il venait d'achever *Duranti* ou *la Ligue en province*, livre illisible. — M. Raban donnait *Suzette*, M. Ancelot l'*Homme du monde*, et M. Horace Raisson, qui collabora avec Horace Saint-Aubin et Viellerglé, s'occupait de mettre au jour sa *Marie-Stuart*. On en était à la neuvième édition d'un roman de Ducray-Dumenil, *Alexis* ou *la maison dans les bois*, et Paul de Kock (c'est lui que je trouve le plus sérieux de tous ces noms), était déjà connu par la *Laitière de Montfermeil*, *Mon voisin Raymond* et *André le Savoyard*. — Un des illétrés du temps écrivait un livre sous ce titre burlesque : *Han-Chiou-Choaam* ou *l'union bien assortie*, roman chinois. Je néglige tous autres détails.

En 1829, un homme de talent très poétique et très remarquable, M. de Vigny, avait déjà fait paraître *Cinq-Mars* : c'est l'un des meilleurs livres de l'époque.

Comme je n'ai à parler ici que du roman, je me tais sur le magnifique mouvement littéraire qui s'effectuait alors. Je dirai ailleurs, dans un autre

essai et à propos d'un autre homme, tout ce que furent ces luttes intellectuelles; les documents très curieux et très complets que je possède, ne seraient ici d'aucun à propos. M. de Balzac qui n'a été d'aucune coterie est une figure exceptionnelle prêtant peu au cadre en question. Le mêler dans la bataille serait manquer à toute exactitude historique.

Il est donc facile de reconnaître que les seuls romans français dont on pouvait sérieusement parler étaient alors *Adolphe* par Benjamin Constant, *Delphine* et *Corinne* par madame de Staël, *Manon Lescaut* par l'abbé Prévost, *Gil Blas* par Lesage, *Cinq-Mars* par M. De Vigny, et quelques livres de Charles Nodier. — Je mets Châteaubriand à part et ne parle ni des *Martyrs*, ni des *Natchez*, ni de *René*, qui sont tout autre chose que des romans.

La nouvelle littérature étrangère se répandait alors très vivement. En 1829, M. Gérard de Nerval avait traduit *Faust*, on pouvait lire *Wilhem Meister;* Walter-Scott, traduit par Defaucompret, courait toutes les tables; Hoffmann qu'interprétait M. Loëve-Veimar faisait déjà école. Jean Paul Richter était lu! On entrait vivement dans l'admirable littérature du *Vicaire de Wakefield* et de *Tristram Shandy*.

Mettez à côté de ces noms justement célèbres, quelques-uns de ceux énumérés plus haut, mettez

comme exemple M. d'Arlincourt ou M. Baour Lormian, ou M. Ancelot de l'Académie française, puis comparez!.... Ne serait-ce pas le cas de se voiler la face ou bien de rire au point d'ameuter un peuple de passants? — Telle cependant sera toujours la destinée de certains noms que les hazards auront ébruité pour la satisfaction bourgeoise de quelques sots!

Revenons à Balzac, écrivain qui, malgré des erreurs, est tout aussi haut que Diderot: n'hésitez d'ailleurs pas à le placer près de Sterne..

Ce ne fut ni dans d'horripilantes inventions, ni dans d'atroces contours, ni parmi tous les dégoûtants oripeaux dont peut disposer une imagination irritée, ni dans un certain nombre de thèses pitoyables, faussement morales et bonnes à tout prendre dans la bouche de sacristains-femelles, que M. de Balzac a cherché des procédés pour son œuvre!

Peut-être après avoir lu les *Années d'apprentissage* de *Wilhem-Meister*, peut-être après qu'il eut connu Sterne, Balzac comprit-il tout le côté magnifique du Réalisme dans le roman. La vie réelle, la société telle quelle, le monde avec ses accessoires, la représentation des sentiments et des désirs, l'action des passions dirigée selon l'humeur et la nature des individus, poétique avec les uns, illusoire, intéressée, instructive, brutale, exquise, délicate avec les autres,

le drame du cœur et du corps, l'agitation des idées selon les têtes, sont là les études qu'il voulut laisser sur le dix-neuvième siècle.

Certaines fois, dans *Ferragus* par exemple, et dans *Vautrin* à certains égards, il s'oublia et alla trop loin; mais demandez à Hoffmann de quelles excitations le cerveau est capable, lorsqu'une idée multiple le poursuit et l'anime? Et d'ailleurs, j'ai tort d'entrer ici dans la critique de caractère.

Développer une nouvelle appréciation du but vers lequel tendait l'esprit de Balzac, travaillant à son œuvre, me semble inutile. On sait maintenant ce qu'il voulait : peindre la comédie du temps! Avant de rien commenter, et comme limite à ce chapitre, je veux rappeler que, comme portraitiste, Balzac fut Holbein et que pour la science des groupes dans les scènes de la vie, il fut Chardin. Avec lui, le roman quitta les dérisoires défroques. Il redevint sérieux et reprit son vrai rôle. Balzac a fait pour tous ce que l'abbé Prévost fit pour deux. La plupart des individualités sont aussi vraies que celles de *Manon Lescaut* et *Desgrieux*, c'est sous le même soleil qu'il faut les voir. J'en appelle à *Gobseck*, à *Eugénie Grandet*, à *Madame de Mortsauf*, à *Balthasar Claës*.

II.

La vie intime est nombreuse, son théâtre est la maison, ses acteurs sont la famille; évitant d'être pénétrée, elle se cache et se couvre de voiles qu'il est peu facile de soulever; elle est comme les forêts du Nord, si vastes et si serrées que l'écureuil peut faire sept milles sans descendre à terre.

La société compliquée ainsi qu'elle l'est au XIXe siècle, présente à son peintre d'extrêmes difficultés sous le rapport des *ménagements* lumineux. La femme, dans le cercle social français, joue le plus grand rôle, mais ce rôle est secret; c'est ce qui explique l'influence si caractéristique de la *vie intime* sur la *vie publique*.

Combien de désastres ont eu pour principe soit une moue féminine, soit une crise nerveuse, soit un coup-d'œil lancé avec audace et adresse! Combien d'orages bouleversent de grandes machines administratives dont la cause est une femme qui peut-être à l'heure où tout se remue selon son rêve, est posée devant la glace d'un boudoir, se coquettant les cheveux et combinant de provocantes allures! La femme qui, dans la comédie de ce monde, pourrait d'après les apparences, ne sembler qu'un personnage secondaire

et simplement comparse, me représente un foyer d'où partent soit des lueurs, soit des rayons. L'homme s'agite, la femme le mène! C'est ce qu'il faut comprendre, c'est ce qui ne peut souffrir de débat contradictoire. Il serait facile de prouver que de grands mouvements politiques sont souvent dûs aux habiletés, aux élans et aux stratégiques menées d'une femme, dont la passion est plus ou moins vraie, plus ou moins naturelle.

Tout dans la vie se rapporte ou à l'intérêt ou à la passion ou au dévouement : Ces trois mots disent tout, dévoilent tout, et sont la clef précieuse. Ce sont les lettres qui, selon qu'elles sont combinées, ouvrent la serrure secrète et révèlent les petitesses ou les grandeurs du manège qui s'est tramé dans la maison. Il n'y a donc pas d'erreur à dire que la comédie humaine au XIXe siècle n'est que l'histoire de la vie intime — et j'étends ce mot jusqu'au sens le plus général.

Balzac devait donc pour mettre en jeu les personnages de son drame, soulever les voiles aussi bien du boudoir et du salon que ceux de la mansarde et du grenier. Son esprit, placé sur les sommets de son œuvre, et saisissant avec la rapidité d'un vol d'aigle, la face de ses lutteurs, devait comprendre qu'il aurait à poursuivre la foule des sentiments et des instincts,

toutes les choses qui se choquent : noblesse et laideur, atrocités et sacrifices, bouges et salons, ombres et lumières, rayons et ténèbres, jeunesse vive et vieillesse froide, âme franche et cœur en dessous, orgueil et égoïsme, imprécations et prières, humilités et tumultes, l'artiste à côté du bourgeois, la poésie vis-à-vis le positivisme.

Tels furent les athlètes qu'il dut voir dans l'arène! Balzac songea aussi que c'était non-seulement du seuil de la maison, mais même de l'endroit où se réfugie la vie intime qu'il fallait partir.

III.

Le monde renferme de sublimes abnégations comme d'épouvantables égoïsmes, la maison est le foyer des petits drames dont l'action se continue à l'ombre des murs, à l'embrasure des croisées et dont les dénouements sont souvent terribles. C'est dans la maison que les milieux et les extrêmes de la vie se développent et s'achèvent. C'est là que se forment les douces espérances, que se dessinent les angéliques sourires, que s'accentuent les prières, que se satisfont mille passions diverses. La maison est le gîte de la misère aussi bien que le lieu où le luxe s'étale : La maison c'est enfin la vie qui se trame, qui agit et

qui réalise. Les fleurs ainsi que les décombres de la vie....., vous les voyez là, les unes toutes baignées de parfum et de fraicheur, les autres pantelantes de débris et de secousses.

C'est là que la femme se livre ou qu'elle lutte.

C'est là que d'autres rêvent la fortune, la renommée, ou les choses qu'ils n'ont pas.

C'est là que se combinent les mystérieux moyens d'une impitoyable ambition.

C'est là aussi que l'artiste songe à son œuvre.

Et c'est là enfin que naissent les désirs, les mille désirs humains, sources des drames !

Il fallait donc songer que la *maison*, c'est l'*homme !* Imbu de cette image et par un noble effort de sa pensée, combinant l'idée et le réel, Balzac en a formé un tout que plus tard, il a nommé la *Comédie-Humaine*.....

IV.

M. de Balzac, voulant dramatiser une époque, devait nécessairement mettre en jeu pendant plus d'un volume des personnages choisis. Il devait pouvoir en travailler les types d'une façon illimitée. Les gens qui lisent un roman pour un roman, les natures d'étroite intelligence, ceux qui ne voient par exemple d'autre

intention à Sterne que celle d'amuser et de se faire trouver drôle, n'ont pas senti la grandeur du parti que prenait Balzac en rappelant sur la scène des personnages présentés déjà dans des situations différentes.

Encore une fois, c'était la vie qu'il modelait! Est-ce que dans la vie, l'homme ne se montre que sous une même face et que sous un même jour? Est-ce que l'individu gentilhomme qui tout-à-l'heure parlait d'amour chez Mme de Nucingen, ne peut pas avoir affaire, peu de jours après, chez l'usurier Gobseck et se trouver aux prises avec cette tarentule humaine? Est-ce qu'une pécheresse ne peut pas devenir une sœur Marie des Anges? Y a-t-il obstacle à ce que Mme Firmiani hier soir chez elle et donnant fête à l'élite du grand faubourg, soit aujourd'hui ailleurs, là, où sa passion la mène? Pourquoi hier folle de joie, roulant éperdue dans les ivresses de la vie, aspirant l'air à pleins poumons, trouvant tout grand, tout riche, tout sublime, tout céleste, tombez-vous aujourd'hui la tête voilée de vos mains, noyée dans les pleurs, et l'âme gonflée de tout ce que le malheur a de surprises fatales! Pourquoi jeune fille hier et mère aujourd'hui! Pourquoi solitaire, vous si mondaine!

Est-ce que la morale s'agite pour ne pas se transformer? Caméléons et caméléones, puisque vous sa-

vez changer de teintes et de nuances, il faut bien savoir aussi vous voir à droite et vous voir à gauche! « La vie n'est-elle pas un travail, un métier qu'il faut se donner la peine d'apprendre? » M. de Rastignac était-il devant Mme la comtesse de Restaud, rue de la Victoire, ce qu'il était chez maman Vauquer, tenant pension bourgeoise au quartier du Panthéon et recevant Vautrin?

Il faut être juste et ne jamais croire l'homme un être absolu, mais seulement et parfaitement un être relatif. Il y a des femmes qui ne sont que des comédiennes, il y a des hommes qui ne sont que des comédiens! Montrez les et tenez la toile levée, le temps voulu! Voilà donc pourquoi l'auteur des *Parents pauvres* dut montrer *ici* Lucien de Rubempré tel qu'il ne devait pas être *là*.

V.

M. de Balzac, pourvoyeur minutieux pour tout ce qui était de son art, cherchant à peindre un être sans en oublier les plus minimes harmonies celles de nom, de figure, de vêtement et d'habitudes et le voulant complet, alla trouver les noms de ses personnages dans le plus extrême réalisme. Dire ce qu'on

peut compter de personnages en scènes dans la comédie humaine est quelque chose d'énorme. Lorsque Balzac qui procédait par des moyens observateurs tout-à-fait personnels, rencontrait n'importe où, un nom qui pût s'adapter harmonieusement à son œuvre, il se hâtait de l'inscrire pour l'ajouter à la suite de son devis dramatique.

Fanjat, Camusot, Matifat, Rémonencq, Schütz, Marneffe, Sauvageot, Étienne Lousteau, Léon de Lora, de Bauséant, Gobseck, de Restaud, de Trailles, Crevel, Hulot, Pons, de Langeais, Claës, Gamard, Bridau, Bianchon, Grandet, Desmarets, de Mortsauf, Gigonnet, Nourrisson, Roguin, etc., sont d'admirables noms parfaitement en rapport avec ceux qu'ils indiquent. On ne peut être plus vrai, plus réel ; à tout instant, il est facile de remarquer combien le créateur de tant de personnages se tourmentait pour arriver à la perfection des peintres flamands ! M. de Balzac comme tout grand homme eut contre lui d'acharnés détracteurs aussi bien que d'ardents prosélytes. Il avait horreur de la critique stipendiée des journaux. L'idée qu'on vint d'un coup de plume fantaisiste, chercher à détruire un ou plusieurs livres qu'il avait mis des mois à écrire, lui était intolérable et lui donnait la fièvre ; lorsque Balzac composait ; il ne vivait qu'avec ses personnages il les choyait,

il les touchait et les retouchait, il les contemplait, il ne voyait qu'eux et ne connaissait qu'eux, il se révoltait aussi de les voir tomber entre les mains d'un premier venu qui les pouvait mal mener selon son caprice.

Balzac avait la jalousie d'un grand artiste ! c'était un artiste avec toutes les passions et les illusions habituelles ! Il aimait son œuvre !

On a reproché à l'écrivain une immense abondance de style, un trop grand développement dans les détails, une sorte de complaisance, souvent ridicule à s'arrêter devant un futile objet, pour en décrire la couleur, le teint, la longueur, l'âge, les qualités, le but, la place ; on lui a fait observer combien il y avait de ce qu'on appelle *de la délayure* dans la phrase, et de ce qu'on pourrait nommer aussi de *l'embompoint* dans les mots. Je ne nie pas la justesse de certaines de ces critiques, M. de Balzac commettait un peu l'erreur du parti pris et du système, il prenait trop pour base le côté descriptif, cette résolution d'être ainsi partout et en tout, l'a jeté peut-être dans quelques errements ; quoiqu'il en soit, je défendrai vivement ce remarquable peintre, ce *voyant*, comme l'a appelé très spirituellement M. Philarète-Chasles, je le défendrai contre les amertumes d'une critique poussée trop loin par ceux qui l'ont soulevée, critique

dont on a abusé et que chacun a répétée presqu'à plaisir.

Croit-on que si Balzac n'avait eu pleine confiance dans la perfection et la vie de l'art flammand, il eut cherché avec tant de vigueur à peindre tels quels les personnages et les scènes. « Souvent, disait Félix Davin, l'auteur n'a encore décrit que l'intérieur d'une chambre, d'une arrière-boutique, d'une cuisine, d'un boudoir, que sais-je et déjà l'intérêt arrive, le drame palpite, l'action est entamée ; de l'arrangement de ces meubles, de la disposition de ces intérieurs, de leur minutieuse description, s'exhale une révélation lumineuse du caractère de ceux qui les habitent, de leurs passions, de leurs intérêts dominants. »

C'est en effet là le degré de perfection auquel en vint l'auteur d'*Eugénie Grandet*. Il avait observé que Craësbeke ou Téniers et tous les maîtres de la même école n'avaient jamais manqué de placer dans leurs tavernes, soit des pots à bière à moitié droits, souvent privés d'anses, soit des femmes *à figures positives,* jolies ou laides, gracieuses ou grossières, sales ou propres, — c'est-à-dire, qu'ils avaient foi dans la *manière* fidèle et exacte de rendre la nature : Il l'observa si bien, que du livre de la *Comédie-Humaine*, il en a fait presque un délicieux musée, en outre d'une splendide peinture sociale.

Luxueux comme Velasquez dans la représentation du grand, il groupe avec hardiesse, étale les draperies, ménage les jours, ou la lueur d'un lustre selon que besoin s'en trouve; mais la vérité y est toujours, et rarement le bon goût fait défaut, quoi qu'en ait dit M. Jules Janin, qui fut l'un des plus violents détracteurs de Balzac. Il est vrai que M. Janin n'a jamais su pardonner à l'auteur de la *Comédie-Humaine*, le livre *d'un grand homme de province à Paris* tout aussi bien que le type du rédacteur-feuilletoniste *Étienne Lousteau.*

« Il est perdu le temps des magnaminités, s'écrierait Erasme!..... » —

VI.

N'est-ce pas ici l'heure de le dire? Pourquoi entre les gens de lettres, ces sortes de jalousies, de haines et de concessions qu'il faut regarder comme fatales? Pourquoi ces louanges ou ces outrages que l'on écrit faussement chaque jour et que dictent les prétendues nécessités des relations du monde. Rien ne prêtera plus le flanc à la critique avenir du XIXe siècle littéraire que cette immense camaraderie qui a fait de la littérature actuelle, une sorte d'auberge où chacun vient demander chopine, selon la monnaie qu'il possède.

Tous les matins, si l'on en croyait ce qui s'édite et ce qui s'énonce, il viendrait d'éclore un Dante, un Shakespeare, un Titien, un Delacroix, un Balzac, un Hoffmann, c'en est dérisoire! Quand donc les choses et les hommes seront-ils pris pour ce qu'ils valent.

La haine contre un écrivain remarquable se forme le plus souvent dans le public, selon l'opinion en vogue ou selon des affaires toutes personnelles.

Il se rencontre des gens tout prêts au sarcasme pour certains livres dont jamais ils n'ont retourné trois feuilles.

C'est la critique quotidienne qui est responsable de tout ce grabuge. La critique a le plus magnifique rôle entre les mains. Qu'elle lise Diderot : c'est-là son maître. Quant au détestable poète *puriste* mis dans nos mains juvéniles, alors que nous n'en sommes qu'à nos années d'apprentissage, c'est là le plus grand mal littéraire qu'on puisse nous faire. esprit bilieux, versificateur raide et ganté, l'âme égoïste et jamais ouverte aux impressions grandioses, victimant Lafontaine, Boileau était une de ces natures lettrées sans doute, mais faites pour ne rien comprendre à l'art et nier les grands esprits nationaux.

Il n'aimait pas Rabelais, il n'eût pas admis Chateaubriand.

Il faut que la jeunesse lutte contre cet écrivain qui lui est soumis si à tort, et qu'on lui impose comme s'il était le frère de Corneille, de Molière et de Voltaire.

Puisque j'ai signalé M. Jules Janin comme l'un des premiers qui aient vivement attaqué Balzac, je dois dire, chose curieuse, que c'est l'un de ses confrères au même journal — le *Journal des Débats,* — qui a pris à honneur de juger avec conscience le remarquable romancier. M. Philarète Châsles, qu'on doit regarder comme un homme vraiment et précieusement littéraire, comme un de ces critiques savants fort rares par le temps présent, lutta vigoureusement pour Balzac en toutes circonstances; il avait vu quel homme ce pouvait être, il le proclama dans d'excellentes appréciations sur la *Peau de Chagrin* en particulier, sur les *Études philosophiques* en général.

Je dirai en passant que M. Châsles est plein de richesses. En ce qui concerne les notes, les documents, les historiettes, le *petit langage* de notre époque littéraire. Je tiens de lui les anecdotes les plus intéressantes sur Balzac et autres gens de haute lignée. Contrairement à M. Sainte-Beuve, qui du reste est un excellent appréciateur, il voit le monde sous plusieurs faces, cause avec lui et obtient ainsi nombre de piquants récits; M. Châsles connait

beaucoup d'hommes, beaucoup de femmes et beaucoup de choses. Pourquoi ne ferait-il pas les Mémoires littéraires secrets de cette époque? Qui sera le Bachaumont ou la madame d'Epinay d'aujourd'hui? Ce ne sera pas M. Sainte-Beuve, malgré tout son talent de critique. M. Sainte-Beuve ne voit rien et ne sait rien que par les livres, et quand il se met à la fenêtre deux fois le mois pour croire encore au monde, c'est beaucoup. M. Sainte-Beuve d'ailleurs est un des hommes qui ne sont pas de leur temps, il appartient au XVIIIe siècle et au directoire, malgré les *portraits contemporains*. Une remarque assez piquante et qui me ramène à mon sujet, c'est que Balzac et Sainte-Beuve, faits à coup sûr pour s'entendre, ne s'entendaient pas du tout. L'un a dans ses romans tous les défauts de l'autre dans ses critiques. Balzac en effet, qui du reste a voulu narguer, — c'est le mot, — narguer, dis-je, M. Sainte-Beuve dans plusieurs de ses livres, et entr'autres d'une façon charmante et très habile dans : *Un Prince de la Bohême*, laisse à son style les mêmes fautes que celles dont il accuse l'auteur de *Port-Royal*. Balzac est parfois plantureux, Sainte-Beuve l'est systématiquement. En littérature, ce n'est pas un cas de mort, ce n'est qu'une faute vénielle, mais c'est une faute.

CHAPITRE VI.

Détails analytiques.

L'œuvre de ces Esquisses deviendrait par trop longue et trop difficile s'il me fallait étudier un par un, depuis le *Bal de Sceaux* jusqu'aux *Parents pauvres*, les différents ouvrages de Balzac. Je ne veux plus voir le penseur qu'aux prises avec son œuvre et tout sera dit. N'est-il pas curieux de suivre pas à pas l'auteur de la Comédie humaine développant les figures, les actes et le caractère de ses personnages, à travers les péri-péties de la vie?

« Ce n'était pas une petite tâche, dit-il, dans sa préface générale, que de peindre les deux ou trois mille figures saillantes d'une époque, car, telle est, en définitive, la somme des types que présente chaque génération et que la *Comédie humaine* complète. Ce nombre de figures, de caractères, cette multitude d'existences exigeaient des cadres, et, qu'on me pardonne cette expression, des galeries. De là, les divisions si naturelles, déjà connues de mon ouvrage en science de la vie privée, de province,

parisienne, politique, militaire et de campagne. Dans ces six livres sont classées toutes les *Études de mœurs* qui forment l'histoire générale de la société, la collection de tous ses faits et gestes, eussent dit nos ancêtres. Ces six livres répondent d'ailleurs à des idées générales. Chacun d'eux a son sens, sa signification et formule une époque de la vie humaine. » Voilà comment il indique la division de son œuvre.

Les *Scènes de la Vie privée,* de *la Vie de province* et de *la Vie parisienne* sont donc les trois premiers actes du drame. Dans les Scènes de la vie privée, chacune a ses teintes et ses horizons si soigneusement distingués que ce qui est de l'une ne peut se mêler à l'autre. Les Scènes de la vie de province, qui la plupart pourraient très-bien passer pour des scènes de la vie privée, sont étudiées de façon à ce que les tons soient particuliers et caractéristiques.

L'horizon, dans les Scènes de la vie privée, est aussi étroit qu'il est large dans les Scènes de la vie parisienne. Dans les premières, on suit les petits sentiers de la vie intérieure, les petits nœuds qui se dénouent en famille et révèlent souvent de grosses misères et des bonheurs infinis. C'est le voyage autour des sentiments, des intérêts, des impressions, des contrastes et des tumultes intimes : — c'est le

Bal de Sceaux, c'est la maison du *Chat qui pelote*, c'est le charmant conte de *la Bourse*.

Les scènes de la vie privée, ne sont-elles pas le cadre où se peuvent rencontrer certaines natures qui, unies d'abord par toutes les apparences d'un bonheur avenir, se choquent ensuite par un contact trop vif, trop constant, trop intime. Voyez la fille du vendeur de drap de la rue Saint-Denis, s'éprenant d'un artiste qui lui-même l'adore; après les luttes l'union se sera faite, la fille du drapier Gabriel se sera nommée madame de Sommervieux, mais quel tumulte réservent à ces deux natures, les destinées réelles! Quel choc pour l'âme tout étroite de la fille du drapier avec celle si vive, si immense, si folle de l'artiste,— de Caroline Gabriel avec M. de Sommervieux!

Quant à l'étude de la femme trop vertueuse dans *Une double famille*, quant aux réflexions sur un contrat de mariage, dans *la Fleur des pois,* et quant à la magnifique lettre du marquis Henri de Marsay au comte Paul de Manerville dans le même livre, je ne puis et ne veux en rien dire, pas plus que des *Mémoires de deux jeunes mariées.*— C'est trop vrai, c'est trop nature. Une autre scène de la vie privée, c'est *Eugénie Grandet*, l'immortelle résignée si adorablement comprise et pour l'histoire de laquelle

Balzac semble avoir fait appel aux nuances les plus fines de son talent de conteur.

La société parisienne, mélange de tumultes intimes et publics, affluence de grands mystères, de grands scandales et de grandes vertus, représente un de ces vastes cirques tel que Rome en édifiait. Au lieu de bêtes sauvages luttant dans l'arène devant une foule crieuse, ce sont des hommes de toute nature ébattant leurs intérêts, leurs passions, leurs secrets. Ici, contrairement aux influences de province, tout s'y développe et y croît, favorisé par l'ombre de l'inconnu : l'idée, le sentiment, les passions, la vie privée, la misère, le bonheur, se revêtent de proportions presque géantes. Les ficelles humaines y ont de l'espace et se peuvent détendre ; le drame de l'intérêt s'y peut jouer, de façon monstrueuse et presque grandiose. Si Paris est une centralisation nationale, s'il est le cercle d'où partent les rayons, lesquels aboutisssent en tous sens jusqu'à des limites convenues, il est aussi la centralisation de ce qu'on pourrait appeler les *manèges humains*. Il faut le dire sans réserve : Le vice et la vertu sont à Paris ce que Paris est à un bourg. Le juste milieu dans les causes et les effets s'y rencontre peu, c'est tout ou rien. Il n'y a que les extrêmes! Et jamais l'occasion ne fut meilleure pour dire que « les extrêmes s'y touchent. »

Paris, dans la Comédie humaine, voulait donc une place qui ne fut qu'à lui, et non seulement dans les scènes de la vie parisienne, mais encore dans celles qui en dépendent, Balzac a dû atteindre aux dernières limites du Réalisme. Ici la lutte devait paraître effrayante à celui qui voulait la décrire. Les scènes de la vie parisienne au XIXe siècle exigeaient de l'écrivain non seulement du courage, mais encore une vaste puissance. La *Maison Nucingen*, *l'Interdiction*, *le Père Goriot*, *les Parents pauvres*, *César Birotteau*, *Splendeur et misère des Courtisannes*, sont d'étonnantes pages.

Les scènes de la vie parisienne : c'est madame de Bauséant vis-à-vis de Rastignac; madame Marneffe devant Crevel, Hulot et Wenceslas (je m'expliquerai plus loin sur les parents pauvres); c'est César Birotteau, cet honnête homme, victime du *trop de sens* de notre époque; Du Tillet, Nucingen, grands par l'argent; madame Rabourdin, la femme du chef de bureau à l'un des plus importants ministères, décidée à parvenir plus haut et asseyant ses ambitions sur le jeu d'un adorable rôle devant le secrétaire-général Des Lupeaulx; c'est Etienne Lousteau, journaliste du feuilleton vivant de pair avec Bixiou, Lora, Finot, Blondet, ses compagnons du même devoir; la mère Nourrisson, marchande à la

toilette, comédienne sans le savoir; Popinot, épicier devenu ministre; maître Roguin, notaire, dévoré par une passion et faisant faillite, c'est Vautrin étourdissant Rastignac par d'inflexibles maximes : « La vertu, c'est l'argent. » Les scènes de la vie parisienne : c'est aussi le Gobseck de la rue des Grès, prêtant monnaies sur diamants à madame de Restaud, née Goriot, demeurant rue de Provence!

C'est encore.... mais ouvrez *la Comédie humaine:* Lucien de Rubempré, le plus pur des cœurs à Angoulême, le plus fin des roués à Paris, et tant d'autres, vertueux, dévoués, sacrifiés!... De la rue du Faubourg Saint-Germain à la rue Mouffetard, du faubourg Saint-Honoré au faubourg Saint-Denis, traversé par la Chaussée d'Antin, c'est là que Paris palpite. — Arrêtez-vous devant certaines demeures, sous les ogives de certaines églises, montez certains étages, ouvrez certaines portes, pénétrez certaines alcôves, feuilletez quelques livres, regardez, écoutez, vous aurez le mot de tout Paris, » ce cadre des goûts, des vices et de toutes les choses effrénées qu'excitent les mœurs particulières aux capitales où se rencontrent à la fois l'extrême bien et l'extrême mal. »

M. de Balzac est le Juvénal de tout ce mouvement, — c'est plus que le peintre et le statuaire

d'une société vivante, c'en est l'historien et le moraliste !

Ce dont la vie parisienne dispose en grand, la vie de province, vue à l'intérieur, le possède en moindres proportions. Les passions curieuses, le plus souvent naïves, et pour l'ordinaire d'une froideur bête, s'y ébattent comme des pies dans les prés ; tout s'y raconte, tout s'y discute, tout s'y mesure. En général, ce qui passe pour étrange est étroit. Malgré tout, les conséquences du drame provincial sont souvent plus terribles que celles du drame parisien. L'inconnu n'y déploie pas ses voiles, le plus souvent il y fait jour partout, depuis l'allée sombre d'une maison en décombres jusqu'au couloir de la demeure d'un bourgeois riche.

Pour la nature d'esprit dont Balzac était doué, la province avec ses intérieurs, son monde, ses passions naissantes, ses étrangers, ses indigènes et son allure tout originale, lui offrait de délicieux modèles renfermés dans des cadres plus humbles que ceux de la vie mouvante et incessante de la vie parisienne. Des types curieux s'y rencontrent, ainsi : l'illustre Gaudissart, le chevalier de Valois d'Alençon, la vieille fille, le bon curé de Tours, l'abbé Birotteau, chanoine, rue de la Psalette, et frère du fameux parfumeur Birotteau, adjoint au maire du 2e arrondissement à Paris.

La province est aussi le refuge de quelques âmes fatiguées par les secousses trop vives du malheur ou du plaisir. Pour l'ordinaire, ce sont les quartiers silencieux des villes que ces victimes préfèrent pour y laisser mugir les derniers flots du *fleuve de la vie!* Leur histoire, habituellement mystérieuse laisse toujours de précieux chapitres aux annalistes des passions! C'est ainsi que Balzac choisit à une lieue de Tours, le faubourg de Saint-Cyr pour y appeler Mme de Wilemsens, autrefois cette même lady Brandon entrevue au bal chez Mme de Beauséant, c'est l'histoire si délicate et si exquise connue sous le nom de *la Grenadière*. La comédie du père Grandet dont j'ai dit deux mots à propos des *Scènes de la vie privée*, est encore une scène toute provinciale; elle est admirable aussi bien qu'*Ursule Mirouët*, que *Béatrix*, que *Pierrette*.

Dans les *Scènes de la vie de campagne*, l'étude du médecin, du curé et des paysans trouvaient naturellement leur place. On connaît le livre du *Médecin de campagne;* c'est l'histoire de l'homme qui, pour oublier les agitations et les erreurs de sa jeunesse, se réfugie dans l'une des bourgades du pays de Grenoble, non loin de la riche vallée du Grésivaudan. Qu'y fait-il, qu'y veut-il faire sinon se régénérer par l'œuvre du bien, trouver le bonheur, conseiller,

guérir, tout ce qui vit autour de lui ? Que de grandeur dans la parole du médecin Genestas faisant le récit de sa vie ! Que d'élévation dans ses pensées ! et quelle création charmante que celle de la Fosseuse, ce souvenir vivant des premières amours, cette mystérieuse image, cette nature douloureusement voilée.....

Il me semble que Balzac eût mieux fait de mettre au nombre des scènes de la vie de campagne, le *Lys dans la vallée.* Le cadre n'était-il pas bien autrement convenable que celui des *Scènes de la vie de Province.* Le caractère des personnages, la nature des paysages et des milieux, l'action qui s'y passe n'ont-ils pas une entière affinité avec la vie de campagne, vie douce et dont l'animation est solitaire ? Le *Lys dans la vallée* n'est-il pas un épisode de la vie parisienne transportée dans un château de la Touraine — même grandeur, mêmes proportions pour l'élite des personnages et pour la distinction de leur individualité, le cadre seul est changé. Au lieu de salons, de bals, de fêtes, et de splendeurs à la mode, c'est l'immense nature avec tout son cortége, ses harmonies, ses murmures, ses chansons, ses bruissements, ses feuillées, ses horizons émus et animés par les caprices du soleil. Sous les voûtes de ces temples quel drame s'y passe... ? celui de l'amour platonique.

Madame de Mortsauf aimée, contemplée et comprise par Félix n'est-elle pas le symbole de la satisfaction tardivement accordée à une âme jusqu'alors déserte et qui pourtant aspirait au bonheur. N'est-elle pas la brise que réclame la fleur, ou encore la note cherchée pour la fin du thème mélodique? n'est-elle pas le poëme et le rhythme rêvés ?

Qu'on se figure le *Lys dans la vallée* paraissant au XVIIIe siècle, un peu avant la *Nouvelle Héloïse* ; — combien il se serait trouvé de princesse de Conti et de madame d'Épinay ! — Le *Lys dans la vallée* est une admirable étude de l'amour platonique parvenu à ses derniers élans. Rien n'est plus harmonieusement fini que l'analyse de l'âme adolescente, s'ouvrant aux premiers mouvements du plus pur amour concentré sur une femme déjà mère, mais encore jeune. L'exaltation lyrique, le délire de l'âme, le voyage de l'imagination dans des sphères idéales, toutes les phases de voluptés suprêmes que donnent la contemplation de la personne aimée, tous les symptômes, enfin, particuliers au platonisme dans l'amour, y sont exprimés, dépeints, analysés avec cette sorte d'attention que le médecin dépense pour un cas morbide aussi rare qu'étrange.

Madame de Morsauf était pour Félix ce qu'était la Béatrix du poëte de Florence, la Laure sans tache du

poète vénitien, « la mère des grandes pensées, la cause inconnue des résolutions qui sauvent, le soutien de l'avenir, la lumière qui brille dans l'obscurité comme le lys dans les feuillages sombres. » Car c'est ainsi que Balzac fait dire à l'amant ce qu'était l'amante. La diction du *Lys dans la vallée* est celle d'un cœur et d'un cerveau exaltés par les vicissitudes d'un sentiment dont le bonheur trouve aussi bien sa part dans les orages que dans le calme splendide des sereines matinées. L'amour platonique a pour symptôme l'exaltation, il porte au lyrisme et donne à l'âme les plus étranges secousses : Balzac en a voulu suivre ce qu'il appelle ingénieusement *les petits faits* avec toute l'abondance de sa méthode ordinaire ; il n'omet aucun de ces détails dont l'absence nuit souvent à un livre. Le *Lys dans la vallée* renferme de magnifiques pages ; l'une des plus belles est celle où Félix raconte la promenade dans la prairie de Clochegourde avec madame de Morsauf épouvantée par ses chagrins intimes et les épanchant par une sublime confidence dans le cœur du jeune homme témoin incessant de la vie intérieure au château. « Combien elle me parut grande, dit Félix, cette femme, avec son oubli profond du moi, sa religion pour les êtres blessés, faibles ou souffrants, avec son dévouement allégé de chaînes légales ! Elle était là, sereine sur son bûcher de sainte et de mar-

tyre !.... J'admirais sa figure qui m'apparut au milieu des ténèbres, quand soudain je crus deviner un sens à ses paroles, une mystérieuse signifiance qui me la rendit complètement sublime.... Cette pensée m'éleva soudain à des hauteurs éthérées, je me retrouvai dans le ciel de mes anciens songes et je m'expliquai les peines de mon enfance par le bonheur immense où je nageais ».

C'est alors que du fond de son âme délirante, Félix s'écrie plein d'amour pour tout ce qui souffre :

« Génies éteints dans les larmes, cœurs méconnus, saintes Clarisse Harlowes ignorées, enfants désavoués, proscrits innocents, vous tous qui êtes entrés dans la vie par ses déserts, vous qui partout avez trouvé les visages froids, les cœurs fermés, les oreilles closes, ne vous plaignez jamais ! vous seuls pouvez connaitre l'infini de la joie au moment où pour vous un cœur s'ouvre, une oreille vous écoute, un regard vous répond. Un seul jour efface les mauvais jours. Les douleurs, les méditations, les désespoirs, les mélancolies passées et non pas oubliées sont autant de liens par lesquels l'âme s'attache à l'âme confidente. Belle de nos désirs réprimés, une femme hérite alors des soupirs et des amours perdus, elle nous restitue agrandies toutes les affections trompées, elle explique les chagrins antérieurs....,

les anges seuls disent le nom nouveau dont il faudrait nommer ce saint amour, de même que vous seuls, chers martyrs, saurez bien ce que madame de Mortsauf était soudain devenue pour moi, pauvre, seul.... ! »

Balzac n'a pas abusé de ces sortes de monologues intimes, il a bien fait, ce lyrisme dans un roman doit subir de nombreux ménagements, il ne faut en user qu'*à point* et qu'au bon moment. Chaque chose a son heure, aussi bien dans les livres que dans la vie.

Je voudrais pouvoir citer d'autres pages du *Lys dans la vallée :* ce livre conçu dans un temps où mille circonstances fâcheuses semblaient s'être rencontrées pour troubler l'esprit de l'auteur, ainsi qu'on peut en juger par l'historique du procès auquel il donna lieu, est cependant l'un des plus fraichement écrits. Il semble que pour fuir loin de la tourbe poussiéreuse du moment, Balzac ait voulu vivre au sein de toutes les harmonies les plus douces et les plus délicates. Adorant la Touraine, son pays, il y mit en scène ce beau livre, tout au long, ce n'est que paysages pris sur le fait ; c'est tout un ravissant poème dont les chants sont amour, jeunesse et nature.

C'est à la campagne, peu d'heures avant l'adieu du soleil, en été, dans les prairies qu'il faut lire le *Lys*

dans la vallée. Je me souviens d'en avoir ouvert les pages pour la première fois, dans un château qui n'est pas loin de la Touraine et où la plus exquise hospitalité m'était donnée ; le livre m'était tombé par hasard sous la main, je venais de quitter le collége, Balzac ne m'était connu que par le *Médecin de Campagne* et la *Femme de trente ans.* C'était en septembre, je ne l'ai pas oublié, lorsque la chaleur était devenue moins vive, je prenais le sentier qui aboutit à des bois de sapins et de chênes que divisent des prairies faisant face au château. Je vois encore cet endroit, il est dans la direction de l'avenue. Là, couché sur des fenaisons et protégé par les ombres des branches feuillues, j'ai lu relu, étudié le *Lys dans la vallée,* avec toute l'exaltation de la dix-huitième année! Le tableau des paysages de Touraine, les soirées d'automne si mélodiquement dépeintes et si animées par les seuls habitants de Clochegourde, M. de Mortsauf caractère bizarre, Madame de Mortsauf nature divine, et ses deux enfants, Jacques et Madeleine, puis Félix, âme tout entière au *cantique des cantiques,* laissaient à mon esprit les mêmes jouissances qu'il avait éprouvées alors que plus enfant, il s'était épris de *Paul et Virginie* et du *Vicaire de Wakefield.*

Lorsque rien n'a été sacrifié à l'harmonie des premières lectures, il en reste des impressions qui

ne s'en vont qu'avec la dernière heure, j'ai lu le *Lys dans la vallée* comme il convenait de le lire, sous le soleil, ai-je dit, aux instants les plus silencieux de la nature, dans les plaines et au bruit de la brise dans les feuilles, je ne l'oublierai jamais et cependant, pour laisser à la critique toute son impartialité, je mets ceci en axiomes :

Un jeune homme qui n'a pas vingt ans et dont la physiologie de ses passions les accuse vives, ne peut lire le *Lys dans la vallée* sans que pour son âme, il en résulte une lésion quelconque :

Une jeune fille dont le sang est froid et qui ne voit dans le soleil que des rayons simplement faits pour éclairer, peut lire le *Lys dans la vallée* la veille de son mariage, aussi bien que la *Nouvelle Héloïse*, aussi bien que *Corinne*, aussi bien qu'*Adolphe*, aussi bien que *Werther*, aussi bien que *René*. En fait de nature humaine, je nie l'absolu et ne crois qu'au relatif. — Et maintenant si le lecteur pensait que j'ai eu tort de rappeler ici des souvenirs personnels, je lui réclamerais indulgence et le prierais de ne plus me croire peccable.

Pour en finir avec les *Scènes de la vie de campagne*, un mot sur les *Paysans :* un romancier justement célèbre, et auquel Balzac dédia les *Mémoires de deux jeunes mariées*, en l'appelant : « Cher Georges », enfin

l'auteur de *Lélia* qui, depuis quelques années, persiste à mettre en scène tous les paysans possibles, s'est trompé, je crois, en les traitant, pour la plupart, de personnages à sentiment. Balzac vit que dans les balances des paysans le poids de l'intérêt dominait tous les autres; ce n'est pas le paysan avide d'argent, c'est le paysan *amoureux de la terre*, intéressé à sa terre, à son bœuf plus qu'à sa mère que Balzac comprit. Il eut raison. En composant les *Paysans*, l'auteur du *Père Goriot* n'avait nullement l'idée de faire des bergeries à la façon de Racan ou du père Vénière.

On sait que c'est à propos de ce livre que l'auteur écrivit ces trois lignes courageuses: « Rousseau mit en tête de la *Nouvelle Héloïse:* « J'ai vu les mœurs de mon temps et j'ai publié ces lettres. » *Ne puis-je pas vous dire, à l'imitation de ce grand écrivain : J'étudie la marche de mon époque et je publie cet ouvrage.* » .....*Il s'agit ici d'éclairer non pas le législateur d'aujourd'hui, mais celui de demain...* »

La description d'un château et d'un paysage dans la Bourgogne, au début du livre, est un merveilleux fouillis, c'est bien là ce qu'on pourrait appeler le *confortable* dans la nature. Il y a un frémissement de feuilles, un bourdonnement de mouches, une voix de brise, une abondance de rayons, de reflets et de mi-

roitements qui dénotent une vigoureuse puissance d'harmonie descriptive dans la plume, auteur de ces groupes. Balzac avait saisi le caractère prédominant des paysans, il les avait étudié comme il avait étudié l'avare Grandet, à fond; et il usa pour eux de la même force de scalpel que pour l'étude analytique de *César Birotteau*. Je trouve naturel qu'il n'ait pas fait du paysan, un personnage à manchettes et à idées sentimentales, qu'il n'ait vu en lui qu'un très-petit nombre de sujets à idylle, et qu'il n'y ait pas reconnu naïvement et exclusivement *une chaumière et mon cœur*. Par cela même qu'il est plus vrai, le livre en est plus ferme : les *Paysans* auraient pu être une charmante bergerie; ainsi compris, ils sont une des grandes pages de la *Comédie humaine*. Cela vaut mieux.

Certains critiques tartuffes se sont donné beaucoup de mal, ont pris grande peine, ont fait suer l'encre par tous les becs de leurs plumes pour prouver que le but des livres de Balzac ne pouvait et ne devait être qu'immoral. Ceci est à voir :

Un M. Romain Cornut a même sourdement essayé de prétendre que le fond des œuvres de cet auteur, abondait en socialisme. La critique devenant ici ridicule je ne m'y arrête pas et la méprise. On sait jusqu'à quel point Balzac poussait au contraire le

respect pour l'autorité, et combien il accusait tout ce qui manquait de forme et sentait le *petit* dans un gouvernement. L'auteur de la *Comédie humaine* était sensible aux reproches d'immoralité qui lui furent violemment adressés dès le jour où s'étendit le bruit de son nom et de ses livres, il s'inquiétait et par moment le doute le tourmentait : dans la plupart de ses préfaces, c'est avec virilité qu'il lutte contre les faux-moralistes qui le provoquent, et, chose assez curieuse, qui du reste peint bien l'homme, il voulut un jour répondre par une sorte de statistique, par un tableau dressé contenant le nombre des types vertueux d'un côté et celui des types criminels de l'autre auxquels jusqu'alors il avait donné vie.

J'ai trouvé ce tableau avec quelques lignes qui le précèdent dans la première édition du *Père Goriot* (Préface édit. 1834 ou 35 — Le tout est à propos des femmes.) Je le cite au chapitre VIII.

M. de Balzac ayant donné pour titre à son œuvre la *Comédie humaine*, était d'accord avec lui-même en n'omettant ni Vautrin, ni les filles du Père Goriot, ni Grandet, ni le général Hulot, ni Philippe Bridau, ni Gobseck, ni Rastignac, ni madame Marneffe, ni Dutillet, ni Nucingen. Le malheur veut qu'il n'y ait pas chez l'homme que de la candeur et de l'innocence. Les sages de l'antiquité, tous les philosophes se sont

en tout temps occupé des deux grands principes du bien et du mal. Zoroastre en fit une étude psychologique à la portée d'un très-petit nombre d'intelligences, est-ce parce que M. de Balzac s'est appliqué à être compris d'un plus grand nombre que vous le provoquez? La réponse la plus simple qui puisse d'ailleurs être faite à ces sottes attaques est de mettre en relief les noms seuls des natures magnifiques dont Balzac a raconté la vie et disséqué le souffle intime : j'en appelle au livre de *César Birotteau*, à la femme du père Grandet, à Joseph Bridau, à Ursule Mirouët, à Pierrette, au Médecin de campagne..... L'histoire de César Birotteau n'ayant qu'un but, qu'une idée, celle de rétablir son honneur involontairement terni est une image supérieurement accusée d'un sentiment d'autant plus vertueux qu'il est plus rare aujourd'hui.

Non, Balzac ne se complut pas davantage à modeler le mal que le bien, seulement il avait coutume d'*achever* ses personnages et de les finir avec le soin le plus extrême, avec l'attention la plus concentrée; il en résultait que lorsqu'il avait peint une nature perverse, il s'en était acquitté avec une telle précision, avec tant de vérité, avec si peu de concession que le lecteur en subissait presque l'effroi dont il n'est pas maître lorsqu'il médite la *Macbeth* de Shakespeare.

Pourquoi le mal a-t-il toujours plus de relief pour la curiosité de l'homme que le bien? Pourquoi le récit d'un crime entraîne-t-il l'attention avec plus d'aisance que l'histoire d'une action vertueuse?

L'auteur de la Comédie humaine mit-il plus de soin à analyser les délicieuses figures d'Eugénie Grandet et de madame Claës, que celles de la Mère Nourrisson et de madame de Restaud? Eh! non... mais le mal, encore une fois, pour une toile, est un des repoussoirs qui ont le plus de vigueur et le plus d'accent. Les tons en sont plus chauds. Voilà pourquoi on l'observe davantage.

M. de Balzac n'a jamais nié aucun des bons sentiments humains.

Il n'a pas plus nié les bons que les mauvais. Il n'a pas vu dans les hommes que des voleurs; il n'a pas trouvé dans les femmes que des prostituées; il n'a pas mis l'enfer partout; il n'a pas dressé en tous sens les tentes du désespoir et de la négation; il n'a pas fait de la terre qu'un bagne immense et du ciel un tapis franc.

Je réponds encore ici à M. J. Janin, d'après une de ses étranges tirades, et je ne crains pas de lui dire avec le publiciste Louis Veuillot, que le jugement qu'il a cru prononcer sur Balzac, lors de son *Lundi* sur Mercadet, est prodigieusement comique. Evidemment

il y a du parti pris, du système. C'est profaner la littérature, c'est l'avilir; *c'est en faire un tapis franc*, ici le mot est valable. Je renvoie d'ailleurs à un seul livre de la Comédie humaine, à l'*Envers de l'histoire contemporaine* écrit en 1845, et je demande qui défendra plus noblement sa propre cause. Si vous prétendez que Balzac travaillait à saper les fondements de la société en exposant le mal qui la rongeait, accusez aussi Juvénal, accusez Molière, accusez Rabelais, accusez Bossuet. Toute la question se résume d'ailleurs en ce peu de mots : Qu'est-ce que le vrai dans les arts? Doit-on le mettre au ban littéraire? Faut-il le nier?

La réponse ne me regarde pas, mais je ferai observer que si je défends le principe, je ne défends pas l'abus. Il est évident qu'à pousser la théorie du vrai jusqu'à ses limites extrêmes, on en viendrait à reconnaître tout simple et comme une conséquence naturelle les turpitudes littéraires du marquis de Sade. La raison d'art simplifie d'ailleurs la question. Il s'agit de savoir comment la chose est faite, et si un *Caprice du grand monde*, par M. de Foudras, peut-être mis au même rang que *la Femme supérieure*, par M. de Balzac. Dieu nous garde de confondre!

Je suis loin de nier que Balzac ait exagéré certains sentiments ou qu'il ait trop développé ce qu'on

peut en nommer la mise en scène. L'habitude qu'avait ce penseur de voir les choses de trop près, les lui faisait voir trop bien. Souvent, il y a excès. Ainsi, je ne trouve pas naturels les monceaux d'or accumulés en tous sens dans certains livres. Il y en a trop, et c'est heureux lorsque l'esprit n'en sort pas avec le vertige. Peut-être y a-t-il trop d'ardeur, trop de feu, trop de brillant dans ces masses métalliques qui passent et repassent soit pour s'enfouir soit pour s'échapper. C'est un bas relief dangereux! Un peu moins d'or et le naturel y gagnerait. Sous cet aspect, il y a dans la *Comédie humaine* des épisodes horriblement dramatiques. L'auteur a cru voir dans notre époque, une époque un peu régie par le capital, par l'intérêt, par la *rente*, la *hausse* et la *baisse*. Se serait-il trompé?

Par ces trop rapides analyses, j'en suis venu jusqu'aux *Etudes philosophiques*. A l'exception de la *Peau de Chagrin*, de *Massimilia Doni*, de *Louis Lambert*, de la *Recherche de l'absolu* et de quelques autres œuvres, Balzac n'aurait pas dû classer ces études parmi celles de la *Comédie humaine*. *Séraphita* est un charmant livre, mais le type n'est pas de ce monde. Il aurait fallu éviter cette contradiction qui est trop flagrante pour n'être pas sensible. Les *Études philosophiques* en général s'accordent peu du reste avec l'idée première de la *Comédie humaine*.

L'auteur aurait dû en faire un livre à part, cela n'ôtait rien à la majestueuse allure des œuvres et laissait à la *Comédie humaine* sa splendide unité.

On a remarqué dès les premiers essais philosophiques de Balzac, qu'il tendait à soutenir la thèse singulière de la lutte des causes avec les effets, de l'*idée* en duel avec le *sentiment*. Dans le *Chef-d'œuvre inconnu*, a-t-on dit, c'est l'art qui tue l'œuvre, dans *Louis Lambert*, c'est la pensée qui tue le penseur, dans l'*Auberge rouge*, il y a analogie entre l'idée du crime et le crime même, dans l'*Enfant maudit*, c'est un être débile tué par la terreur, dans le *Réquisitionnaire*, c'est la mère tuée par le sentiment maternel; dans *Adieu*, c'est le bonheur tuant l'épouse.

M. Philarète Chasles, dans la remarquable préface qui fut imprimée en tête de la seconde édition de la *Peau de Chagrin*, observait avec raison qu'il n'y avait pas de donnée plus tragique que celle de l'homme se suicidant à mesure qu'il se civilise, et c'est là du reste la thèse de la *Peau de Chagrin*, étonnant livre dont l'épigraphe est presqu'aussi éloquente que les quatre volumes dont elle est la base. Tout le trouble d'un siècle exprimé avec une magique habileté et une impossible richesse d'élocution et de pensée, n'est-il pas révélé par ces terribles lignes contournées, ravies au livre de Sterne et reproduites en tête de la *Peau*

de Chagrin avec tant de bonheur et d'à-propos. Je parlerai de Raphaël et de Pauline au chapitre des Types. Le livre mystique de *Séraphita* est trop en dehors de tous les autres pour qu'il n'en soit pas légèrement question dans ces lignes générales.

En 1834, la comtesse Rzewuska, femme dont l'esprit supérieur avait compris le remarquable génie de M. de Balzac, lui demanda une œuvre mystique. — Balzac lui répondit par l'envoi de *Seraphita-Seraphitûs.*

Tout aussi fantastique que *Manfred*, ce livre en est le contre-pied; comme dans *Faust*, on y fait ascension sur les sommets d'une montagne, mais ce n'est pas au Broken, au milieu des cris et des sarcasmes, c'est au Falberg, en Norwège, au milieu des fleurs aériennes, dans le silence, sous les voûtes bleuissantes et avec le spectacle de l'immensité majestueuse de l'infini. Minna, symbole de *l'amour terrestre*, s'y élève avec Seraphitûs, autre symbole de *l'amour intelligentiel*. Tous les deux parlent le langage mystique et parcourent les plus hauts degrés de l'Idéalisme : loin de douter, loin de voir les hommes bas et vils comme Manfred les voit, Seraphitûs les rehausse : « Séraphitûs étendant les bras vers Christiania qui se voyait comme un point à l'horizon, dit : Vois !

« Nous sommes bien petits, répondit Minna.

— « Oui, mais nous devenons grands par le sentiment et l'intelligence, reprit Seraphitûs. »

Balzac, dans ce livre assez incompréhensible comme ensemble, mais admirable comme poésie Swedenborgienne et détails de sentimentalisme religieux, a complètement mis de côté son parti pris d'analytique humaine. C'est le vague, l'âme, l'essence, le rêve, tous les sentiments vaporeux qu'il travaille et soulève. Le livre de Séraphitûs ne souffre pas l'analyse. C'est à croire, en le lisant, que l'auteur s'est porté à lui-même le défit de l'écrire. L'épopée, le fantatisque et le réel s'y donnent la main tour-à-tour. Swedenborg est pour beaucoup dans ce livre. La mise en scène, toujours grandiose, abonde en ravissants tableaux. La Nature et Dieu y sont adorés. Les élans de l'extase la plus infinie s'y mêlent aux cris de l'âme quintessenciée et spiritualisée au dernier point. Wilfrid, Seraphita-Séraphitûs, Minna, qui sont les personnages du livre, sont des symboles, l'un désire, l'autre spiritualise, et le troisième aime, autant que femme peut aimer. — Séraphita-Séraphitûs dit quelque part : « Je sens par l'esprit, je respire par le front, je vois par la pensée. »

Je ne voulais citer que peu de lignes du *Livre Mystique*, mais voici que la plus mélodieuse des pages revient à mon souvenir et murmure comme une

abeille suivant dans l'air tiéde de l'été les ondulations parfumées :—

La scène se passe en Norwège, en face des horizons les plus mystiques du globe, sur le Falberg. Minna et Séraphitûs sont ensemble. Après quelques inspirations de Séraphitûs :

— « Comment as-tu trouvé le temps d'apprendre tant de choses ? dit la jeune fille.

— Je me souviens, répondit-il.

— Tu me sembles plus beau que tout ce que je vois.

— Nous sommes un des plus grands ouvrages de Dieu. Ne nous a-t-il pas donné la faculté de réfléchir la nature, de la concentrer en nous par la pensée, et de nous en faire un marchepied pour nous élancer vers lui ? Nous nous aimons en raison du plus ou du moins de ciel que contiennent nos âmes. Mais ne sois pas injuste, Minna, vois le spectacle qui s'étale à tes pieds, l'Océan se déroule comme un un tapis, les montagnes sont comme les murs d'un cirque, l'éther est au-dessus comme le voile arrondi de ce théâtre, et d'ici l'on respire les pensées de Dieu comme un parfum. Vois ? les tempêtes qui brisent des vaisseaux chargés d'hommes ne nous semblent ici que de faibles bouillonnements, et si tu lèves la tête au-dessus de nous, tout est bleu. Voici comme un diadème d'étoiles. Ici disparaissent les

nuances des expressions terrestres. Appuyée sur cette nature subtilisée par l'espace, ne sens-tu point en toi plus de profondeur que d'esprit ? n'as-tu pas plus de grandeur que d'enthousiasme, plus d'énergie que de volonté ? n'éprouves-tu pas des sensations dont l'interprète n'est plus en nous ? Ne te sens-tu pas des ailes ? Prions.

Séraphitûs plia le genou, se posa les mains en croix sur le sein, et Minna tomba sur ses genoux en pleurant. Ils restèrent ainsi pendant quelques instants ; pendant quelques instants l'auréole bleue qui s'agitait dans les cieux au-dessus de leurs têtes s'agrandit, et de lumineux rayons les enveloppèrent à leur insu.

— Pourquoi ne pleures-tu pas quand je pleure ? lui dit Minna d'une voix entrecoupée.

— Ceux qui sont tout esprit ne pleurent pas, répondit Séraphitûs en se levant. Comment pleurerais-je ? Je ne vois plus les misères humaines. Ici le bien éclate dans toute sa majesté ; en bas, j'entends les supplications et les angoisses de la harpe des douleurs qui vibre sous les mains de l'esprit captif. D'ici, j'écoute le concert des harpes harmonieuses. En bas vous avez l'espérance, ce beau commencement de la foi ; mais ici règne la foi, qui est l'espérance réalisée !

— Tu ne m'aimeras jamais, je suis trop imparfaite, tu me dédaignes, dit la jeune fille.

— Minna, la violette cachée au pied du chêne se dit : « Le soleil ne m'aime pas, il ne vient pas. » Le soleil se dit : « Si je l'éclairais, elle périrait, cette pauvre fleur ! » Ami de la fleur, il glisse ses rayons à travers les feuilles de chênes, et les affaiblit pour colorer le calice de sa bien-aimée. Je ne me trouve pas assez de voiles et crains que tu ne me vois encore trop : tu frémirais si tu me connaissais mieux. Ecoute, je suis sans goût pour les fruits de la terre ; vos joies, je les ai trop bien comprises ; et comme ces empereurs débauchés de la Rome profane, je suis arrivé au dégoût de toutes choses, car j'ai reçu le don de vision. — Abandonne-moi, dit douloureusement Séraphitûs.

Puis il alla se poser sur un quartier de roche, en laissant tomber sa tête sur son sein.

— Pourquoi me désespères-tu donc ainsi ? lui dit Minna.

— Va-t'en ! s'écria Séraphitûs, je n'ai rien de ce que tu veux de moi. Ton amour est trop grossier pour moi. Pourquoi n'aimes-tu pas Wilfrid ? Wilfrid est un homme, un homme éprouvé par les passions, qui saura te serrer dans ses bras nerveux, qui te fera sentir une main large et forte. Il a de beaux cheveux noirs, des yeux pleins de pensées humaines, un cœur qui verse des torrents de lave dans les mots

que sa bouche prononce. Il te brisera de caresses. Ce sera ton bien-aimé, ton époux. A toi Wilfrid.

Minna pleurait à chaudes larmes.

— Oses-tu dire que tu ne l'aimes pas? dit-il d'une voix qui entrait dans le cœur comme un poignard.

— Grâce, grâce, mon Séraphitûs!

— Aimes-le, pauvre enfant de la terre où ta destinée te cloue invinciblement, dit le terrible Séraphitûs en s'emparant de Minna par un geste qui la força de venir au bord du sœler d'où la scène était si étendue qu'une jeune fille pleine d'enthousiasme pouvait facilement se croire au-dessus du monde... »

....

Les chapitres des *Adieux* et des *Nuées du sanctuaire* exigent la plus extrême délicatesse d'esprit pour être bien saisis. Il faudrait pouvoir lire ce livre sur le Falberg même, en face des neiges, au-dessus du monde, auprès des nuages et couché sur les fleurs du Nord. Je ne m'explique pas comment et pourquoi Balzac a laissé *Séraphita* s'introduire dans la *Comédie humaine*. Le livre est de la famille de ceux de Swedenborg et de Saint-Martin ; il n'a rien à faire avec *César Birotteau,* avec le *Cousin Pons,* et *un Ménage de garçon*.

Les *Scènes de la Vie Militaire*, sont ce qu'il y a de

moins complet dans l'œuvre de Balzac. On peut même regarder cette partie des études de mœurs comme nullement commencée. Les *Chouans* qui sont le premier ouvrage qu'il ait signé laissent vivement à désirer, et c'est la seule des *scènes de la vie militaire* qui soit terminée. *Une Passion dans le Désert*, autre scène du même cadre n'est qu'un très-simple détail, deux ou trois pages, voilà tout.

Et cependant, il eût été curieux de voir les vastes pages de l'Empire dérouléespar l'auteur de la *Comédie Humaine*. L'immense physionomie du général Bonaparte, et sa magnifique individualité excitaient à haut point la verve admiratrice de Balzac. Je ne sais si comme moi le lecteur se souvient (premières pages de *la Femme de Trente Ans)*, de la superbe description d'une revue de la vieille garde sur le Carrousel, on voit que le narrateur qui écrit est lui-même ému en présence du pyramidal souvenir qu'il retrace: « Un petit homme assez gras, dit-il, vêtu d'un uniforme vert, d'une culotte blanche et chaussé de bottes à l'écuyère, parut tout-à-coup en gardant sur sa tête un chapeau à trois cornes aussi prestigieux que cet homme lui-même, Le large ruban rouge de la Légion-d'Honneur flottait sur sa poitrine. Une petite épée était à son côté : l'homme fut aperçu par tous les yeux et à la fois de tous les points dans la place.

Aussitôt les tambours battirent aux champs..... à ce belliqueux appel, les âmes tressaillirent, les drapeaux saluèrent, les soldats présentèrent les armes par un mouvement unanime et régulier qui agita les fusils depuis le premier rang jusqu'au dernier dans le Carrousel. Des mots de commandement s'élancèrent de rang en rang comme des échos. Des cris de : vive l'empereur ! furent poussés par la multitude enthousiasmée. Enfin, tout frissonna, tout remua, tout s'ébranla. Napoléon était monté à cheval. Ce mouvement avait imprimé la vie à ces masses silencieuses, avait donné un élan aux aigles et aux drapeaux, et une émotion à toutes les figures. Les murs des hautes galeries de ce vieux palais semblaient crier aussi : vive l'empereur ! Ce ne fut pas quelque chose d'humain, ce fut une magie, un simulacre de la puissance divine, ou mieux une fugitive image de ce règne si fugitif......... »

Le génie de Balzac était consciencieux ; il devait donc comprendre et admirer tout ce qui portait en soi la grandeur. Le général Bonaparte et plus tard l'empereur Napoléon, sont deux figures qui sous une même âme prêtent le plus à la splendeur du rêve et de l'image. Les actes héroïques et même invraisemblables de son époque qui rendront immortelle la France guerrière, l'allure carrée ferme et vive des

hommes et de leur chef, les grandes misères connues et les superbes drapeaux remportés dans l'intervalle de 1796 à 1815, ce qui enfin rappelle les temps du Directoire, du Consulat et de l'Empire laissait le champ vaste à l'imagination brillante du vigoureux écrivain.

M. de Balzac devenait superbe, me disait dernièrement le docteur Nacquart, son médecin, lorsqu'il exposait soit à table, soit au salon, ses projets littéraires pour les scènes *de la Vie de l'Empire.* Balzac, en effet, causait volontiers — et avec quelle dignité du reste ! — de cette partie de son œuvre qui depuis longtemps lui brûlait le cerveau et n'attendait qu'un éclat décisif pour se montrer pleine de vie. Ses amis le pressaient d'écrire quelques unes des compositions qu'il avait le mieux en tête, l'illustre auteur répondait naïvement qu'il y avait temps pour tout et que d'autres livres peut-être plus importants attendaient le moment fortuné de l'apparition au soleil ! Eh bien ! ces projets d'ouvrages ont partagé le sort fatal : Ils sont restés dans le coffre intelligentiel dont parle Sterne — le coffre d'où s'échappe en rayons le feu de Prométhée, dont l'éclat lorsqu'il n'est pas entretenu pour l'avenir, se perd à l'heure où l'homme jette ses derniers regards sur les choses de la vie. Parmi les livres que Balzac voulait écrire avant tous

les autres, s'en trouvait un dont le titre bizarre laisse à l'esprit autant de regrets que de promesses, c'était : *Histoire et aventures d'une idée heureuse*. Qu'était ce livre ? Que pouvait-il être ? Il préoccupait vivement l'imagination du penseur, sans doute y était-il question de la physiologie de l'intelligence, d'une anatomie philosophique, d'une monographie cérébrale avec classifications, ordres, genres et sous-genres — divisions bien aimées de Balzac et pour lesquelles il dépensait une entière prédilection et un soin extrême : (voyez la *Théorie de la démarche* — *Monographie de la presse parisienne*.)

L'*Armée sous Vienne* devait former la seconde partie des *Scènes de la vie militaire*.

L'auteur possédait de merveilleuses notes, il avait vu tous les champs de bataille, il s'était adressé aux vieux généraux, aux vieux soldats, et aux dames bien en cour au temps de l'Empire. Il faut regretter vivement l'absence totale de ces livres qui rend incomplète la *Comédie humaine*.

Voici ce que Balzac disait lui-même en expliquant le but et la division de son œuvre capitale : « Après « avoir peint dans trois livres la vie sociale, il restait « à montrer les existences d'exception qui résument « les intérêts de plusieurs ou de tous, qui sont en « quelque sorte hors de la loi commune : de là les

« *Scènes de la vie politique*. Cette vaste peinture de « la société finie et achevée, ne fallait-il pas la mon- « trer dans son état le plus violent, se portant hors de « chez elle ; soit pour la défense, soit pour la con- « quête ? de là les *Scènes de la vie militaire*, la por- « tion la moins complète encore de mon ouvrage, « mais dont la place sera laissée dans cette édition « afin qu'elle en fasse partie quand je l'aurai termi- « née. » (Ces lignes étaient écrites en juillet 1842).

Les *Études de mœurs* se résument donc en scènes de la vie de province, parisienne, politique, militaire et de campagne.

Après ces études vient la seconde partie de l'ouvrage : les *Études philosophiques* surmontées elles-mêmes des *Études analytiques*, lesquelles ne contiennent que la *Physiologie du mariage*. Peu de temps avant sa mort, l'auteur travaillait à la *Pathologie de la vie sociale*, à l'*Anatomie des corps enseignants* et à la *Monographie de la vertu*, ouvrages adhérents aux *Études analytiques*.

Avec quinze ans de plus dans la vie, Balzac aurait certainement laissé son œuvre entière.

Son esprit entreprenant ne lui disait jamais le dernier mot pour un livre, ce livre fut-il mis au jour depuis vingt ans. Ce serait erreur de croire que Balzac écrivait vite : très peu d'auteurs ont autant de fois

corrigé la même épreuve. Il bâtissait toujours, retournait sa phrase et la modelait sans pour cela que cette phrase rappelât le précepte inapplicable en fait d'art que le seigneur Boileau fut si heureux d'avoir mis en deux vers : « Vingt fois sur le métier, etc..... polissez-le sans cesse et le repolissez, etc..... » J'ai vu plusieurs manuscrits et plusieurs épreuves de M. de Balzac, on ne peut rien imaginer de plus surchargé et de plus augmenté. C'est peut-être un vice, pour un écrivain, que ce système de trouver rarement assez finie la description d'un objet, d'un type ou d'un sentiment ? Avec moins de bonne volonté et d'habitude à surcharger ses copies, peut-être Balzac aurait-il évité les défauts d'abondance descriptive desquels vraiment il s'est rendu parfois coupable.

En somme ce qu'il est bien de voir avant tout, c'est l'ensemble. Eh bien! en admettant qu'avec le temps Balzac eût retranché *Séraphita, Jésus-Christ en Flandre, sur Catherine de Médicis* pour en faire des volumes séparés, en présumant qu'il eût adouci quelques types trop hasardés et peu certains, l'unité du livre qui alors se serait trouvée parfaite, eut fait de la *Comédie humaine* un de ces livres que les curieux recherchent et ouvrent en tout temps pour y apprendre la nomenclature morale et *Physionomesque* d'un siècle ou d'une époque.

Je laisse à penser ce qu'eut été l'œuvre, terminée. Balzac espérait vivre assez pour corriger plusieurs éditions. Lorsque pour la dernière fois, et sans le savoir, l'auteur de la *Comédie humaine* a pris la plume, il avait écrit quatre-vingt-quinze ouvrages; d'après les cadres tracés par lui-même, il lui en restait encore cinquante-deux à composer! Je compte parmi ces derniers, le *Député d'Arcis* et les *Paysans*, volumes inachevés.

CHAPITRE VII.

Familiarités. — Quelques mots sur l'homme.

Avant d'examiner *l'écrivain* sous ses autres aspects, pourquoi ne pas mettre un peu *l'homme* en évidence ?

Je me réserve de publie run volume que j'appellerai le livre des *Documents inédits* sur M. de Balzac. Que les secours sur lesquels je compte ne me fassent aucun défaut, et je serai alors en état de donner un recueil aussi curieux que complet.

Puisque la forme et le fond de ce chapitre me laissent assez libre à l'endroit des familiarités, je

n'hésite pas à faire un appel à tous les bienheureux propriétaires-collectionneurs de lettres, de billets et d'*anas :* si parmi ces précieuses collections il se trouvait quelques pièces, serait-ce même des lambeaux, provenant de la plume d'Honoré de Balzac, écrivain du XIXe siècle, auteur de la *Comédie humaine* et de *Mercadet*, — qu'ils m'en adressent une copie certaine et avouée. Je leur en fais la prière. Pourquoi ces patients amasseurs me refuseraient-ils? Ne me ferai-je pas d'ailleurs un devoir d'indiquer le carton de l'obligateur, moi l'obligé ?

C'est par les *petites choses* qu'on connaît un homme. Un mot, un seul mot prononcé ou écrit, aux heures et dans les circonstances de la vie intime, révèle souvent tout l'homme public, qu'il soit diplomate ou écrivain, ou qu'il exerce la pire des professions.

A quoi servent les *Mémoires de Madame d'Epinay*, sinon à mettre à nu Grimm, Jean-Jacques, Diderot et plusieurs autres *illustres?*

Saint-Simon, ce brillant causeur, ce modèle de la conversation écrite, ce vrai et admirable puriste, sans parti pris, sans système, usant du plus beau langage français, n'a-t-il pas rendu un notable service au XVIIe siècle en le racontant comme il l'a fait? Il ne négligeait pas l'anecdote, le petit mot, le lever du rideau, tout en conservant la plus sereine dignité?

Les allemands croient très-bien au besoin de connaître leurs penseurs autrement que par les œuvres qu'ils écrivent, ils en veulent savoir la vie, la nature de cœur, la façon d'être.

Je me prends souvent à regretter d'être aussi jeune, lorsque je médite le genre de travail pour lequel s'est ouverte l'une des cases de mon cerveau. Il me faudrait vingt années de plus dans la vie pour bien connaître et saisir le mouvement individuel des hommes littéraires dont j'entreprends l'histoire et la critique. Que de choses je n'aurais pas laissé fuir! Dans quels détails, dans quelles coulisses, passez-moi le mot, j'aurais voulu pénétrer. On me trouve peut-être ambitieux, mais pourquoi, pourquoi, je le répète, un des hommes du temps de ces luttes littéraires, un de ceux bien répandus parmi les beaux esprits, et bel esprit lui-même, ne frappe-t-il sa mémoire et n'en évoque-t-il les souvenirs-fantômes concernant les grands de la pensée et du style qu'il peut avoir eu pour familiers?

Quelqu'un qui hantait souvent la maison de Goëthe en a dit tout ce qu'il savait, pourquoi ne pas agir de la sorte à l'égard de nos hommes? N'est-elle plus, la foi dans ce qui est grand et dans ce qui rayonne? La sécheresse, ou plutôt les brises d'hiver, ont-elle laissé pour morts les sentiments de curiosité et de seconde

vue, si nobles parfois et surtout en pareilles occasions.

Si, comme MM. Philarète Châsles, Théophile Gautier, Léon Gozlan, Jules Sandeau, Laurent Jan, Edmond Téxier, j'avais connu Balzac, j'aurais déjà décrit quelques pages sur la vie de l'illustre écrivain, j'aurais fait une histoire piquante, choisi un épisode que j'eusse appelé, je suppose, *Les Jardies,* maison favorite de l'auteur. Avec de la bonne foi, de bon style et pas d'erreur, le chapitre serait charmant. Montrez Balzac, qui alors était dans le plein de sa grandeur, montrez-le avec ses illusions, ses projets étranges, ses gros rires, sa permanente sagacité, sa soif de richesses et son horreur du petit; n'omettez pas le jeu de sa face et la mobilité fixe de son visage rendu si vivace par le noir de sa brillante prunelle; rappelez ses théories, ses manières pour entrer dans la question, ses causeries favorites, ses jugements de littérature et de salon, ses goûts, que sais-je, moi... tout ce qui fait que la vie est la vie... je le dis encore, le chapitre sera exquis!

J'espère un jour,— ne riez pas, — mettre au nombre de mes *Physionomies littéraires*, M. Paul de Kock, qui par ce temps est une physionomie curieuse : eh! bien, racontant Paul de Kock, je m'en voudrais de ne pas entrer dans le détail de sa maison de Romain-

ville. C'est à Romainville que ce Désaugiers du roman, l'auteur de *Monsieur Dupont* et de *La jolie Fille du faubourg*, s'en va le dimanche quand le soleil donne ; il y passe ses loisirs et y retrouve la gaîté de ses livres. Partout ailleurs M. de Kock est assez triste, car il n'est pas dans son *bois de Romainville*, ni près du *petit théâtre* qu'il y a fait construire pour y jouer la comédie avec ses amis.

Que l'on songe au nombre énorme de lettres que Balzac a dû écrire : en admettant que le quart puisse seulement ne rien craindre de la publicité, je laisse à penser quel curieux livre de correspondance ce pourrait être, correspondance toute française, toute ronde, entièrement *Balzacienne*, fuyant la pose, pleine d'enfantillages immenses et de jugements superbes, tout cela dit en l'air, au trot de la plume, avec cette facilité épistolaire habituelle aux esprits qui donnent trop de temps à la réflexion et trop de contention à l'esprit lorsqu'ils créent une œuvre. J'ai lu plusieurs lettres de Benjamin Constant, intelligence très-sérieuse : je ne saurais dire le charme que j'ai pris à les lire : ce n'est ni préparé, ni visé, ni revisé à la Sévigné. Ce n'est pas talon rouge, c'est *Gaulois :* cette expression peut aussi caractériser Balzac, qui notez-le-bien, était autant par la tournure de son esprit que par celle de sa personne, très Gaulois. J'ai

lu quelques parties de son courrier ordinaire, il y a un peu du genre et du ton de l'auteur d'*Adolphe*. Ce n'est pas du Voltaire, c'est autre chose, c'est d'ailleurs du Balzac.

Cet homme avait de curieux espoirs : constamment le besoin d'une fortune colossale le tourmentait ; c'était devenu chez lui presque manie, il avait la conviction, et un jour il le disait sérieusement à Henri Heine, qu'un riche hollandais de sa connaissance lui enverrait du fond de Harlem ou de Rotterdam, un amas de valeurs en rubis ou en émeraudes, qu'alors il ferait çi, il ferait ça ; il en parlait à l'aise, comme un enfant, le rire aux lèvres, la flamme dans l'œil. Il faut l'avouer sans crainte : Balzac s'est conduit souvent comme un enfant ; il avait l'enfance qui caractérise le vrai génie.

Ce désir de pouvoir un jour agir en nabab lui faisait concevoir les plus étranges projets : l'un des plus curieux est celui du monopole des arts. Il avait eu l'idée de trouver une raison sociale de tant de millions, et d'acheter à l'aide de ce capital, moitié en caisse, moitié en cours, tous les objets d'art les plus célèbres que les hasards laisseraient en vente. Un Apollon du Belvédère se serait-il offert, il l'eût acheté, et l'eût mis à l'enchère vis-à-vis des nations rivales. L'Angleterre, je suppose, eut offert tant, la France

plus, la Hollande davantage, etc... adjugé à la Hollande...... et Balzac gagnait une somme de.....

Il faut dire aussi que les amplifications les plus grotesques et les plus fausses ne manquèrent pas d'être faites au sujet de M. de Balzac, Comme toujours, et ainsi qu'à beaucoup d'autres, on lui prêta mille ridicules pour la plupart inventés à plaisir. L'histoire des *ananas* est de ce nombre; *l'arbre de M. de Balzac* me semble assez douteux, etc... Je ne puis croire à l'anecdote des *pains d'épice*, etc.

D'après tout ce que j'ai su, c'est dans les rapports de l'auteur avec ses éditeurs qu'il y aurait le plus à puiser. Jamais le mot traditionnel de « *c'est comme chien et chat* » n'a été plus applicable et n'eut plus d'à-propos. Ses éditeurs se disaient les vraies victimes de l'illustre écrivain, et celui-ci se déclarait volé, écorché, mis à terre et sans vêtement par toute la bande qui, à l'en croire, exploitait sa pensée, son talent, son nom. Je serais curieux d'être à même de pouvoir garantir l'authencité d'un catalogue de tous les contrats signés entre eux et lui. Je me suis laissé dire qu'il vint un temps où la colère des éditeurs fut telle qu'ils formèrent en quelque sorte une apparence de coalition pour éteindre Balzac vis-à-vis du public et que ce fut alors qu'ils inventèrent Charles de Bernard, lequel, disaient-ils aux clients,

remplace M. de Balzac, *en voie de baisse* dans l'opinion publique et littéraire. Je trouve des plus amusantes cette ligue éditoriale, le récit en serait curieux ; qui donc m'en vendra l'histoire et m'en racontera le drame? Je donnerais volontiers quelques sequins et j'irais même jusqu'aux dollars pour en posséder le récit bon, certain et bien vivant.

Avec son habitude de tout classer, Balzac en arrivait à des classifications assez spirituelles. Je tiens ceci de M. Théophile Gautier, ce n'est qu'un détail mais il est drôle : Balzac avait assiégé l'un des rayons de sa bibliothèque fort belle du reste, par la kyrielle de ses œuvres. Des reliures de couleurs variées distinguaient les ouvrages. Quand on suivait depuis les *Chouans*, par exemple, jusqu'aux *Contes drolatiques*, l'œil était ébloui par les teintes d'un maroquin rouge soutenu ; aussitôt après le livre de ces *Contes drolatiques*, apparaissait, seul de son espèce et fort d'embompoint, un volume tout relié en noir, privé de dorures et de reliefs, orné seulement d'un titre — lequel était celui-ci : *Comptes mélancoliques*— Je dois dire que ce volume n'était pas imprimé; s'il existe encore, ce ne peut être qu'un manuscrit, l'éditeur n'aurait pu l'appeler que *Scènes de la vie de Dépenses*, car c'était simplement un amas de notes et de factures soit payées soit à payer, et pour cette

raison il les avait nommées : *Les comptes mélancoliques!* Ce sont choses, en effet, peu joviales que les dettes, il l'a prouvé, lui Balzac, par le récit magnifique des grandioses tribulations de Birotteau et des criminels actes de Philippe Bridau. (Voir un *Ménage de Garçon.*)

J'ai parlé des immenses corrections dont Balzac *ornait* ses épreuves. Le nom de César Birotteau me rappelle un article assez étrange qui me fut apporté ces jours-ci et dont la date est déjà lointaine. L'à propos est heureux, j'en profite. Ce fut le journal le *Figaro* qui, en 1837, publia le livre de *César Birotteau:* Edouard Ourliac, alors rédacteur à cette feuille, inséra les lignes ci-après la veille de la publication. Bien que cette page soit d'assez mauvaise fantaisie, je la transcris tout entière, elle fait preuve d'une couleur locale très-exacte à l'égard des manuscrits et des épreuves de l'auteur de *Modeste Mignon.* Ceci rentre dans le chapitre anecdotique ; il y a d'ailleurs du vrai dans les aventures matérielles racontées par Ourliac et il est bon de savoir tout ce que subit l'histoire du parfumeur avant de parvenir dans les bibliothèques et sur les tables où elle vit aujourd'hui :

MALHEURS ET AVENTURES DE CÉSAR BIROTTEAU
AVANT SA NAISSANCE.

« Chantons, buvons et embrassons-nous comme un

chœur d'opéra-comique. Allongeons nos mollets, et tournons sur l'orteil comme un corps de ballet. Réjouissons-nous enfin : le *Figaro*, sans qu'il y paraisse, a dompté les éléments, tous les malfaiteurs et tous les cataclysmes sublunaires.

Hercule n'est plus qu'un drôle, les pommes hespérides, que des navets ; la toison d'or, qu'une peau de lapin ; le siége de Troie, qu'une faction de garde nationale. Le *Figaro* vient de conquérir *César Birotteau*.

Jamais les dieux irrités, jamais Junon, Neptune, M. de Rambuteau ou le préfet de police, n'opposèrent à Jason, Thésée, ou les passants de la capitale, plus d'obstacles, de monstres, de ruines, de dragons, de démolitions, qu'à ces deux malheureux in-octavos.

Nous les avons enfin, et nous savons ce qu'il en coûte. Le public n'aura que la peine de les lire. Cela compte pour un plaisir. Quant à M. de Balzac, — vingt jours de travail, deux mains de papier, un beau livre de plus : cela compte pour rien.

Quoi qu'il en soit, c'est un exploit typographique, un tour de force littéraire et industriel digne de mémoire. Ecrivain, éditeur et imprimeur ont plus ou moins mérité de la patrie. La postérité s'entretiendra des metteurs en page, et nos arrière-neveux regret-

teront d'ignorer les noms des apprentis. Je le regrette déjà comme eux, sans quoi je le dirais.

Le *Figaro* avait promis le livre au 15 décembre, et M. de Balzac le commence le 17 novembre. M. de Balzac et le *Figaro* ont la singulière habitude de tenir parole quand ils ont promis. L'imprimerie était prête et frappait du pied comme un coursier bouillant.

M. de Balzac envoie aussitôt deux cents feuillets crayonnés en cinq nuits de fièvre. On connait sa manière. C'était une ébauche, un chaos, un apocalypse, un poème hindou.

L'imprimerie pâlit. Le délai est bref, l'écriture inouïe. On transforme le monstre, on le traduit à peu près en signes connus. Les plus habiles n'y comprennent rien de plus. On le porte à l'auteur.

L'auteur renvoie les deux premières épreuves collées sur d'énormes feuilles, des affiches, des paravents. C'est ici qu'il faut frémir et avoir pitié. L'apparence de ces feuilles est monstrueuse. De chaque signe, de chaque mot imprimé part un trait de plume qui rayonne et serpente comme une fusée à la Congrève, et s'épanouit à l'extrémité en pluie lumineuse de phrases, d'épithètes et de substantifs soulignés, croisés, mêlés, raturés, superposés ; c'est d'un aspect éblouissant.

Imaginez quatre ou cinq cents arabesques de ce genre, s'enlaçant, se nouant, grimpant et glissant d'une marge à l'autre, et du sud au septentrion. Imaginez douze cartes de géographie enchevêtrant à la fois villes, fleuves et montagnes.— Un écheveau brouillé par un chat, tous les hiéroglyphes de la dynastie des Pharaons, ou les feux d'artifice de vingt réjouissances.

A cette vue, l'imprimerie se réjouit peu. Les compositeurs se frappent la poitrine, les presses gémissent, les protes s'arrachent les cheveux, les apprentis perdent la tête. Les plus intelligents abordent les épreuves et reconnaissent du persan, d'autres l'écriture madécasse, quelques-uns les caractères symboliques de Whisnou. On travaille à tout hasard et à la grâce de Dieu.

Le lendemain, M. de Balzac renvoie deux feuilles de pur chinois. Le délai n'est plus que de quinze jours. Un prote généreux offre de se brûler la cervelle.

Deux nouvelles feuilles arrivent très-lisiblement écrites en siamois. Deux ouvriers y perdent la vue et le peu de langue qu'ils savaient.

Les épreuves sont ainsi renvoyées sept fois de suite. On commence à reconnaître quelques symptômes d'excellent français ; on signale même quelque liaison

dans les phrases. Mais le terme arrive, l'ouvrage ne paraîtra pas. La désolation est au comble, et c'est ici que le travail se complique d'un admirable concours de calamités.

Au plus fort de la hâte, le malheureux qui portait jour et nuit des épreuves à M. de Balzac, est arrêté le soir par des bandits qui les lui volent. M. de Balzac avait eu la présence d'esprit de s'aller loger à Chaillot quelque temps auparavant. Ce malheureux crie et se débat, les malfaiteurs prennent la fuite, on rattrape une épreuve à Neuilly, la seconde dans un champ de betteraves, et une troisième qui descendait à Rouen, tout le long de la rivière. On assure qu'ils ne les ont jetées que faute de les pouvoir lire. A quelque chose malheur est bon.

Le travail est interrompu. Une nuit se perd. Les ouvriers se croisent les bras. Les pressiers s'en battent les flancs. Le prote monte à sa tour. Sœur Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? — Je vois un porteur qui verdoie et une épreuve qui flamboie.

Les épreuves arrivent; mais la nuit est passée. Le temps est proche. Il y a des pleurs et des grincements de dents. Pourtant le prote prend courage et les ouvriers le mors aux dents. L'imprimerie s'emporte; toutes les mains trottent comme des pattes de lièvres; les compositeurs comme des navettes, les pressiers

comme des rouages, les metteurs en page comme des ressorts. Les apprentis piétinent ; les correcteurs tremblottent ; l'encadreur a des mouvements épileptiques ; et le prote des tics fiévreux. C'est une seule mécanique, une machine électrique ou une cage de fous.

L'ouvrage avance ; mais tout d'un coup douze ouvriers disparaissent. Un tonnerre éclate. Le plancher s'effondre, et les poêles, les casiers, les charpentes enroulées dans un galop furieux, suivent les malheureux dans l'abîme, sous une pluie d'aérolithes inconnus. — Est-ce une mine, un incendie, une trappe, un volcan, le feu du ciel ou le jugement dernier ? On recueille les blessés descendus et non montés en diligence dans la cour des Messageries. On a quelque peine à prouver aux autres qu'ils se portent bien. On reconnait la grêle de Gomorrhe, et le feu du ciel pour des A, des B, des P, des Q, et autres innocentes lettres de l'alphabet. Le calme renait. On repense à *César Birotteau*. Plus d'épreuves, plus de copie. *César Birotteau* est tombé dans une diligence qui vient de partir pour Louviers. *César Birotteau* court le monde. On le poursuit. Le coupé lisait le premier chapitre, l'impériale le troisième, la rotonde le second. Les épreuves suivantes tournoyaient aux roues comme de vrais soleils d'artifice qu'elles sont.

On arrête la diligence. — *César Birotteau* ou la vie. — Les voyageurs hésitent ; mais ils rendent *César Birotteau.* On leur laisse la vie.

L'ouvrage a repris de plus belle, et M. de Balzac et le *Figaro* ont tenu parole. *César Birotteau* va voir le jour au renouvellement du quinze décembre.

Nous l'avons, nous le tenons. La maison est étayée, assurée et barricadée. On n'y laisse pas fumer. On a posé des paratonnerres sur les toits; et des factionnaires aux portes. Toutes les précautions sont prises tant contre les sinistres que contre la trop grande ardeur des abonnés.

L'œuvre finie, les ouvriers ont pleuré de joie, les compositeurs se sont jetés dans les bras les uns des autres, et les pressiers se sont pressés eux-mêmes dans les leurs.

C'était des transports comme à la délivrance de la *Méduse,* ou après la prise de Constantine. Nous nous sommes tous embrassés et nous prions le public, quelque envie qu'il en ait, de n'en pas faire autant. Tout le monde s'est distingué, mais nous citerons avec éloge les deux hommes qui ont ou arrêté la diligence, ou été arrêtés par des brigands.

Nous n'avons à déplorer que quelques blessures qui s'améliorent de jour en jour, un tuyau de poêle, une case de B et un bonnet grec; mais il nous res-

tera tant de gloire et si peu d'exemplaires, que nous n'avons ni le temps ni le courage de nous plaindre.

C'est tout simplement à cette heure un ouvrage de deux volumes, un tableau immense, un poème entier composé, écrit et corrigé à quinze reprises par M. de Balzac *en vingt jours,* et déchiffré, débrouillé et réimprimé quinze fois *dans le même délai.* — Composé en vingt jours par M. de Balzac, malgré l'imprimerie : composé en vingt jours par l'imprimerie, malgré M. de Balzac.

Il est vrai que M. de Balzac occupait en même temps à autre chose quarante ouvriers d'une autre imprimerie. Nous n'examinons pas ici la valeur du livre. Il s'est fait merveilleusement et merveilleusement vite. Il en sera ce qu'il pourra. — Cela pourrait bien n'être qu'un chef-d'œuvre. — Tant pis pour lui. »

(Extrait du *Figaro*, du 15 décembre 1837).

Henri Heine, sur le lit de douleur, d'où il jette aujourd'hui sa dernière noble voix de poète, souriait l'autre jour encore, lorsque je lui parlais de Balzac dont il fut l'un des amis les plus familiers. L'auteur de *Reisebilder* et d'*Atta-troll,* trouvait bonheur à se reporter au temps de ses fréquentes promenades avec son ami aux jardins des Tuileries. Balzac, disait-il,

s'amusait fort à tirer des pronostics sur les *bonnes gens* qui passaient, il demandait au compagnon qu'il avait pour causeur, ai-je pensé juste ? ai-je bien dit ? est-ce ça ? et Heine de lui répliquer et de lui exprimer que peut-être c'était autre chose, — qu'il faisait erreur, que la sagacité de sa vue intérieure allait trop loin ou trop près. — « Mon bon Henri, lui disait encore Balzac, je vous aime, je veux vous dédier une de mes fantaisies ; plus tard, lorsque les appréciateurs des temps futurs liront nos œuvres, il est bon qu'ils voient l'union de nos noms, qu'ils trouvent une preuve de nos sympathies aussi familières qu'intellectuelles. Tenez, j'ai sur le métier l'*Histoire de Charles-Edouard la Palferine ;* prenez-là pour vous, elle est à vous, je vous la donne. » Et peu de jours après, paraissait avec une dédicace à Henri Heine, *Un prince de la Bohême.* Pour bien rendre ces sortes de conversations ambulantes, pour que la couleur *humaine* n'en soit pas absente, il faudrait se figurer Balzac avec ses gestes ordinaires, s'arrêtant, donnant du ventre en avant, épanouissant sa joyeuse figure, riant par éclats, — car il avait le rire tourangeau, — frappant le sol de sa canne, de cette belle canne à glands qui servit de thème à Mme Emile de Girardin, pour une sorte de roman fantastique connu sous le nom de la *Canne de M. de Balzac.*

Dans ses conversations, l'auteur de la *Peau de Chagrin* n'avait pas la répártie si brillante, ni si rapide que ses livres le laisseraient croire ; dans les dîners, dans les fêtes, dans le monde, ce n'était qu'après avoir bien pris ses aises, et vers la fin, qu'il donnait tout élan à son discours : pour peu qu'on l'excitât, il devenait superbe, mais rarement il abusait du *mot*, il est même bon de savoir que le calembourg n'était pas son fort ; il en a tenté plusieurs dans ses portraits d'artistes, dans les soupers qu'il décrit ; le plus souvent ce n'est qu'à force d'être mauvais, qu'ils provoquent le rire ; il a bien fait de n'en user que peu. Ses saillies, du reste, étaient des plus drôles et des plus piquantes : on sait que Balzac prétendait descendre des Balzac d'Entraigues, quelqu'un lui disait un jour : « Mais vous savez que c'est une plaisanterie, que vous n'avez aucun rapport avec les d'Entraigues. » — « Tant pis pour eux, » répond-il, avec un ton de grandeur satisfaite.

Lorsqu'il habitait sa maison des Jardies, il lui arrivait de recevoir, soit à dîner, soit à souper un cercle d'amis habituels. Une fois entre autres, Théophile Gautier s'y était rendu avec Gérard de Nerval, plusieurs habitués y étaient déjà. Balzac qui du reste avait alors écrit son *Traité des excitants modernes*, leur dit subitement au milieu d'une conversation en-

gagée sur je ne sais quel point : « J'ai réfléchi longtemps sur les oignons, mes théories à cet égard sont certaines, j'ai la conviction que la nourriture de ce légume est non-seulement très saine, mais que, de plus elle laisse à l'esprit toute liberté, chasse les lourdeurs, rend subtil, etc... » On se mit à table. — Le repas n'était qu'à l'oignon : oignon en soupe, oignon en purée, oignon en jus, oignon aux truffes, beignets d'oignon. — Deux heures après, tous les convives étaient malades !

Lorsque Balzac faisait un livre, il s'en préoccupait au point de rester chez lui deux mois de temps, puis subitement on le voyait reparaître : c'était comme s'il fut revenu d'Amérique, il trouvait tout changé, le boulevard n'était pas assez grand, les maisons n'étaient plus les mêmes, il interrogeait les commissionnaires, serrait la main de tout le monde, racontait, cherchait, lisait, avait besoin de vivre, disait qu'il ne vivait pas, rêvait chevaux, voitures, tigres, livrées, fondations d'hospices, centralisations, monopoles, livres rares, puis allait en soirées, chez Rotschild ou autres, chez Mme de Castries, causait, projetait un voyage, jouait la bouillotte, prenait du café, s'allait coucher, et se levait à des heures exhorbitantes. — Il lui arrivait parfois de se mettre au lit vers neuf heures du soir, de se réveiller à minuit ou une heure, de prendre du

café, de se lever; et à deux heures le *constructeur* était à l'œuvre. L'activité de cet homme en proie à mille préoccupations était incessante : il faut songer que Balzac n'a écrit vraiment que depuis 1829 jusqu'en 1847 et que dans cet intervalle il fit de très longs et de très fréquents séjours, soit dans les provinces françaises, soit dans les principaux États de l'Europe; ses lectures étaient prodigieuses et des plus ardues, il dévorait un livre, et mettait à le lire autant de promptitude qu'à le comprendre. Montesquieu, Lavater, Gibbon, Shakespeare, Hobbes, Jean-Paul Richter, sont des auteurs qu'il étudiait volontiers. Il donnait un soin énorme aux études physiologiques.

Auprès des femmes, Balzac était ce qu'il s'est montré dans certains de ses livres, charmant et plein d'à-propos heureux; il ne brusquait rien, il était digne et s'ingéniait à les *saisir:* Balzac doit beaucoup aux femmes. Il doit à madame la duchesse de Castries mille récits actuels, et c'est madame Sophie Gay qui lui a raconté le *Directoire.* L'allusion qu'il fait du reste au commencement de la *Physiologie du mariage*, s'adresse à ces deux femmes, toutes les deux remarquables sous des aspects opposés.

Aussi l'auteur de la *Femme de trente ans*, exigeait-il mille ménagements dans les conversations féminines, soit par le sujet, soit par la forme. — Dans l'un de

ses voyages en Provence, la jeunesse ardente et vivace de la ville de Marseille, présidée par Méry le glorieux, offrit un banquet à M. de Balzac. Je tiens le fait d'un témoin : M. de Balzac arriva vers les six heures; il tournait dans la main une petite tabatière qu'il venait d'acheter à un brocanteur pour une somme de cent écus. C'était un objet d'art dont il était ravi. On se mit à table. Les jeunes descendants de Phocée, toujours présidés par Méry, lequel passe à Marseille pour le modèle de toutes les vertus et de tous les talents, voulurent asseoir la conversation sur les femmes; il le fallait bien, M. de Balzac était là!! M. Méry commença ; tout le monde écoutait. Balzac roulait de la mie de pain ou tournait sa tabatière; jusqu'alors il n'avait rien dit. L'amphytrion Méry exposait son système de provocation féminine, il n'hésitait pas à déclarer ses préférences pour les mouvements brusques, approuvait l'exorde subit, le siége décidé. Personne n'interrompait, Méry plaidait sa cause : le tout achevé, M. de Balzac répliqua. Il usa d'une finesse, d'une délicatesse et d'une élégance telles qu'aux yeux des Marseillais, — chose inouie, — les lauriers de Méry se laissèrent choir. M. de Balzac avait usé d'un système opposé : il avait exigé les précautions, avait cru à la galanterie, et avait voulu que les fleurs et leurs parfums fussent

des arguments pour la question. Il parla longtemps, répondit à tous, causa, mais causa sans poser, puis se retira, toujours ravi de sa tabatière, qu'il n'avait, disait-il, payé que cent écus. Méry fut abattu, et longtemps dans Marseille on garda la mémoire du banquet où Balzac avait plaidé galamment la cause des femmes.

Mais ce temps-là était celui où Balzac riait encore, et riait même beaucoup. C'était l'époque de la verdure et du printemps de sa renommée. Lorsque le 20 juin de l'année 1850 il dictera à madame Ève de Balzac la lettre suivante, pour son ami le poète Gautier, ces temps-là seront loin, et la maladie aura déjà détruit les vastes illusions longtemps vivantes dans cette grande tête.

Voici cette lettre; on peut croire, qu'après elle, Balzac en a dicté bien peu. De toute la page il n'y a que la signature et les mots *je ne puis ni lire ni écrire*, qui soient de sa main, le reste est écrit tout entier par sa femme :

« Mon cher Théophile, je vous remercie cordiale-
« ment de l'intérêt que vous avez bien voulu me
« témoigner. Si vous m'avez trouvé sorti, la der-
« nière fois que vous êtes venu, ce n'est pas que
« j'aille mieux; je me suis seulement traîné jusqu'à
« la douane, en contravention aux défenses du mé-

« decin, car il fallait absolument en retirer mes
« bagages.

« Aujourd'hui je suis débarassé d'une bronchite
« et d'une affection qui embarassait le foie, il y a
« donc amélioration, aussi demain attaque-t-on la
« véritable maladie inquiétante; maladie dont le
« siége est au cœur et au poumon; on me donne de
« grandes espérances de guérison, mais je dois tou-
« jours rester à l'état de momie, privé de la parole
« et du mouvement, état de choses qui doit durer
« au moins deux mois. Je devais ce billet à votre
« amitié, qui me semble encore plus précieuse dans
« la solitude où me tient la faculté. Si vous venez
« encore, faites-moi savoir d'avance le jour et l'heure,
« pour que je puisse avoir le plaisir de vous recevoir
« et jouir de vous, que je n'ai point vu depuis si
« longtemps!

« A vous de cœur,

« DE BALZAC.

« *Je ne puis ni lire ni écrire.*

« 20 juin 1850. »

Voici une autre lettre très-curieuse, adressée de Russie à l'éditeur Hyppolite Souverain; l'original est actuellement dans les mains de M. Alexandre Dumas (fils) :

« Mon cher Souverain,

« Je suis atteint de la même maladie que Soulié,
« mais j'ai trouvé ici un excellent médecin. *Si*
« *Soulié avait eu ce médecin-là, il ne serait pas*
« *mort.* »

« Tout à vous. DE BALZAC.

Cette facilité d'illusion n'est-elle pas incroyable?

Le docteur Nacquart, membre de l'académie de médecine de Paris, fut constamment le médecin ordinaire de l'illustre écrivain. Les relations de M. Nacquart, avec la famille d'Honoré de Balzac, remontaient à l'époque où M. de Balzac père quitta Tours, et vint à Paris, lui et sa maison. L'honorable médecin connut donc très-jeune l'auteur de la *Comédie humaine*, qu'il sauva d'une maladie fort grave, je ne sais plus en quel temps. M. de Balzac avait conservé pour son vénérable médecin le plus vif sentiment de respect; il lui en donna un témoignage presque public, en lui dédiant le livre si remarquable du *Lys dans la vallée.* Une lettre des plus bienveillantes m'ayant facilité quelques instants d'entretien avec l'honorable docteur, je le priai d'écrire lui-même la relation des derniers moments de M. de Balzac. M. Nacquart a bien voulu, les jours suivants, m'a-

dresser quelques lignes. Je le dis franchement, j'aurais désiré des détails médicaux, j'aurais voulu quelques lignes un peu modelées, quant à la forme, sur celles que Cabanis a écrites pour Mirabeau, c'est-à-dire un journal des derniers moments de l'illustre écrivain durant les trois jours qui ont précédé sa mort. J'espère être à même de livrer plus tard ce travail qui, à mon sens, serait du plus haut intérêt.

Voici, malgré tout,— et d'ailleurs je prie le vénérable docteur Nacquart de me croire son très-reconnaissant obligé,— les lignes qui m'ont été remises, elles sont écrites et signées par lui-même :

NOTES
SUR LES DERNIERS MOMENTS DE M. DE BALZAC,

PAR LE Dr NACQUART,

Membre de l'Académie de Médecine, Officier de la Légion d'honneur.

M. de Balzac revenait à Paris, dans les derniers jours de mai 1850, après un séjour de près de deux années en Russie.

L'altération dont ses traits étaient empreints n'échappa point à ses amis.

A plus forte raison, combien de funestes présages

cet état ne fit-il pas naître dans l'esprit du médecin qui l'avait suivi, étudié, aimé dès son enfance!

Une ancienne affection du cœur, souvent exaspérée par le travail des nuits, et par l'usage, ou plutôt, par l'abus du café, auquel il avait dû recourir pour combattre la propension naturelle de l'homme au sommeil, venait de prendre un nouveau et fatal développement.

Et comme autant de conséquences de cette lésion, une respiration courte, haletante, lui interdisait tout mouvement; sa parole, autrefois si soudaine et si vive, était entrecoupée et saccadée; sa vue, jadis si nette et si étendue, au physique comme au figuré, semblait s'être couverte d'un voile, et lui faisait craindre de ne pouvoir, à l'avenir, transcrire lui-même sa pensée.

En présence de si redoutables accidents, et malgré une confiance qui voulait rester excessive, nous voulumes appeler au secours de cette grande intelligence en péril, nos collègues Fouquier, Roux, Louis et Rayer.

A plusieurs reprises on pût espérer toucher à une convalescence, de nature à faire illusion au malade lui-même, et surtout au cœur si noble, si généreux et si élevé qui venait de s'identifier à cette grande destinée littéraire.

Mais la science qui avait diagnostiqué tout d'abord la complication d'une profonde albuminurie, ne pouvait plus voir là que des trèves.

Ces bons instants, ou plutôt ces moins mauvais moments, rendaient à l'âme de M. de Balzac toute sa force, à son esprit toute son étendue : aussi, Dieu seul sait-il combien on a perdu à n'avoir point recueilli les conceptions nouvelles, les caractères créés, les plans imaginés dont s'impreignait sa parole, et que pour la première fois, sa plume ne pouvait plus buriner.

Au milieu de pareils désordres organiques, M. de Balzac, qui de tout temps avait compris toute la destinée de l'homme, désira s'associer aux entretiens d'un digne ministre de Dieu, dans la bouche duquel la religion n'était que la plus haute expression de l'intelligence de l'univers.

Combien était navrante cette sérénité d'un homme qui, jeune encore, voyait se rompre pour lui le cours d'une renommée laborieusement acquise au prix de trente années de veilles et d'études ; l'espérance de pouvoir compléter son œuvre ; et, plus que tout cela, le bonheur intérieur qu'il venait de consacrer.

Quelques aberrations passagères mais rares encore, ne tardèrent pas à suspendre parfois cette intelligence et à l'étonner lui-même, car il se cherchait au retour.

Le mal fit bientôt des progrès tels que les inspira-

tions d'une âme aussi ardente par affection, non plus que les soins les plus incessants de l'art, agrandis encore par le dévouement, ne pouvaient plus retenir une vie qui s'échappait.

M. de Balzac mourait dans la nuit du 18 au 19 août 1850.

Docteur NACQUART.

J'aurais pu momentanément recueillir un plus grand nombre de détails; il m'eût été facile au besoin d'énumérer toutes les histoires *invraisemblables* et de les joindre ici. Qu'en serait-il advenu? — Rien que de fâcheux pour celui qui raconte.

Je renvoie donc au volume des *Documents inédits,* lequel devra contenir :

Un recueil des lettres de M. de Balzac. — Ses rapports avec les artistes, — avec Boulanger, — avec David, — avec Delacroix. — La question des Éditeurs. — Notes sur ses voyages. — Excentricités. — Conversations. — Séjour au château de Saché, en Touraine, — à Frapesle, dans le Berry. — Sa maison des Jardies à Ville-d'Avray. — Sa maison à Passy. — Journal des dernières années de M. de Balzac.

CHAPITRE VIII.

Un ancien, je ne sais lequel, dit quelque part : « J'ai laissé *Tullius* près de la voie Appienne; si je vais au Forum, j'y retrouverai *Cicéron.* » Le sens de ce langage n'est-il pas celui-ci : « Tout à l'heure c'était l'homme, maintenant c'est l'orateur. » J'use de ce ressouvenir comme d'une transition heureuse entre les lignes qui précèdent et celles qui suivent. Je quitte la maison, *la voie Appienne*, et je reviens moi aussi, au Forum, ou ce qui est plus clair, je laisse *M. de Balzac* pour retrouver l'*artiste.*

Prenant l'auteur de la *Comédie humaine* sous plusieurs aspects, tous remarquables, je veux le suivre quelques heures encore... le soleil, d'ailleurs, n'a pas atteint la limite du couchant... la journée n'est pas achevée..., et je me plais à chercher dans ce talent si varié toutes les faces brillantes qui l'illuminent.

Dans le romancier se trouve le philosophe; dans le sentiment profond de la nature et l'harmonie des tableaux d'intérieur est contenu l'artiste.

Avant d'arriver à ces différentes phases, il faut parler du rôle des Femmes : Ce rôle est grave dans la *Comédie humaine,* et, n'était la crainte d'avoir re-

cours à une expression ressassée et fatiguée, j'aurais hâte de croire que celles qui la jouent ne sont pas le moindre fleuron de la couronne.

I.

Les Femmes. — La Femme de trente ans dans la Comédie humaine. — Autres portraits.

C'est là une question peu facile, *ondoyante et diverse* dirait Montaigne en son délicieux langage. En vérité, avant d'aller plus loin, je me demande si c'est me hasarder que d'admettre ce nombre minime de principes généraux : La femme bien plus que l'homme est ce que la société la fait. Les natures féminines indépendamment des lois physiologiques, ne sont-elle pas modifiées par les usages, les manières et les mœurs de leur temps ? Est-ce une naïveté ou non de reconnaître que la femme du XIXe siècle n'est ni celle du XVIIIe, ni celle du XVIe ? Plus la civilisation est hâtive, plus le rôle féminin grandit en influences cachées ; c'est à l'ombre que se prépare le nœud du drame. Les sentiments chez la femme sont ordinairement exclusifs. Jamais la *femme* et les *femmes* n'ont été plus étudiées que de notre temps.

En physiologie, en magnétisme, en littérature, en philosophie, on les a mises à l'étude, pour la plupart

systématiquement. Ce n'est pas à moi d'énumérer la quantité de phénomènes physiologiques, de phases morales et de milieux étranges auxquels on l'a soumise.

En littérature, le roman avant tout, en a fait une question d'art presque autant qu'en peinture. Les sentiments féminins se sont laissé toucher par tant d'analystes, tant d'observateurs, tant de curieux, tant d'étrangers, tant de gens qui y avaient à faire ou non, qu'aujourd'hui bien peu de monde se trouve ne pas les connaître. Ceci est une vérité que la Femme est aujourd'hui révélée. Il ne lui reste à cette illustre pécheresse, à cette mère de la primitive faute, qui, d'ailleurs est aussi bien l'objet des radieuses émotions, que la cause des cruelles conséquences, il ne lui reste que peu de voiles et de tissus à mettre sur son cœur. On lui a ravi les plus belles pages de ses secrets pour les divulguer, comme l'on fait d'une affiche, aux yeux de la plus avide cohue, — celle des curieux.

Combien parmi les femmes qui, les unes créatures douces, les autres imaginations fécondes; d'autres encore, natures différentes, ont, en un jour de leur vie, par un hasard, par un acte fortuit, en ouvrant un livre, au parcours de quelques pages, découvert leur propre portrait avec l'analyse, les commentaires, l'étude complète de leurs sensations, de leurs sen-

timents et de leurs pensées. Je me demande quel effet doit se produire dans leur âme qu'elles ne croyaient connue que d'elles seules, lorsque soudainement elles la rencontrent ailleurs toute palpitante de vie et de ressemblance. Que pensent-elles des quelques hommes, philosophes d'élite, assez heureux de les avoir eues sous la main pour les *démontrer*, comme l'on fait d'une question géométrique? N'ont-elles pas été le thème fréquent de leurs discours, magnifiques et vrais plus ou moins?

C'est une croyance universelle que la Bible, est le premier de tous les livres; — or, depuis le jour où il y fut raconté que, belle et rayonnante d'une radieuse majesté, la femme interrogée par le serpent, crut que le fruit défendu était bon à manger, qu'elle vit qu'il était beau et d'un aspect désirable, qu'elle en prit et qu'elle en mangea, et qu'elle en donna à son mari; — depuis ce jour, il n'y eut pas de langage écrit ni de sentence énoncée qui ne soient venu du cerveau de l'homme pour commenter les charmes ou les noirceurs de cet Être Maudit dont le premier nom fut Ève, Ève qui enfanta Caïn. Que de filles, du reste, il y a eu depuis cette mère!

Et tour à tour chantée, comme Esclave ou comme Reine; qu'elle ait passé par les versets mystiques et enamourés du Cantique des cantiques, que vis à vis

des moralistes son rôle ait été celui du plus rusé des Démons de la Ruse; — qu'un poète de la Bible lui ait dit en langue hébraïque : « Je t'ai comparée, ma bien-aimée, à ce jeune coursier du char de Pharaon; si tu ignores le lieu de ma retraite, ô la plus belle d'entre les femmes, sors et va sur les traces des troupeaux, conduis tes chevreaux près des tentes des pasteurs.... Tes joues sont belles comme le plumage de la colombe, ton cou brille comme les pierreries.... Je te donnerai des chaînes d'or entrelacées d'argent.... » qu'ailleurs, l'Ecclésiaste, dans sa poésie mélancolique, se soit écrié : « J'ai trouvé la femme plus amère que la mort.... » — Elle n'a jamais manqué, cette fille d'Ève, de passer pour l'un des plus inextricables chapitres de l'Enigme humain, — tour à tour la plus gracieuse des nymphes ou la plus horrible des sorcières — Hécate ou Titania!

Le roi Salomon, Eschyle, Dante, Shakespeare, Montaigne, Milton, Molière et Corneille, tous grands maîtres, ont expliqué, dans leurs œuvres, sous di- diverses formes d'expressions les uns par un mot, les autres par des pages, l'immortel *varium et mutabile femina,* que librement on pourrait traduire par l'apostrophe curieuse de : « Femme, âme de contraste! être bigarré, charmant et difficile! »

Et pourtant si dans la vie quelques jours sont

roses, s'il y a de verts printemps et des sourires sincères, si l'âme s'élève une fois vers des régions uniques.... c'est bien par celle de ces filles d'Ève à qui les destinées nous réservaient de dire chacun selon son style : « Si tu ignores le lieu de ma retraite, ô la plus belle d'entre les femmes, sors et va sur les traces des troupeaux, conduis tes chevreaux près des tentes des pasteurs! »

Au XIXe siècle, aujourd'hui, saison où le scalpel et le bistouri n'ont jamais eu plus de vogue en tant qu'affaires morales ; saison où mille nœuds Gordien se dénouent mille fois par journée, par ce temps d'analyse enfin, la Femme aura été l'un des plus actifs mobiles de la science du Roman et de la Physiologie; au XIXe siècle, ce n'est pas *la femme* qu'on a seulement étudié, ce sont aussi *les femmes*. Il existe maintenant autant de livres qu'il existe de femmes. L'analyse des sentiments domine aujourd'hui l'humanité.

Il n'y a pas raison d'ailleurs de s'effrayer, car elle est vraie l'idée du docteur Noir, émise devant *Stello :* — L'analyse est une sonde, dit-il, jetée profondément dans l'Océan, elle épouvante et désespère le Faible ; mais elle rassure et conduit le Fort qui la tient fermement en main. — Que l'analyse marche donc !

Parmi les lettrés d'aujourd'hui, j'ai cherché consciencieusement lequel avait disposé le mieux des richesses de son esprit pour arriver à une étude assez complète des femmes.

Madame de Staël, beau talent et bel esprit, n'a guère étudié que Delphine et Corinne. C'est dans le monde antique et dans des sphères toutes à part, que M. de Châteaubriand, magnifique maître dès l'aurore du siècle, chercha matière en telle devise. Cymodocée, Céluta, Amélie, sont d'admirables fresques vivifiées par des tons, qu'empreinte une chaleur trop lumineusement dépensée pour que l'aspect n'en soit pas toujours grand et splendide, même dans ses abandons.

Lord Byron a jeté sur ses créations féminines une telle poésie, un tel caractère de grandeur étrange et mélancolique, que de Parisina, de Gulnare, de Médora, d'Haydée, de la Fiancée d'Abydos, il en a plutôt fait des *héroïnes* que des femmes; Filles de l'Asie et du ciel oriental, ces figures exquises, toutes idéalisées et maniées par l'art, ne sont-elles pas bien plus les enfants des Poèmes que ceux de la Vie active?

Shakespeare, Caldéron, Gœthe, Molière Walter-Scott, Richardson et l'abbé Prévost, dans certaines de leurs œuvres, ont tenté avec le succès que l'on sait, de laisser le souffle et le droit de vivre à plusieurs des

êtres pris et choisis par eux sur les degrés du Temple humain. Cordelia, Lady Macbeth, Juliette, Ophélie, Jeanie Deans, Marguerite, Célimène, Eliante, Clarisse Harlowe et Manon sont des natures filles de la vie, qui se rencontrent là où la vie se passe.

L'auteur qui en 1829 publiait la *Physiologie du Mariage*, comprit que les *femmes étudiées comme elles sont*, dramatisées comme il l'entendait, pouvaient former une prestigieuse histoire, une galerie dont la nature des cadres protégerait au besoin celle des toiles. Les femmes ne sont-elles pas en effet des anges gardiens lorsqu'elles ne sont pas tout le contraire? M. de Balzac a réussi; et il est l'écrivain de ce temps qui s'est le plus occupé des femmes. Moralement il les a comprises, physiquement il les a peintes. Quelques-unes avant lui n'existaient pas, ou pour être plus juste, n'étaient pas découvertes, et entr'autres la *Femme de trente ans*, dont il est l'inventeur.

La femme d'aujourd'hui appartient à M. de Balzac, a dit ingénieusement un critique. Certes, — et j'en prends à témoins les nombreux types connus — le mot est vrai : la femme lui appartient à ce haut philosophe, c'est son bien bel et bon; et sauf les femmes telles que les Malaga, les Florine, les Tullia, les Mariette, les Suzanne du val noble, les madame Schontz et celles du genre dont mademoiselle Gamard est l'es-

pèce, je suis loin de penser que tout le reste du domaine ait à se plaindre du maître. De quels soins, de quelles délicatesses, de quelles recherches, de quels falbalas, de quelles couleurs, et de quelles parures n'a-t-il pas disposé pour les rendre aussi *visibles* que le permettait l'art.

Il règne parfois une minutie tellement prestigieuse dans le ménagement des nuances, que souvent cela devient un peu du badinage, mais ce badinage a lui-même tant de distinction dans sa légèreté, qu'on ne peut guères que s'avouer ébloui et admirer le modèle même en le plaisantant. Ce détail entre mille est assez curieux; il est question de madame de Mortsauf, et comme dernier ton donné au portrait, on lit : « Aussi plaisait-elle sans artifice par sa manière de s'asseoir, de se lever, de se taire et de jeter un mot..... sa façon de dire les terminaisons en *i* faisait croire à quelque chant d'oiseau, le *ch* prononcé par elle était comme une caresse, et la manière dont elle attaquait les *t* accusait le despotisme du cœur. Elle étendait ainsi sans le savoir le sens des mots et vous entraînait l'âme dans un monde immense. » Voilà qui ne laisse pas que de révéler un bien grand parti pris de voir les choses de près — aussi peut-on reconnaître avec toute justice que M. de Balzac a agi de même avec le plus grand nombre de ses personnages ; il a

voulu savoir comment leurs sentiments prononçaient, aussi, eux, les *i*, les *ch* et les *t*. Est-ce vrai ou non? Malgré toute l'admiration très-profonde et très-avouée que j'ai pour l'auteur, je déclare en passant que je vois là des dentelles et des broderies trop prodiguées.

Je sais bien que ces erreurs systématiques, faites à froid et de main calme, ne sont que très-petites fautes. L'auteur agissait à bon escient; croyez-le, avec le parti auquel s'était arrêté Balzac pour composer un livre, c'est-à-dire celui de ne rien refuser à ses tableaux, à ses esquisses, à ses pochades, pour qu'ils soient complets, et même plus que complets, il était peu facile d'en user autrement. Il est bon que l'artiste, pour ses teintes, n'éloigne pas la richesse; mais pourquoi, si nous parlons de richesses, n'en pas disposer toujours à la façon de Paul Véronèse? Voyez la *Cène* et les *Noces de Cana*. Quel luxe! cependant quelle dignité! Une abondance décidée nuit au charme même de ce qu'on appelle en art une *manière*. Il faut savoir distinguer un principe absolu d'un système exclusif.

Quelle est l'une des plus belles qualités du style, si non la réserve dans l'abondance, la dignité dans la plénitude? Platon et Tacite, dans les temps anciens, Dante au moyen-âge, Shakespeare et Rabelais au XVIe siècle, Corneille, Bossuet et Pascal sous Louis XIV,

Jean-Jacques Rousseau et Voltaire au siècle suivant, Gœthe, Châteaubriand, Ballanche, lord Byron, Joseph de Maistre et M. Guizot, dans ces derniers temps; — j'oubliais Victor Hugo, qui, dans beaucoup de pages et entr'autres dans les magnifiques chapitres de *Paris à vol d'oiseau* et de *Notre Dame de Paris* a déployé beaucoup de puissance — sont, je crois, les écrivains qui ont été le plus à même de comprendre le génie de leur langue.

M. de Balzac, travailla plus d'un jour et fit plus d'un essai pour atteindre au rhythme et au nombre dans la phrase, il faillit souvent en vertu de la trop vive ampleur dont il voulait disposer; quoiqu'il en soit, il a eu des pages si heureuses, il est parvenu à certains *finis* si fortement touchés qu'on doit le nommer en nommant les grands maîtres. Ce que Balzac a le mieux écrit c'est ce qu'il a le mieux vu. Il avait en lui-même une sorte d'atelier où il retenait son modèle; là, il le pétrissait, le remuait, l'agitait, et le déformait, puis il le créait une seconde fois, selon la manière qu'il avait décidé. En cela consiste le génie de Balzac, tout en copiant, il crée. Pour les petites choses comme pour les grandes, il faisait de même et c'est ainsi qu'il inventa la *Femme de trente ans*. Le critique qui a dit la femme appartient à M. de Balzac, ne s'est pas fait faute d'ajouter, « Elle est à lui

dans ses atours, dans son négligé, dans le plus menu de son intérieur ; il l'habille, la déshabille. » C'est on ne peut plus fin ; Balzac avait indubitablement aperçu madame d'Aiglemont, puis se l'étant représentée sous un jour différent, il s'était demandé ce qu'elle serait, vue de profil, vue de face, éclairée par telle lumière, chatoyée par tel rayon, placée dans tel cadre, vêtue de tel velours ou de telle soie ?...—Et l'étincelle trouvée... il en fit le portrait que voici :

« La marquise alors âgée de trente ans, était belle quoique frêle de formes et d'une excessive délicatesse. Son plus grand charme venait d'une physionomie dont le calme trahissait une étonnante profondeur dans l'âme. Son œil plein d'éclat, mais qui semblait voilé par une pensée constante accusait une vie fiévreuse et la résignation la plus étendue. Ses paupières presque toujours chastement baissées vers la terre, se relevaient rarement. Si elle jetait des regards autour d'elle c'était par un mouvement triste.... Aussi tout homme supérieur se sentait-il curieusement attiré vers cette femme douce et silencieuse.... Comme presque toutes les femmes qui ont de très longs cheveux, elle était pâle et parfaitement blanche. Sa peau d'une finesse prodigieuse, symptôme rarement trompeur, annonçait une vraie sensibilité

modifiée par la nature de ses traits, qui avaient ce fini merveilleux que les peintres chinois répandent sur leurs figures fantastiques..... Chez madame d'Aiglemont, la mise était en harmonie avec la pensée qui dominait sa personne. Les nattes de sa chevelure largement tressée formaient au-dessus de sa tête une haute couronne à laquelle ne se mêlait aucun ornement, car elle semblait avoir dit adieu pour toujours aux recherches de sa toilette. Aussi ne surprenait-on jamais en elle ces petits calculs de la coquetterie qui gâtent beaucoup de femmes. Seulement, quelque modeste que fût son corsage, il ne cachait pas entièrement l'élégance de sa taille. Puis le luxe de sa longue robe consistait dans une coupe extrêmement distinguée; et, s'il est permis de chercher des idées dans l'arrangement d'une étoffe, on pourrait dire que les plis nombreux et simples de sa robe lui communiquaient une grande noblesse. Néanmoins, peut-être trahissait-elle les indélébiles faiblesses de la femme par les soins minutieux qu'elle prenait de sa main et de son pied; mais, si elle les montrait avec quelque plaisir, il eût été difficile à la plus malicieuse rivale de trouver ses gestes affectés, tant ils paraissaient involontaires, ou dus à d'enfantines habitudes. Ce reste de coquetterie se faisait même excuser par une gracieuse nonchalance. Cette masse

de traits, cet ensemble de petites choses qui font une femme laide ou jolie, attrayante ou désagréable, ne peuvent être qu'indiqués, surtout lorsque, comme chez madame d'Aiglemont, l'âme est le lieu de tout les détails, et leur imprime une délicieuse unité.

« A un certain âge seulement, certaines femmes choisies savent seules donner un langage à leur attitude. Est-ce le chagrin, est-ce le bonheur qui prête à la femme de trente ans, à la femme heureuse ou malheureuse, le secret de cette contenance éloquente? Ce sera toujours une vivante énigme que chacun interprète au gré de ses désirs, de ses espérances ou de son système. »

Ce portrait de femme est un des premiers de son auteur. Le livre de la *Femme de trente ans* fut, en effet, écrit presque au même temps que la *Physiologie du Mariage*, cependant il ne parut que quelques années plus tard. Depuis madame d'Aiglemont, que de charmes ne furent pas découverts chez les femmes de trente ans? M. de Balzac, tout le premier, loin de se lasser de les mettre à l'étude, prenait bonheur à en créer de nouvelles, à les mettre dans les demi-jours les plus favorables, les plus exquis. Il les attiffa de mille riens aimables, il les remplit de capricieux sentiments et de fantasques idées, choses si bien faites pour plaire quand elles sont bien décrites. On prit

d'autant plus au sérieux ces tableaux physiques que l'artiste semblait mettre à l'exécution de ses pages une conscience de savant : voyez quelle habileté et quelle sûreté d'esprit! M. de Balzac, en effet, négligeait rarement d'accompagner ses portraits de femmes de quelques sentences tout à la fois romanesques et prises à la philosophie médicale. Il entrait dans de tels détails, il s'ouvrait des portes si dérobées avec une telle aisance de distinction et de sérieux que ses devises sur les délicates questions féminines, prenaient force de loi. Il y eut un moment où ce fut la mode d'être femme de trente ans. Les très-jeunes femmes se plaignirent, se trouvèrent dolentes et incomprises, elles aspirèrent à perdre la suave fraîcheur de leur âge pour gagner en pâleur et en mélancolie. On s'habilla, on se coiffa à la femme de trente ans.

L'auteur, fort heureux de son succès, alla plus loin et par un merveilleux effet d'art, il en vint à rendre agréable madame Claës, cette sublime épouse admirée dans la *Recherche de l'Absolu.* Il semblerait qu'ici, l'artiste se soit plu à élever lui-même les difficultés. Il joue avec le problème en le rendant plus problématique qu'il ne l'est, puis lorsque la page est lue, l'esprit s'étonne du charme qu'il éprouve à contempler une création si étrange :

« La physionomie de cette dame, âgée d'environ quarante ans, mais alors beaucoup moins loin de la beauté qu'elle ne l'avait été dans sa jeunesse, n'offrait aucun des caractères de la femme flamande. Une épaisse chevelure noire retombait en boucles sur les épaules et le long des joues. Son front très-bombé, étroit des tempes, était jaunâtre, mais sous ce front scintillaient deux yeux noirs qui jetaient des flammes. Sa figure tout espagnole, brune de ton, peu colorée, ravagée par la petite vérole, arrêtait le regard par la perfection de sa forme ovale, dont les contours conservaient, malgré l'altération des lignes, un fini d'une majestueuse élégance et qui reparaissait parfois tout entier si quelque effort de l'âme lui restituait sa primitive pureté..... Quoique les lèvres larges et très-plissées décélassent la fierté qu'inspire une haute naissance, elles étaient empreintes d'une bonté naturelle et respiraient la politesse. On pouvait contester la beauté de cette figure à la fois vigoureuse et féminine, mais elle commandait l'attention. Petite, bossue et boiteuse, cette femme resta d'autant plus longtemps fille qu'on s'obstinait à lui refuser de l'esprit ; néanmoins il se rencontra quelques hommes fortement émus par l'ardeur passionnée qu'exprimait sa tête, par les indices d'une inépuisable tendresse qui demeurèrent sous un charme inconciliable avec tant de défauts. »

Je laisse maintenant le lecteur aux prises avec lui-même et ce portrait.

En Province, le nom de l'auteur courut rapidement se faire gloire avec la *Femme supérieure*, la *Femme malheureuse*, la *Grenadière, Eugénie Grandet*, etc.... Ce n'était pas tant le portrait des femmes elles-mêmes que les circonstances inhérentes à leur nature qui, racontées par M. de Balzac, les rendait si intéressantes, ces belles éplorées. L'habile analyste développait et commentait leurs sentiments en remontant des effets aux causes, avec autant de minutie et de science chercheuse qu'il le faisait pour l'arrangement de leur toilette et la topographie de leur visage. Puisque j'ai tant fait que pousser loin le portrait de mademoiselle de Temninck, femme de Balthasar Claës, pris à la *Recherche de l'Absolu*, j'irai plus loin encore, voulant citer ces quelques lignes explicatives :

« Le devoir était du mariage la seule obligation qui fût inconnue à ces deux être également aimants, car Balthazar Claës trouva dans mademoiselle de Temninck une constante et complète réalisation de ses espérances. En lui, le cœur fut toujours assouvi sans fatigue, et l'homme toujours heureux. Non seulement le sang espagnol ne mentait pas chez la petite fille des Casa-Réal, et lui faisait un instinct de cette

science qui sait varier le plaisir à l'infini, mais elle eut aussi ce dévouement sans bornes qui est le génie de son sexe, comme la grâce en est toute la beauté. Son amour était un fanatisme aveugle qui, sur un seul signe de tête, l'eût fait aller joyeusement à la mort. La délicatesse de Balthasar avait exalté chez elle les sentiments les plus généreux de la femme, et lui inspirait un impérieux besoin de donner plus qu'elle ne recevait. Ce mutuel échange d'un bonheur alternativement prodigué mettait visiblement le principe de sa vie en dehors d'elle, et répandait un croissant amour dans ses paroles, dans ses regards, dans ses actions. De part et d'autre, la reconnaissance fécondait et variait la vie du cœur; de même que la certitude d'être tout l'un pour l'autre excluait les petitesses en agrandissant les moindres accessoires de l'existence. Mais aussi, la femme contrefaite que son mari trouve droite, la femme boiteuse qu'un homme ne veut pas autrement, ou la femme âgée qui paraît jeune, ne sont-elles pas les plus heureuses créatures du monde féminin?... La passion humaine ne saurait aller au delà. La gloire de la femme n'est-elle pas de faire adorer ce qui paraît un défaut en elle. Oublier qu'une boiteuse ne marche pas droit est la fascination d'un moment; mais l'aimer parce qu'elle boite est la déification de son vice. Peut-être faudrait-il graver

dans l'Evangile des femmes cette sentence : *Bienheureuses les imparfaites, à elles appartient le royaume de l'amour.* Certes, la beauté doit être un malheur pour une femme, car cette fleur passagère entre pour trop dans le sentiment qu'elle inspire; ne l'aime-t-on pas comme on épouse une riche héritière? Mais l'amour que fait éprouver ou que témoigne une femme déshéritée des fragiles avantages après lesquels courent les enfants d'Adam, est l'amour vrai, la passion vraiment mystérieuse, une ardente étreinte des âmes, un sentiment pour lequel le jour du désenchantement n'arrive jamais. Cette femme a des grâces ignorées du monde au contrôle duquel elle se soustrait, elle est belle à propos, et recueille trop de gloire à faire oublier ses imperfections pour n'y pas constamment réussir.

« Les personnes contrefaites qui ont de l'esprit ou une belle âme apportent à leur toilette un goût exquis. Ou elles se mettent simplement en comprenant que leur charme est tout moral, ou elles savent faire oublier la disgrâce de leurs proportions par une sorte d'élégance dans les détails, qui divertit le regard et occupe l'esprit. Non seulement cette femme avait une âme généreuse, mais encore elle aimait Balthasar Claës avec cet instinct de la femme qui donne un avant-goût de l'intelligence des anges.

Elevée au milieu d'une des plus illustres familles de la Belgique, elle y aurait pris du goût si elle n'en avait pas eu déjà; mais éclairée par le désir de plaire constamment à l'homme qu'elle aimait, elle savait se vêtir admirablement sans que son élégance fût disparate avec ses deux vices de conformation. Son corsage ne péchait d'ailleurs que par les épaules, l'une étant sensiblement plus grosse que l'autre. Elle regarda par les croisées, dans la cour intérieure, puis dans le jardin, comme pour voir si elle était seule avec Balthasar, et lui dit d'une voix douce, en lui jetant un regard plein de cette soumission qui distingue les Flamandes, car depuis longtemps l'amour avait entre eux chassé la fierté de la grandesse espagnole : — Balthazar, tu es donc bien occupé?... voici le trente-troisième dimanche que tu n'es venu ni à la messe ni à vêpres.

« Claës ne répondit pas ; sa femme baissa la tête, joignit les mains et attendit, elle savait que ce silence n'accusait ni mépris ni dédain, mais de tyranniques préoccupations. Balthasar était un de ces êtres qui conservent longtemps au fond du cœur leur délicatesse juvénile, il se serait trouvé criminel d'exprimer la moindre pensée blessante à une femme accablée par le sentiment de sa disgrâce physique. Lui seul peut être, parmi les hommes, savait qu'un mot,

un regard, peuvent effacer des années de bonheur, et sont d'autant plus cruels qu'ils contrastent plus fortement avec une douceur constante; car notre nature nous porte à ressentir plus de douleur d'une dissonance dans la félicité, que nous n'éprouvons de plaisir à rencontrer une jouissance dans le malheur. »

Ainsi voilà bien M. de Balzac, créant et s'y prenant pour terminer son œuvre de la manière que plus haut nous l'indiquions : non content d'exposer, il explique, il développe, il achève avec une consciencieuse et délicate énergie une page difficile. Voyez le s'adressant à ce qu'il y a de plus infini, de plus vague et de plus fallacieux dans l'âme humaine : les sentiments! L'auteur de la Comédie humaine n'est-il pas tout en pied dans cette longue citation que j'ai rendue longue à bon escient, il est comme soudé et placé sur le piédestal qui lui convient le mieux. Avec quelle habileté d'analyste il se rend maître des déductions et comme, malgré vous, elle paraît charmante, cette madame Claës, épouse de Balthasar Claës, le noble descendant d'une grande famille flamande, l'homme de génie qu'agite l'esprit de la science. La *Recherche de l'Absolu*, livre dont on n'a pas senti la haute portée, dès qu'il parut, est un de ceux pour lesquels les opinions d'élite sont revenues de leur première indifférence. Ce drame de la science

qui résume toutes les souffrances cérébrales de l'inventeur, est plein de mouvement et d'intérêt.

Je me souviens que M. Sainte-Beuve, ce révélateur décidé de tant de maîtresses-femmes lettrées, cet excellent critique *littéraire* écrivit un jour ceci : « En province surtout où les existences de quelques femmes sont plus souffrantes, plus étouffées, et étiolées que dans le monde parisien, où le désaccord au sein du mariage est plus comprimant et moins aisé à éluder, M. de Balzac a trouvé de vifs et tendres enthousiasmes, le nombre est grand des femmes de vingt-huit à trente-cinq ans, à qui il a dit leur secret, qui font profession d'aimer Balzac, qui dissertent de son génie et s'essaient, la plume à la main, à broder et à varier à leur tour le thème inépuisable de ces charmantes nouvelles, la *Femme de trente ans*, la *Femme malheureuse*, la *Femme abandonnée ;* c'est là un public à lui, délicieux public malgré ses légers ridicules, et que tout le monde lui envierait assurément. Crébillon fils, en son temps, eut aussi une telle prise sur l'imagination de certaines femmes, qu'une jeune dame anglaise, s'affolant de lui après une lecture de je ne sais quel roman, accourut tout exprès pour l'épouser... » Cette dernière ligne me rappelle le trait d'une grande dame qui apprenant subitement la présence de M. de Balzac, dans

un salon où elle se trouvait, laissa tomber un verre d'eau qu'elle tenait à la main, tant l'émotion avait été vive !

Eh bien ! M. Sainte-Beuve a dit vrai. Balzac s'est acquis, chez certaines femmes, les plus absolues sympathies comme chez d'autres aussi la plus entière opposition. Cela vient, ce me semble, de ce que les femmes raisonnent habituellement comme elles sentent, tout en elles se déduit des sensations. L'organisme est pour beaucoup dans les jugements qu'elles portent.

M. de Balzac a fait de l'histoire de la *Femme de trente ans* celle de toute la vie d'une femme. Il y a traduit la jeune fille, l'épouse, la mère et l'aïeule avec toutes les données d'un drame accidentel mais inhérent aux périodes tant physiques que morales. Après le chapitre du *Rendez-vous*, épisode tout charmant de fraîcheur et de jeunesse dont la scène s'achève en Touraine, vient celui de *Souffrances inconnues*; ce tableau de l'épouse sous le peids du sentiment de sa faute, dévorée par la présence du remords vivant qui lui parle, qui la trouble, qui parfois se pose sur ses genoux, lui appuie sa tête blonde sur le cœur pour lui dire : mère, et d'autres mots d'amour — est d'un coloris magnifique épandu sur

l'une des plus vives douleurs morales qu'une femme puisse éprouver.

Il arrive parfois à l'auteur d'entrer si complètement dans la nature de ses créations, qu'il en devine les sentiments les plus voilés, ceux même qui ne s'élèvent de l'âme que comme ces essences parfumées, du fond des cassolettes, au pied des autels. Ainsi, lorsqu'au château de Saint-Langes, où s'est retirée cette jeune femme coupable, le romancier la représente tourmentée par les bourdonnements d'une douleur telle, qu'elle reste sourde aux harmonies de la nature et aux charmes de la pensée, il songe que les idées religieuses sont les compagnes ordinaires des souffrances morales : « heureusement, dit-il, une piété vraie la ramenait toujours à une espérance suprême, elle se réfugiait dans la vie future, admirable croyance qui lui faisait accepter de nouveau sa tâche douloureuse. » M. de Balzac avait su distinguer chez les femmes cet inappréciable don qui en fait des êtres si éternellement fantasques et variables, je veux dire cette aptitude prodigieuse à s'émouvoir, cette exquise émotivité qui pour elles sont la source de leurs qualités les plus précieuses. M. le docteur Cerise, un de ces hommes qui ne s'en tiennent pas seulement aux superficies de leur science, mais qui cherchent la raison des choses, profitant ainsi de la faculté na-

turelle qui leur en est donnée, a parfaitement développé cette observation physiologique dans son *Esquisse du rôle des émotions dans la vie des femmes*[1].

Il y eut eu monotonie à s'en tenir simplement au seul type de la *Femme de trente ans :* M. de Balzac a prouvé, par la *Maison du chat qui pelote*, le *Bal de Sceaux*, la *Bourse*, une *Double famille*, le *Contrat de mariage*, qu'il était loin de vouloir ne s'en tenir qu'à une idée générale. La *Comédie humaine* contient certainement plus d'une centaine de types féminins, pris dans les centres les plus variés de la société. Eugénie Grandet, la Fosseuse, madame Graslin, mademoiselle de Watteville, madame de Mortsauf, la duchesse de Maufrigneuse, madame Marneffe, madame de la Chanterie, madame Diard, madame Jules, Delphine et Anastasie Goriot, madame Rabourdin, Béatrix, Camille Maupin, lady Brandon, madame de Beauséant et toutes celles qu'il n'est pas utile de nommer sont des études généralement très-complètes de tel ou tel sentiment.

J'ai souvent pensé qu'en réunissant tout ce qu'il est dit sur les Femmes, dans la *Comédie humaine*, il y aurait à former un livre des plus curieux : il

[1] *Système physiologique et moral de la Femme*, par Roussel. — Préface par le docteur Cerise.

Voir aussi Cabanis : *Influence des âges et des sexes sur les Idées*, *Histoire des Sensations.*

est très-rare que l'auteur n'ait pas sur dix pages précisé un certain nombre d'observations plus ou moins sérieuses : j'en trouve partout, à tout instant, de charmantes et de très heureuses. J'extrais ceci d'un chapitre d'*Eugénie Grandet :*

« Dans la pure et monotone vie des jeunes filles, vient une heure délicieuse où le soleil leur épanche ses rayons dans l'âme, où la fleur leur exprime des pensées, où les palpitations du cœur communiquent au cerveau leur chaude fécondance, et fondent leurs idées en un vague désir ; jour d'innocente mélancolie et de suaves délices ; quand les enfants commencent à voir, ils sourient ; quand une jeune fille entrevoit le sentiment dans la nature, elle sourit comme elle souriait enfant. Si la lumière est le premier amour de la vie, l'amour n'est-il pas la lumière du cœur. Le moment de voir clair aux choses d'ici-bas était arrivé pour Eugénie. »

Dans le même livre :

« En toute situation les femmes ont plus de causes de douleur que n'en a l'homme et souffrent plus que lui. L'homme a sa force, et l'exercice de sa puissance : Il agit, il va, il s'occupe, il pense, il embrasse l'avenir et y trouve des consolations. Ainsi faisait Charles. Mais la femme demeure, elle reste face à face avec le chagrin dont rien ne la distrait, elle descend jus-

qu'au fond de l'abîme qu'il a ouvert, le mesure et souvent le comble de ses vœux et de ses larmes, ainsi que faisait Eugénie. Elle s'initiait à sa destinée. Sentir, aimer, souffrir, se dévouer, sera toujours le texte de la vie des femmes. »

Ces dernières lignes que rehausse une éclatante justesse, me rappellent combien l'auteur attachait de respect à la grande lutte de la passion avec le devoir. Il existe dans sa préface générale une page où il émet, à ce propos, sa pensée avec la confiance naturelle à son esprit, lorsqu'il discute une question personnelle : « On reconnaîtra que j'accorde aux « faits constants, quotidiens, secrets ou patents, « aux actes de la vie individuelle, à leurs causes « et à leurs principes autant d'importance que « jusqu'alors les historiens en ont attaché aux évé- « nements de la vie publique des nations. La ba- « taille inconnue qui se livre dans une vallée de « l'Indre entre *madame de Mortsauf* et la passion est « peut-être aussi grande que la plus illustre des ba- « tailles connues (LE LYS DANS LA VALLÉE). Dans « celle-ci, la gloire d'un conquérant est en jeu ; « dans l'autre, il s'agit du ciel. Les infortunes des « *Birotteau*, le prêtre et le parfumeur, sont pour « moi celles de l'humanité. *La Fosseuse* (MÉDECIN DE « CAMPAGNE), et *madame Graslin* (CURÉ DE VILLAGE)

« sont presque toute la femme. Nous souffrons tous « les jours ainsi. J'ai eu cent fois à faire ce que Ri- « chardson n'a fait qu'une seule fois. Lovelace a mille « formes, car la corruption sociale prend les couleurs « de tous les milieux où elle se développe. Au con- « traire, Clarisse, cette belle image de la vertu « passionnée, a des lignes d'une pureté désespé- « rante. Pour créer beaucoup de vierges, il faut être « Raphaël. La littérature est peut-être, sous ce « rapport, au dessous de la peinture. Aussi peut-il « m'être permis de faire remarquer combien il se « trouve de figures irréprochables (comme vertu) « dans les portions publiées de cet ouvrage : Pierrette « Lorrain, Ursule Mirouët, Constance Birotteau, la « Fosseuse, Eugénie Grandet, Marguerite Claës, Pau- « line de Villenoix, madame Jules, madame de La « Chanterie, Ève Chardon, mademoiselle d'Esgri- « gnon, madame Firmiani, Agathe Rouget, Renée « de Maucombe; enfin bien des figures du second « plan, qui pour être moins en relief que celles-ci, « n'en offrent pas moins au lecteur la pratique des « vertus domestiques. »

J'ai parlé au chapitre VI, d'un certain tableau dressé par l'auteur dans une des premières éditions du *Père Goriot*, vers 1835. C'était une réponse de spirituelle ironie aux provocations acharnées de cer-

taines critiques quotidiennes qui, alors ne donnaient pas deux ans de vie d'auteur à M. de Balzac et en faisaient le plus immoral des écrivains. Comme il n'y est question que des femmes, c'est ici la seule place convenable à cette pièce curieuse :

« L'auteur, dit-il, ne terminera pas sans publier ici le résultat de l'examen de conscience que ses critiques l'ont forcé de faire relativement au nombre de femmes vertueuses et de femmes criminelles qu'il a émises sur la place littéraire. Dès que son effroi lui a laissé le temps de réfléchir, son premier soin fut de rassembler ses corps d'armée, afin de voir si le rapport qui devait se trouver entre ces deux éléments de son monde écrit, était exact relativement à la mesure de vice et de vertu qui entre dans la composition des mœurs actuelles. Il s'est trouvé riche de plus de trente-huit femmes vertueuses, et pauvre de vingt femmes criminelles tout au plus qu'il prend la liberté de ranger toutes en bataille de la manière suivante, afin qu'on ne lui conteste pas les résultats immenses que donnent déjà ses peintures commencées. Puis, afin qu'on ne le chicane en aucune manière, il a négligé de compter beaucoup de femmes vertueuses qu'il a mises dans l'ombre, comme elles y sont quelquefois en réalité :

FEMMES VERTUEUSES.

—

Études de mœurs.

1-2. Mme de FONTAINE et Mme de KERGAROUET, *le Bal de Sceaux*, tome 1er.

3-4-5. Mme GUILLAUME, Mme de SOMMERVIEUX et Mme LEBAS, *Gloire et malheur*, tome Ier.

6. GINEVRA DI PIOMBO, *la Vendetta*, tome Ier.

7. Mme de SPONDE, *la Fleur des Pois*, tome II (sous presse).

8. Mme de SOULANGES, *la Paix du ménage*, tome II.

9-10. Mme CLAES et Mme de SOLIS, *la Recherche de l'absolu*, tome III.

11-12-13-14. Mme GRANDET et EUGENIE GRANDET, NANON et Mme DES GRASSINS, *Eugénie Grandet*, tome V,

15-16. SOPHIE GAMARD, la baronne de LISTOMERE, *les Célibataires*, tome VI.

17-18-19. Mme de GRANDVILLE, *la Femme vertueuse*, ADELAIDE de ROUVILLE et Mme de ROUVILLE, *la Bourse*, tome IX.

20-21. JUANA, (Mme Diard), *les Marana*, Mme JULES, *Ferragus*, chef des dévorants, *Histoire des Treize*, tome X.

22-23-24. Mme FIRMIANI, la marquise de LISTOMERE, *Profil de marquise*, Mme CHABERT, *la Comtesse à deux maris*, tome XII.

25-26. Mlle TAILLEFER, Mme VAUQUER[1], *le Père Goriot.*

27-28. EVELINA et LA FOSSEUSE, *Médecin de campagne.*

FEMMES CRIMINELLES.

—

Etudes de mœurs.

1. La duchesse de CARIGLIANO, *Gloire et malheur*, tome Ier.

2-3. Mme d'AIGLEMONT, *même histoire*, tome IV.

4-5-6. Mme de BEAUSEANT, *la Femme abandonnée*, lady BRANDON, *la Grenadière*, et JULIETTE, *le Message*, tome VI.

7. Mme DE MERÉ, *la Grande Bretêche*, tome VII (sous presse).

8-9-10. Mlle de BELLEFEUILLE, *la Femme vertueuse*, Mme de RESTAUD, *le Papa Gobseck*, FANNY VERMEIL, *la Torpille*, tome IX (sous presse).

11. LA MARANA, *les Marana*, tome X.

12. IDA GRUGET, *Ferragus*, chef des dévorants, *Histoire des Treize*, tome X.

13. Mme de LANGEAIS, *Histoire des Treize, Ne touchez pas à la hache*, tome XI.

14-15. *Euphémie*, marquise de SAN-REAL et PAQUITA VALDES, *la Fille aux yeux d'or*, tome XII.

16-17. Mme de NUCINGEN, Mlle MICHONNEAU, *le Père Goriot.*

1 Elle est douteuse.

FEMMES VERTUEUSES.

—

Etudes philosophiques.

29. FOEDORA, *la Peau de Chagrin*, tome IV.

30. La comtesse de VANDIERE, *Adieu*, tome IV.

31. M[me] de DEY, *le Réquisitionnaire*, tome V.

32-33. M[me] BIROTTEAU et CESARINE BIROTTEAU (sous presse), *Histoire de la grandeur et de la décadence de César Birotteau*, tomes VI-X.

34-35. JEANNE d'HEROUVILLE et SOEUR MARIE, *l'Enfant maudit*, *sœur Marie des Anges*, tome V, XVII, XVIII et XIX.

36-38. PAULINE de VILLENOIX, *Louis Lambert*, et M[me] de ROCHECAVE, *Ecce homo* tomes XXIII et XXIV.

38. FRANCINE, *les Chouans*[1].

FEMMES CRIMINELLES.

—

Etudes philosophiques.

18-19. PAULINE de WITCHNARC AQUILINA, *la Peau de Chagrin* et *Melmoth réconcilié*, tomes I[er], IV et XXI.

20. M[me] de SAINT-VALLIER, *Maître Cornélius*, tome V.

21-22. M[lle] de VERNEUIL et M[me] du GUA, *les Chouans.*

Je trouve cette ironie de bon goût, de très-bon goût; et je m'étonne que M. de Balzac qui s'était mis en si bon chemin vers 1835, dix ans plus tard, n'ait pas dressé un second tableau général des personnages vertueux et des acteurs criminels de tout son livre : c'eût été mieux, peut-être d'ailleurs, cette page très-ironique existe-t-elle, mêlée aux papiers de l'auteur.

[1] L'auteur omet à dessein plus de dix femmes vertueuses, pour ne pas ennuyer le lecteur ; mais il les nommerait s'il y avait contestation sur le résultat de cette statistique littéraire.

Un moment vint où l'écrivain prit au sérieux les attaques continuelles dont il fut accablé; aussi vers ce temps, lorsqu'il publiait de nouveaux ouvrages, croyait-il au besoin de prévenir son public de l'offre nouvelle qu'il lui faisait — c'est ainsi qu'il écrivit dans l'une des premières éditions de *Béatrix:*

« Il n'est pas toujours inutile d'expliquer le sens intime d'une composition littéraire dans un temps où la critique n'existe plus! Sans *Béatrix* l'auteur aurait oublié de peindre les sentiments qui retiennent encore les femmes après une chûte... Quand certaines femmes du haut rang ont sacrifié leur position à quelque violente passion, quand elles ont méconnu les lois; ne trouvent-elles pas dans l'orgueil de la rue, dans la valeur qu'elles se donnent et dans leur supériorité même, des barrières presqu'aussi difficiles à passer que celles déjà franchies et qui sont à la fois sociales et naturelles... Un enseignement terrible, c'est celui des obligations contractées envers le monde par une faute. Tout n'est pas dit, quand une femme noble et généreuse a résigné sa part de souveraineté sociale et aristocratique. Elle est attachée à jamais à l'auteur de sa ruine, comme un forçat à son compagnon de chaîne, ou si elle brise des liens contractés arbitrairement, elle tombe au niveau des fem-

mes perdues. Le monde distingue encore entre la passion et la dépravation. »

Il est digne de remarque que les plus charmants ouvrages de M. de Balzac sont ceux qui, pareils à *Béatrix*, à *Eugénie Grandet*, au *Cabinet des Antiques*, se sont fait une loi de ne pas dépasser deux volumes tout au plus. En prenant de part et d'autre dans les *Etudes de mœurs*, et même les *Études philosophiques*, on pourrait ainsi former un groupe des plus intéressants ; ne trouverait-on pas la *Recherche de l'Absolu*, *Adieu*, *la Grande Bretèche*, *l'Illustre Gaudissart*, *Louis Lambert*, *Etude de femme*, *Pierrette*, *Les secrets de la princesse de Cadignan*, *Madame Firmiani*, *Madame de la Chanterie*, et enfin la ravissante histoire de *la Grenadière*, cet adorable poème de la vi e intime d'une femme repentante ?

Il semble que ces études plaisent d'autant plus qu'elles sont privées d'un mouvement trop rapide.

Qu'y a-t-il dans *la Grenadière*, sinon simplement une mère, deux enfants et leur femme de charge, étrangers tous trois à la contrée qu'ils sont venus découvrir, la petite maison aux contrevents verts, en Touraine, sous ce beau ciel ! Sur ce simple thème, avec la figure de madame Wilemsens, avec ses deux enfants, Louis et Marie, l'auteur fait un chef-d'œuvre de grâce et de mélancolie. Rien n'est

plus digne ni plus élevé que ce tableau si radieusement encadré des souffrances d'une femme supérieure. Madame Wilemsens, autrefois lady Brandon, n'est-elle pas le jour qui fuit sous les voiles vaporeux du crépuscule, la fleur qui va mourir accablée par les orages et qui cependant n'est pas fanée? Oui, je le répète, c'est une suave mélodie, une exquise et délicate esquisse de l'une de ces passions du grand monde qui ne laissent au souvenir que les coupes amères; c'était là une difficile étude.

La *manière* de M. de Balzac étant devenue chez lui un principe absolu, il l'étendit à tous ses caractères. Ce qu'il fit pour les femmes dites incomprises, mélancoliques, trompées, de grand monde, comme il faut, poétique, que sais-je moi, il le fit pour celles d'un autre théâtre et d'un autre cycle, celles dites de métier, de théâtre, de boudoir, dites du peuple, aussi bien concierges comme la Cibot avec des passions comme la Cibot, que fleuriste comme la demoiselle Jenny Couraud, illustre moitié de l'illustre Gaudissart. Les haillons sur l'affreux corps de la Tonsard (dans *les Paysans)*, sont aussi bien placés que le corsage de deuil qui serre avec tant de distinction la taille assez élevée, mince et maigre, mais délicatement faite de lady Brandon — c'est là le secret de l'art ou plutôt

celui de l'artiste. Mademoiselle Michonneau avec son abat-jour vert, et maman Vauquer, (dans le *Père Goriot)* ont dans leur comique et grotesque allure, un aspect aussi finement réussi que l'adorable miniature de *Pierrette,* la petite Bretonne bretonnant vers Provins chez mademoiselle Rogron, ex-marchande mercière, sa tante, dure-vieille fille.

Retournez le proverbe, appliquez le costume aux sentiments, et dans la tumultueuse mêlée vous trouverez les groupes des plus variés des femmes dont l'histoire est l'expression sociale du temps; vous saisirez les caractères agissants, les personnages comparses et le nœud qui les lie à la *Comédie humaine:* sur le fonds d'azur des horizons plus ou moins élevés, plus ou moins bleus des épisodes féminins, vous distinguerez les unes d'avec les autres la cousine Bette, madame Firmiani, madame de Carigliano, Ida Gruget, puis la navrante folie de Stéphanie, dans *Adieu,* il y a aussi Pauline avec ses ivresses d'amour extatique, les mélancolies maternelles de madame du Guénic, mère de Calyste, dans *Béatrix,* les abnégatives et aristocratiques résignations de la duchesse de Langeais, image des mademoiselles de Montpensier et des duchesses de Lavallière, qui admettaient le cloître comme seul dénouement à une passion vive mais trompée, Ève David, le premier ciel de tous les

premiers amours, puis tout ce que peut chez les femmes la puissance de l'amour-propre, de l'intérêt, du désir et de la volonté. Ces analyses sont toutes là, existant complètes, dressées comme sur des piédestaux, fortes et armées de toutes pièces, comme ces chevaliers qui jadis couraient dans la lice, ou encore, vêtues comme ces saints dont les statues en pied, dans les niches voûtées des vieilles cathédrales, reposent avec leur missel et leurs ornements comme si la vie ne les avait pas quittés.

Et tout cela revient à dire que la question des femmes dans la *Comédie humaine* au XIX[e] siècle, est tranchée par Balzac avec la même puissance qu'a dépensée Molière pour Agnès, Hoffmann pour la plus vraie de ses créations.

II.

Des Types.

Il existe dans le monde des personnages bizarres, des physionomies grotesques et des natures étonnantes.

L'homme dont on dit : « C'est un type! c'est un

vrai type ! » rentre habituellement dans la catégorie de ces personnages.

L'espèce humaine est tellement habituée à une foule de concessions sociales qui rendent la plupart des hommes assez semblables aux autres que ceux qui sont des types ne peuvent manquer d'être des originaux, par cela même qu'ils rompent en visière avec telle ou telle concession. Un type peut se définir, la personnification réelle d'un genre parvenu à sa plus haute puissance. La détestable habitude que nous avons d'obscurcir le sens des mots en détournant l'expression technique de sa vraie route pour l'égarer dans d'autres voies et lui donner tous les airs d'une âme en peine, a souvent fait confondre le type avec l'idéal, et cependant, qu'est-ce qu'un type a de commun avec un idéal ?

Saisir vivement un type, le prendre sur nature, l'étreindre comme fait un lion d'une proie, et le reproduire avec la même vigueur, c'est ravir un rayon de plus à ce merveilleux soleil que vous avez nommé l'art. Si l'art est pour quelque chose dans le roman, et si le roman est la représentation des hommes et des choses dans la vie, sous une forme littéraire, il faut avouer qu'il fait bon à rencontrer des Gaudissart, des Maître Mathias, des Derville, des Gobseck et des Rogron : — ce sont là des types.

M. de Balzac qui poussait très loin l'art de la plastique en littérature, parvint à frapper certains types avec tout l'aplomb et tout le merveilleux qu'exigent les principes de cet art. Pour modeler un type, lui donner la vie, le souffle et l'agrément d'être *type* un peu partout, il faut inévitablement posséder à un certain degré de vivacité et de variété, le sens du *comique littéraire*. Vautrin est un type; et jusque dans le récit de ses affreuses suggestions il y a du comique. Scapin est un drôle, Mascarille, sous ce rapport, est certainement son frère; chez tous les deux le comique domine; tous les deux sont des types. Ce n'est pas à dire que tout personnage risible ait le droit d'être type. N'est pas type qui veut. Cela m'amène simplement à reconnaître que le rire est si naturel à l'homme qu'il le suit partout. L'homme monte-t-il à cheval, le rire monte en croupe avec lui, semblable à l'inquiétude à laquelle Horace appliquait la périphrase dont j'use ici : — *Sedet atra cura.* Assurément, dans certains types, il n'y a rien qui doive évoquer le rire; quoiqu'il en soit, le ridicule est si bien l'ami de l'homme, qu'il trouve en lui de constantes richesses et de pleines satisfactions. Pourquoi donc dans les choses les plus sérieuses de la vie, dans les questions les plus graves que soulèvent la pensée, aperçoit-on une certaine

travée, un coin d'horizon qui laisse l'entrée libre à ce dieu *Jocose* dont maître Rabelais s'est fait l'adorateur. Le ridicule serait-il cet abîme que Pascal, sublime penseur, voyait instamment ouvert devant lui?

Il y a tout une philosophie, tout un système, dans le célèbre *Castigat ridendo mores* de la Comédie, si habilement commenté par Molière dans la préface du *Tartufe*. Je prends cette question de trop loin; il y aurait un livre à faire avec elle, et M. de Balzac, auquel on doit la *Théorie de la démarche* et la *Monographie de la Presse parisienne*, aurait bien dû y joindre la *Monographie du Ridicule*.

Il est bien peu de centres habités par des hommes, —villes ou villages,—qui ne comptent au moins quelques types, dans le flot populeux qu'ils roulent chaque jour et descendent vers la fin de la vie. Ces gens curieux, pâtures des artistes et des pêcheurs de croquis, font la fortune des vastes intelligences qui étudient toutes choses au bénéfice de l'art, en le prenant comme moyen.

Ici vient la question de l'œuvre. Trouver un type, c'est bien, c'est déjà beaucoup; mais l'exécuter, l'achever, c'est autre chose, c'est tout. Il est aussi facile de rêver un livre qu'il est difficile de le faire. Voilà une de ces vérités dont ont dit qu'elles sont incontestables pour ne pas dire qu'elles sont naïves.

Les *Employés*, les *Comédiens sans le savoir*, la *Vieille Fille*, renferment quelques types très heureux. L'auteur de la *Comédie humaine*, très gai lui-même, excellait à peindre drôlatiquement ces sortes de physionomies humaines, parfois si grotesques, et souvent si nombreuses, que l'on serait tenté de croire la société divisée en deux parts, dont l'une, est faite pour exciter le rire de l'autre.

Il faut que le type nage dans ses eaux, c'est-à-dire que les contrastes qui le rendent curieux lui soient ménagés avec la précision et l'entente voulues. La disposition du personnage, comme fonds, comme second plan, est dans cette question ce qu'est la couleur du ciel et le mouvement des nuées dans l'esquisse d'un paysage. Le *Bibliomane* , cette agréable nouvelle, due au talent de M. Toppfer, laisse voir un type excellent, un personnage vrai, que nombre de gens ont rencontré et qu'ils sont heureux de revoir à leur aise. Voilà un modèle, un excellent modèle.

L'étude du commis voyageur, l'illustre Gaudissart, est divinement réussie. Gaudissart est un produit de 1830, époque où le commis-voyageur était dans toute la fleur de sa saison; aujourd'hui, en effet, il faut bien le dire, malgré le nombre considérable de ces jeunes gens, s'échappant à une heure donnée, qui de

Paris, qui de Rouen, qui de Bordeaux, qui des grands centres pour accrocher les petits endroits et y faire la pêche au client, malgré leur foule, l'individualité est légèrement disparue. — On la retrouve bien encore çà et là, mais qu'est-ce? où y a-t-il un vrai Gaudissart, un pareil à l'illustre qui ne fut pas indigne du sourire, de la plume, de la pensée et de la philosophie de Balzac? Le voici, ce personnage-type, dans toute la splendeur de sa personne :

« Il existe à Paris un incomparable voyageur, le parangon de son espèce. —Dans sa parole se rencontre du vitriol et de la glu — de la glu pour entortiller sa victime, du vitriol pour en dissoudre les calculs.

Sa *partie* était le *chapeau,* mais son talent et l'art avec lequel il savait engluer les gens lui avaient acquis une si grande célébrité commerciale que les négociants de l'*article-Paris* lui faisaient tous la cour afin d'obtenir qu'il daignât se charger de leurs commissions. Aussi, quand au retour de ses marches triomphales il séjournait à Paris, était-il perpétuellement en noces et festins ; en province, les correspondants le choyaient ; à Paris, les grosses maisons le caressaient. Bienvenu, fêté, nourri partout ; pour lui, déjeûner ou dîner seul était une débauche, un plaisir. Il menait une vie de souverain, ou mieux de journaliste. Mais n'était-il pas le vivant feuilleton du com-

merce parisien ? Il se nommait Gaudissart, et sa renommée, son crédit, les éloges dont il était accablé, lui avaient valu le surnom d'*illustre*. Partout où ce garçon entrait, dans un comptoir comme dans une auberge, dans un salon comme dans une diligence, dans une mansarde comme chez un banquier, chacun de dire en le voyant : — Ah ! voilà l'illustre Gaudissart. Jamais nom ne fut plus en harmonie avec la tournure, les manières, la physionomie, la voix, le langage d'aucun homme. Tout souriait au voyageur et le voyageur souriait à tout. *Similia similibus*, il était pour l'homœopathie. Calembours, gros rire, figure monacale, teint de cordelier, enveloppe rabelaisienne ; vêtement, corps, esprit, figure, s'accordaient pour mettre de la gaudisserie, de la gaudriole en toute sa personne. Rond en affaires, bon homme, rigoleur, vous eussiez reconnu en lui l'homme aimable de la grisette, qui grimpe avec élégance sur l'impériale d'une voiture, donne la main à la dame embarrassée pour descendre du coupé, plaisante en voyant le foulard du postillon, et lui vend un chapeau, sourit à la servante, la prend ou par la taille, ou par les sentiments ; imite à table le glouglou d'une bouteille en se donnant des chiquenaudes sur une joue tendue ; sait faire partir de la bière en insufflant l'air entre ses lèvres ; tape de grands coups de

couteau sur les verres à vin de Champagne sans les casser, et dit aux autres : — Faites-en autant ! qui *gouaille* les voyageurs timides, dément les gens instruits, règne à table et y gobe les meilleurs morceaux. Homme fort d'ailleurs, il pouvait quitter à temps toutes ses plaisanteries, et semblait profond au moment où, jetant le bout de son cigare, il disait en regardant une ville : — Je vais voir ce que ces gens-là ont dans le ventre ! Gaudissart devenait alors le plus fin, le plus habile des ambassadeurs. Il savait entrer en administrateur chez le sous-préfet, en capitaliste chez le banquier, en homme religieux et monarchique chez le royaliste, en bourgeois chez le bourgeois ; enfin il était partout ce qu'il devait être, laissait Gaudissart à la porte et le reprenait en sortant. »

Un autre type, un type de rugosité physique, c'est ce Rogron père, dans *Pierrette*, caractérisé en cinq lignes :

« Le père Rogron, cet aubergiste de Provins à qui le vieil Auffray avait donné la fille de son premier lit, était un personnage à figure enflammée, à nez veineux, et sur les joues duquel Bacchus avait appliqué ses pampres rougis et bulbeux. Quoique gros, court et ventripotent, à jambes grasses et à mains épaisses, il était doué de la finesse des aubergistes

de Suisse, auxquels il ressemblait. Sa figure représentait vaguement un vaste vignoble grêlé. Certes, il n'était pas beau, mais sa femme lui ressemblait. Jamais couple ne fut mieux assorti. Rogron aimait la bonne chère et à se faire servir par de jolies filles. Il appartenait à la secte dont l'allure est brutale, qui s'adonnent à leurs vices et font leurs volontés à la face d'Israël. Avide, intéressé, peu délicat, obligé de pourvoir à ses fantaisies, il mangea ses gains jusqu'au jour où les dents lui manquèrent. L'avarice resta. Sur ses vieux jours, il vendit son auberge, ramassa, comme on l'a vu, presque toute la succession de son beau-père, et se retira dans la petite maison de la place, achetée pour un morceau de pain à la veuve du père Auffray, la grand'mère de Pierrette. »

Et le fils vaut certes le père, seulement il fut mercier rue Saint-Denis, était la bêtise même et avait tout vu quand il avait dit à la pratique : « Voilà, madame ; ne vous faut-il *rien d'autre?* » Balzac, en effet, ne négligeait pas plus, dans ses peintures humaines, l'harmonie du vêtement que celui du langage. Beaucoup de gens ont leur langue à eux, un *parler*, selon l'expression vulgaire. Le Marseillais a sa maière, il dit *quésaco*, il prodigue aux mots les ronflantes avec tout le faste d'un nabab prodiguant l'or, il dit *Qannébiérrre* pour

Cannebière, et il se trouve heureux de le dire, il en est *fièrre*. Ce sont ces mille détails, ces millions de riens qui font qu'une œuvre est ce qu'elle doit être; et il en est ainsi dans la *Comédie humaine*. Certainement, le banquier Nucingen ne pouvait parler la même langue française que Lucien de Rubempré.

Le portrait d'un type conduit naturellement à l'étude de ses accessoires, de ce qui, en un mot, le rend type; de là, chez M. de Balzac, ces sortes d'énumérations de choses à la mode, en vogue, selon le monde, selon l'époque, selon le gouvernement, selon la région d'où viennent la brise et le vent.

Comment se fait le petit journal, ce que c'est qu'un souper avec des journalistes, les habitudes de tel particulier, quelquefois de telle ville, les usages et coutumes d'un agent de change, comment l'on aime à tout âge, où conduit l'amour, ce qu'est la passion chez une nature et ce qu'elle n'est pas chez l'autre, tout cela est amené par d'habiles déductions à l'aide d'un personnage bien placé dans son centre de gravité.

Lorsque Balzac veut être sobre dans un portrait, et qu'il veut peindre comme faisait Holbein, il arrive quelquefois à une ressemblance parfaite avec trois coups de pinceau, trois coups qui parlent :

« Claude Joseph Pilleraut, autrefois marchand

quincailler à l'enseigne de la cloche d'or, était une de ces physionomies belles en ce qu'elles sont : costume et mœurs, intelligence et cœur, langage et pensée, tout s'harmonisait en lui. Pilleraut appartenait à cette partie ouvrière agrégée, par la révolution à la bourgeoisie. La seule tache de son caractère était l'importance qu'il attachait à sa conquête : il tenait à ses droits, à la liberté, aux fruits de la révolution. — Il lisait le *Constitutionnel* ou *Journal du Commerce.*

Et cet autre :

« Le sieur Ragon était un petit homme de cinq pieds au plus, à figure de casse-noisette où l'on ne voyait que des yeux, deux pommettes aiguës, un nez et un menton; sans dents, mangeant la moitié de ses mots, d'une conversation pluviale, galant, prétentieux et souriant toujours du sourire qu'il prenait pour recevoir les belles dames que différents hasards amenaient jadis à la porte de sa boutique. »

Un homme, type d'employé au ministère et professant des idées libérales, mais après tout inoffensif... Balzac le peindra très bien sans le faire en pied, ni de trois quarts, ni de profil, il en dira seulement : « Ses trois grands hommes étaient Napoléon, Bolivar et Béranger » — et cela suffit, cette simple touche révèle toute l'allure.

M. de Balzac avait le mot — le mot voulu, la parole exacte, l'intelligence des gestes, il saisissait trop bien le jeu *physionomesque* pour ne pas tout voir.

La plus exquise causticité dominait au besoin sa pensée : lorsque le banquier Nucingen, cet habile, riche et fin banquier d'Allemagne, reçoit Birotteau le parfumeur, Birotteau l'inventeur de l'eau carminative et de l'huile céphalique, Birotteau l'adjoint au 2e arrondissement, Birotteau qui a donné un bal, un bal organisé par l'architecte Grindot, lorsque le baron, millionnaire, dis-je, reçoit ce malheureux honnête homme qui n'eut d'autre tort que celui de vouloir monter trop haut, être maire, député, etc., ambitions bourgeoises qui l'amènent à la caisse pour un emprunt de quelques sommes, le banquier lui dit, avec son air naturel, mais plein d'un regard ironique : « *Meinnsir Pirotteau, nus tonnons essi de pêtis palles. Vis foyez ke tît le monte san melle.* » Certes, tout ce qu'il y a de sarcasme, d'habileté et d'insolence dans ces mots, je le laisse à deviner. — N'est-ce pas une leçon jetée à la face de l'époque ? Et n'y a-t-il pas tout le cerveau d'un *puissant comique* dans celui qui sut orner de telles paroles le langage de ceux qu'il a choisi commme les jouets de son talent ?

Oui, ce sont là des types. Nucingen est un type, la vieille Nanon est un type ; mais qu'on ne croie

pas que j'applique cette épithète à tous les hommes fidèlement peints, si harmonieusement et si bien touchés qu'on pourrait ne les croire sur la terre que seuls de leur espèce, — non, — je n'appelle pas type cet adorable *Cousin Pons*, et ce célèbre Lucien qui, avec David, dans le livre des *deux poètes* (première partie de *Illusions perdues*) sont deux de ces figures d'élite que présente la *Comédie humaine*, à de certains intervalles, pareilles en cela à ces chaudes journées d'été qui se font splendides puis sombres, selon le mouvement et le caprice des nuées près du soleil.

Des types..... c'est encore le chevalier de Valois d'Alençon, Pierre Grassou, et le père Goriot, le père Goriot !!

III.

Tableaux d'intérieur. - Du sentiment de la nature. Paysages.

Puisqu'il est de mode et de bon goût de mêler aujourd'hui littérature et peinture et de ne pas mettre l'une en question sans le voisinage de l'autre, reconnaissons d'abord que Gérard Dow, François

Mieris son élève, Gabriel Metzu et Terburg étaient d'agréables peintres qui excellaient à reproduire les tableaux d'intérieur — puis afin d'en venir où nous voulons, hâtons-nous de dire que M. de Balzac appartient en droite pente à la branche de cette noble lignée. Bien qu'on dise : *la République des Arts et des Lettres*, il n'en est pas moins vrai que les Arts ont leurs *Bourbons* et que les artistes sont Valois d'Angoulême ou d'Orléans plus ou moins.

Quoiqu'il en soit, ces peintres, artistes heureux, ont laissé des toiles pleines de ces détails qui ne sont autres que de vrais petits chefs-d'œuvre, et lorsqu'un jour, peut-être déjà y a-t-il quelques années, lisant *Eugénie Grandet*, j'aperçus ceci : « Dans la croisée la plus rapprochée de la porte, se trouvait une chaise de paille dont les pieds étaient montés sur des patins afin d'élever madame Grandet à une hauteur qui lui permît de voir les passants : une travailleuse en bois de mérisisier déteint, remplissait l'embrasure, et le petit fauteuil d'Eugénie Grandet était placé tout auprès » : — Je me suis souvenu que j'avais vu au musée ou ailleurs, une petite toile de ce genre, une toile de Gérard Dow; cela m'a ravi et j'ai compris alors comment ceux qui écrivent sont de la famille de ceux qui peignent — il n'y a entre eux que la différence qui fait qu'une plume n'est pas

un pinceau et qu'une feuille volante n'est pas une toile. La brise qui gonfle les voiles de ce navire-fée qu'on appelle l'inspiration n'est-elle pas la même qui les dirige, l'un à travers les splendides lacs de la peinture, l'autre sur la pleine mer, l'immensité de la poésie. Les beaux rêves, les grandioses images, le grand du Réalisme et la majesté de l'Idéal, le bleu et le sombre..... tous les trois, le peintre, le poète et le philosophe les comprennent, savent les saisir et en partagent les impressions chacun selon la force de sentiment qu'il possède.

C'est l'un des plus beaux priviléges de l'Art d'avoir ainsi uni deux variétés puissantes de l'intelligence. Chez le peintre comme chez le poète, la Pensée pleine de vigueur et de richesse doit régner. La vraie poésie ne consiste pas dans la facture de quelques vers habilement alignés plus ou moins, c'est dans le sentiment, dans cette force intérieure, dans ce bondissement de l'âme, dans cette faculté du rêve qui donne plus de grandeur à ce qui est déjà grand, dans cette disposition à concentrer en soi la vue et les sensations qui la suivent, puis à reproduire les effets, appuyé sur l'Art et secouru par lui.... C'est en cela qu'est le beau de la poésie — c'est ce qui fait que Michel-Ange est égal à Dante, que Shakespeare n'est pas déplacé vis-à-vis de Raphaël. On a abusé du

titre de poète, on l'a donné à des hommes qui ne se doutaient pas de la poésie ; il y a autant d'ironie à appeler poète tel ou tel écrivain qu'il y en aurait à traiter l'abbé Raynal de grand publiciste.

Je reviens à mes tableaux d'intérieurs dans la *Comédie humaine* — car après tout, si la critique doit s'occuper de ces premiers essais, elle pourrait me demander pourquoi ces choses et qui me les réclame ?

M. de Balzac, je l'ai dit, est arrivé à la perfection des peintres flammands pour le fini de ses tableaux : — chose assez curieuse, il use plus fréquemment de sobriété et par cela même d'exactitude dans les esquisses des choses de la vie intime que dans un portrait ou un type. S'il lui arrive de raconter la maison avant l'habitant, on devine à coup sûr l'âme qui doit l'animer, et quel souffle l'agite.

Parle-t-il d'un bureau d'employés au ministère, des habitudes privées de la ville d'Issoudun, d'un whist hebdomadaire chez une marquise de vieille roche, du boudoir d'une lorette, de la chambre d'un gendelettre, du salon d'une actrice, d'une boutique et entr'autres de celle de la Maison du Chat qui Pelote, il en observe toutes les proportions descriptives avec une admirable justesse. Il y a de l'érudition dans sa science des intérieurs, il n'y a jamais de pédantisme.

M. de Balzac eût constament horreur de ce défaut. L'un des tableaux d'intérieur les plus remarquables, un de ceux que du moins le souvenir consacre comme tels, c'est celui de cette riche maison de Flandre, à Douai, habitée par les Claës et enrichie de ces *diamants* comfortables, comme on les comprend dans cette contrée, sœur de la Hollande, sa voisine. Certes, à l'aide de la *Comédie humaine* les temps à venir ne manqueront pas de savoir quels étaient nos meubles et ce que furent nos manières d'être, dans le grand et le petit monde, en public et sous nos toits. Si au temps d'Auguste, il y eut eu un Balzac, peut-être ne serions-nous pas contraints aujourd'hui de fouiller la terre pour y retrouver la manière de vivre à l'antique.

Des tableaux d'intérieurs aux scènes vivantes de la nature, il n'y a qu'un pas—comme il n'y en a qu'un non plus de Gérard Dow à Berghem, à Bréemberg, à Ruysdaël, à Huysmans, comme il y en a qu'un aussi du balcon de Juliette à l'arbre où chantait le rossignol, par une nuit constellée,... cette belle nuit de Roméo !

Entre les caprices de l'âme et ceux de la nature, le rapport est immense : un rayon de soleil, une brise tiède, la vue d'un lac, et le silence sous l'allée verte nous racontent souvent toute notre vie. La nature

parle au cœur! Il y a des bonheurs qu'on ne peut expliquer ni définir, réservés à l'âme qui pénètre sous les voûtes aériennes de ce grand temple pour en saluer les harmonies magiques, ainsi que font les pâtres qui du haut des versants, contemplent ravis les vertes vallées où plus tard ils passeront, quand les neiges, sur les hauteurs, auront chassé les troupeaux.

Le sentiment des aspects de la nature est entré aujourd'hui dans nos mœurs. L'influence littéraire de Jean-Jacques Rousseau entretenue plus tard par celle de Châteaubriand, de lord Byron et de l'école allemande a poussé dans cette voie les imaginations. De là l'innombrable *pittoresque* dont la littérature a été l'exutoire; de là aussi l'abondance du coloris dans les descriptions, lesquelles se comptent aujourd'hui par tant de myriades.

« I love not less man, but the nature more. »

« J'aime la nature plus encore que l'homme, » s'est un jour écrié Child'Harold :

Ce vers célèbre, principe de hautes thèses philosophiques; Balzac ne l'eut pas écrit,— mais sans en arriver à la même force de sympathie et d'égoïsme que révèle tout ensemble une pareille maxime, il disposait au fond de son âme d'un sentiment de la

nature très vivace et très élevé. De là ces riches paysages, ces plantureuses *exibitions*, ces esquisses variées, prises sur nature, dans les provinces de France.

« J'ai tâché, dit-il dans sa lettre générale, de donner une idée des différentes contrées de notre beau pays. Mon ouvrage a sa géographie comme il a sa généalogie et ses familles, ses lieux et ses choses, ses personnes et ses faits, comme il a son armorial, ses nobles et ses bourgeois, ses artisans et ses paysans, ses politiques et ses dandies, son armée, tout son monde enfin ! »

On peut se rappeler en effet les descriptions du Gâtinais, celles de la Bourgogne, du Dauphiné, de la Bretagne, de la Touraine, le tableau du vieux Paris, et le dessin de cette charmante perle Bretonne, appelée Guérande.

La Touraine était la contrée favorite, la sultane aimée de l'auteur. Il semble qu'il ait pris à souhait d'en égrainer toutes les harmonies comme l'on égraine un collier de perles, comme l'on effeuille ces fleurs des prés lorsqu'on a vingt ans et que l'on adore le petit Dieu dont les joues sont roses. Dans le *Rendez-vous*, sont les mélodies de la Touraine, dans *la Grenadière*, le tableau, dans le *Lys dans la vallée*, l'hymne... une hymne radieuse, une étude exquise

de tout ce qu'il y a de caprice et de fantaisie par les journées suaves du printemps, par les soirées splendides de l'été...

Cette richesse de description encadre grandement la *Comédie humaine :* elle donne à l'œuvre ce que donne le soleil à des bois sombres — une vive lumière.

CHAPITRE IX [1].

Concluons en deux mots :

Entré dans le camp des Lettres françaises avec toute la puissance qu'il fallait, Balzac y laissa un nom, qu'avait illustré déjà au XVII[e] siècle un autre Balzac .Son influence littéraire est acquise à l'avenir.

Honoré de Balzac n'était pas du nombre de ces écrivains qui brillent quelques heures, s'éclipsent subitement et ne reparaissent plus. Il était de ceux auxquels le talent promet la vie et la donne.

—

J'arrête ici les lignes de ce livre, désirant qu'on

[1] Je n'ai parlé dans ce volume que des œuvres inhérentes à la Comédie humaine. Il ne sera question des ŒUVRES DIVERSES que dans le livre des DOCUMENTS INÉDITS, où serait alors comprise l'étude sur le Théâtre et les Idées dramatiques de Balzac.

puisse dire de l'auteur qu'en étudiant un maître, il n'a pas perdu sa journée.

Et, selon l'habitude de quelques humoristes écrivains du XVIe siècle qui ne s'enallaient jamais sans saluer leurs lecteurs, je croirais manquer aux lois sages et polies si je ne disais à plusieurs des miens :

Au revoir, lecteurs,

Je vous souhaite le soleil beau et la saison bonne.

ARMAND BASCHET.

Paris, 12 mars 1852.

NOTES HISTORIQUES

SUR M. DE BALZAC

Par CHAMPFLEURY.

Une heure de conversation intime avec M. de Balzac.

C'est à Boulogne-sur-Mer que j'ai appris la mort de M. de Balzac, longtemps après, car je m'étais mis au sain régime de n'ouvrir aucune gazette. Par un rapprochement singulier, je lisais le matin même un volume des *Scènes de la vie de province*, quand un de mes amis est venu m'apporter cette triste nouvelle. Cette mort à laquelle nous devions nous attendre depuis quelques mois m'a porté un coup sensible.

Cependant M. de Balzac est bien mort; il est mort regretté de ses amis et de ses ennemis, dans toute sa force, plus jeune qu'un jeune homme. Tous les grands hommes ne savent pas mourir. M. de Chateaubriand est mort dix ans trop tard; pendant ces dix ans, il a été oublié; il avait tellement parlé de sa tombe dans

ses livres, dans ses lettres, dans ses conversations, que beaucoup le croyaient fini.

Au contraire, M. de Balzac, depuis 1848, était parti de France ; il n'aimait pas la République ou du moins il ne voyait pas l'avenir en beau. Pendant cinq minutes, il a été pris de la fièvre de représentant, puisqu'une lettre de lui a paru dans les journaux à cette occasion; mais cette idée lui a bien vite passé. Voyez-vous M. de Balzac au club ? Le voyez-vous interrogé sur ses opinions monarchiques par un de ces avocats de bas étage, qui sont les rois en pareils lieux ?

Et quand je parle de club, c'est que j'y ai vu M. de Balzac et que je sais comment il s'y comporte. En mai 1848, si j'ai bonne mémoire, M. Ledru-Rollin fit publier dans les journaux une note officielle par laquelle il invitait tous les gens de lettres à se rendre tel jour dans une des salles de l'Institut.

Vers les deux heures, la salle où se tiennent d'habitude les séances solennelles se trouva à moitié garnie de littérateurs dont le principal titre semblait être de ne pas appartenir à la société des gens de lettres. Tous se regardaient, cherchaient à se reconnaître et ne se reconnaissaient pas. Le plus marquant était ce pauvre Laviron, en costume de capitaine d'artillerie qu'il ne quittait pas, ce même

costume qui le fit tant remarquer à l'envahissement de l'Assemblée nationale, ce même costume qui fut la cause de sa mort, puisqu'il se sauva de Paris compromis, ne trouva pas à vivre en Suisse, et alla s'engager dans l'armée de Garibaldi. Ce qu'il y eut de plus criminel dans Laviron fut, je crois, sa grande taille.

Avec Laviron étaient MM. Toussenel, le fouriériste, Francis Wey, et quelques jeunes gens qui formaient la Montagne de ce club; au bureau étaient assis, comme président, M. César Daly, architecte fouriériste (singulier président pour une société de gens de lettres!); M. Achille Comte, naturaliste, et quantité d'autres dont je ne me souviens plus.

M. de Balzac entre tout d'un coup, et toute l'Assemblée se tourne vers le gros homme qui portait des gants et un habit vert ce jour-là. Il regarda rapidement tous ceux qui se trouvaient là, me reconnut, et vint s'asseoir auprès de moi, sans se douter qu'il s'asseyait en pleine Montagne.

Un homme monta au bureau et déclara qu'il venait de la part de M. Ledru-Rollin, ministre de l'intérieur, pour s'enquérir de ce qu'il y avait à faire pour les livres d'art. Ce mot de « livres d'art » souleva immédiatement l'assemblée qui poussa des cris auxquels n'est pas habituée la salle de l'Institut.

M. Wey fit un discours spirituel et vrai dans lequel il démontrait que le *livre d'art* était une des plaies de la littérature; que le livre d'art mangeait tous les fonds destinés aux littérateurs; que le livre d'art était toujours commandé et payé fort cher à des espèces de faux savants qui les faisaient rédiger par leurs secrétaires; que les livres d'art étaient des livres à images; que souvent ces images n'étaient que de vieux cuivres achetés au poids chez des chaudronniers et revendus comme neufs au ministère. M. Wey conclut enfin que le livre d'art, tel qu'il avait été jusqu'alors encouragé par les ministères, était chose inutile et tout à fait nuisible aux intérêts des gens de lettres.

Malgré une réponse assez terne de M. Le Bas, qui était du bureau, l'assemblée poussa trois grognements contre le livre d'art. Ce que voyant, le secrétaire particulier de M. Ledru-Rollin sortit sans rien dire, laissant les littérateurs discuter entre eux.

Une chose est à remarquer, c'est que les assemblées les plus turbulentes, celles où l'on se comprend le moins, où on s'explique le plus mal, sont les assemblées de gens de lettres. Aussi les présidents les plus adroits empêchent-ils de discuter. On obtient alors tout ce qu'on veut; mais si quelqu'un parle, lance une objection, il est impossible de s'arrêter. Peut-

être expliquera-t-on ainsi pourquoi les gens de lettres ne se réunissent qu'une fois par an; ils nomment leurs représentants sans les entendre, ont bien soin de renommer ceux qui l'étaient déjà l'an passé, et s'en retournent ennuyés, se demandant pourquoi on les a dérangés. Les membres de l'opposition sont si rares qu'on en compte au plus cinq ou six depuis dix ans, toujours les mêmes; ils jettent feu et flammes et ne trouvent pas de groupe pour les aider.

M. de Balzac riait beaucoup du tumulte; il s'amusait comme un enfant du bruit, et son ventre dansait dans son pantalon à plis. — « Quels singuliers gens de lettres, me dit-il, mais je n'en connais pas un... D'où sortent-ils? Pourriez-vous m'en nommer? » Je nommais tous ceux que je connaissais, et M. de Balzac ne reconnut que M. de La Landelle, ancien marin, actuellement faiseur de romans.

Quand le trouble fut un peu passé, l'assemblée s'entendit à peu près sur la décision, qui était d'envoyer à M. Ledru-Rollin deux délégués pour lui faire comprendre que le livre d'art en temps de révolutions, était une chose inutile, et qu'il serait mieux d'encourager des travaux littéraires plus populaires. M. de Balzac fut choisi à l'unanimité pour représenter l'assemblée des gens de lettres. C'est alors que le grand romancier monta au bureau et prit la parole.

Il remercia d'abord ses confrères de l'honneur qu'ils lui faisaient en le prenant pour délégué ; mais il ne pouvait accepter une pareille mission. M. de Balzac reprit la question telle que l'avait posée le secrétaire du ministre. M. Ledru-Rollin demandait ce qu'il serait nécessaire de faire pour les livres d'art ; et M. de Balzac prétendait qu'une société ne pouvait répondre à une question d'un ministre par un conseil. — « Ne répondez rien, disait-il, ou répondez sur les livres d'art. Le ministre ne vous demande pas si les livres d'art vous semblent utiles ou non ; il vous interroge sur les livres d'art ; rien ne peut vous faire sortir de la question. » Et après avoir remercié de nouveau ses confrères, M. de Balzac se retira, laissant l'assemblée envoyer au ministre ses doléances par la voix de MM. Toussenel et Laviron.

On ne saura jamais ce qu'a été M. de Balzac dans sa vie privée, dans ses mœurs, dans ses habitudes : j'ai lu tout ce qui a été écrit sur l'illustre romancier depuis sa mort. J'ai vu une dizaine d'anecdotes qui sont répétées par tout le monde et qui ne servent à rien, si elles ne sont suivies de cinquante autres particularités qui s'enchaînent, se combinent expliquent l'homme. M. Desnoiretterres a publié comme spéculation de librairie plutôt que comme hommage, un petit livre où l'insignifiance se mêle à la fable.

Mme Ève de Balzac y est représentée comme une sorte d'aventurière, de celles qui écrivent des pages brûlantes aux romanciers à la mode. Au lieu de recourir à des suppositions hasardées et qui n'ont pas même le caractère de la réalité, la dédicace de *Modeste Mignon* aurait dû suffire à ce ramasseur d'anas, pour dépeindre Mme la comtesse Hanska, cette figure intelligente, que l'auteur de la *Comédie humaine* a tant respectée, tant aimée.

Combien il est fâcheux que les amis de M. de Balzac n'aient pas tenu registre de ses conversations! Au lieu de raconter dans les foyers, dans les cafés, des circonstances singulières et inexpliquables de l'auteur de la *Comédie humaine*, n'eût-il pas mieux valu les noter, décrire avec soin ses moindres habitudes, ses manies s'il en avait, ses plans pour l'avenir; c'est par de pareils procès-verbaux qu'on connaît plus tard à fond un grand écrivain. Mais il n'y a que les grands écrivains eux-mêmes qui comprennent la nécessité de ces garde-mémoires si pércieux même deux ans après.

Ces sortes de notes disent tout, ne cachent rien; rédigées à la hâte, elles ne cherchent pas à s'habiller de littérature, aussi ont-elles ce grand charme des actes d'accusation à la cour d'assises, rédigés toujours par des esprits étroits, et, malgré tout, pleins d'intérêt,

parce qu'on y cherche les faits, et qu'on y arrive à la vérité de ces faits.

On dira que certaines paroles ont pu échapper qui ne doivent pas être relevées, parce qu'elles sont sorties sans prétentions, dans des causeries intimes : mais c'est là justement, dans l'intimité, que l'homme de génie se fait connaître à fond. Ce n'est pas dans un salon, au milieu de cent yeux qui le regardent, de cent oreilles qui l'écoutent, que le grand homme se montrera. — Je fais cependant une exception pour M. de Balzac, que j'ai vu à une soirée de M. Victor Hugo, remplissant le salon moyen-âge de la place Royale, de rires joyeux qu'il ne dissimulait pas.

Mais M. de Balzac est une exception.

Tous les artistes de ce temps-ci posent plus ou moins sur le théâtre du monde. Et il le faut. Il n'est pas bon de mettre à jour ses inquiétudes et ses bonheurs ; le public ne les comprend pas. Quelquefois il les comprend en livre.

J'avais parlé à divers littérateurs, qui ont connu M. de Balzac, de raconter, les uns, ceux qui font des livres, les autres, ceux qui font des feuilletons, leurs souvenirs exacts et précis sur les rapports qu'ils avaient pu avoir avec le grand romancier. Quelques-uns ont craint de blesser sa mémoire; d'autres ne voudraient pas écrire des faits trop

humains de l'auteur de la *Comédie humaine.* Voilà l'erreur.

Un grand génie est, on l'a dit, une espèce de monstruosité. S'il reste grand génie dans sa vie privée, ce n'est plus un homme. Goëthe, qui ne veut plus aimer parce que cela lui ferait perdre du temps, qui oublie que sa mère est morte, Goëthe n'est plus un homme; c'est un dieu de marbre qui marche. Au contraire, étudiez les *Propos de table* de Luther, vous retrouvez l'*homme* à chaque page. *Il se plaint perpétuellement de son mal de ventre.* Tout est là ; et il ne savait guère, le grand réformateur, la religion qu'il inspirait à ses disciples.

Ce qu'il disait à table à sa femme, « *sa Catherine,* » c'était écrit.

Quand il jurait, c'était écrit.

Quand il riait, c'était écrit.

Quand il buvait, c'était écrit.

Quand il rêvait, c'était écrit.

Ses disciples se cachèrent partout, même sous le lit conjugal, pour entendre ce qu'il disait à sa femme. Quelques théologiens, plus tard, se sont fâchés de voir un grand homme mis ainsi à découvert.

Heuman, dit M. Brunet, reste convaincu que Luther n'aurait jamais permis que l'on imprimât sous

son nom tout ce qu'il disait dans l'intimité. Christophe Berold a dit de même que Luther n'eût jamais l'intention de publier des pages échappées dans une demi-ivresse et en des lieux où l'on peut tout se permettre, tout, si ce n'est de montrer de la piété. Un pasteur hollandais, J. Verhegden, observait qu'il eût été à désirer que les *Propos de table* n'eussent jamais vu le jour, parce qu'il s'y trouvait beaucoup de choses qui excédaient la licence accordée même aux faiseurs de comédies.

Mais on comprend que les *Tischreden*, publiés vingt ans seulement après la mort de Luther, aient pu troubler de dignes pasteurs et de réservés protestants qui craignaient que des maximes, souvent joyeuses, du chef de la Réforme, ne compromissent le protestantisme. Cependant, aujourd'hui, si je veux connaître Luther, j'ouvre les *Propos de table*, j'ouvre surtout au chapitre : *Luther dans son ménage*, et j'admire Luther comme une grande figure, disant de gros mots gais, d'une moralité qui serait à désirer chez ceux qui ont si peur des gros mots, et je suis plein de reconnaissance pour Antoine Lauterbach, Veit Dietrich, Jérôme Besoldi, Jean Schtagenhauffen, Jean Mathesius, Georges Rirer, Jean Stols et Jacques Weber, qui ont commis ces utiles indiscrétions. De tels disciples font juger de la grandeur du maître.

M. de Balzac n'avait pas de disciples ; mais ceux qui l'ont approché et qui n'ont pas tenu note de ses paroles, prouvent par là qu'ils ne comprenaient pas l'importance du maître qui daignait les recevoir.

J'ai été trop tard en relations avec M. de Balzac pour pouvoir donner des particularités très-intéressantes ; il est parti presqu'immédiatement pour la Russie, après la Révolution, en m'écrivant un de ces billets étranges par la forme, que je n'osais décacheter, croyant recevoir un petit billet d'une cuisinière. Il n'y avait que ces simples mots :

« Mon cher Monsieur, si l'on donne la *Reine des*
« *Carottes*, avant le 16, faites-moi manger de ce
« légume littéraire, en m'avertissant et en me don-
« nant une place. DE BC. »

Mais ce papier d'un huitième de feuille était écrit sur du papier d'épicier verdâtre, qui m'a fait demander pendant trois jours : — Où M. de Balzac a-t-il pu écrire cette lettre ? — J'ai fini par croire que le billet avait été rédigé dans une de ces vieilles maisons de rues désertes que l'auteur de la *Comédie humaine* a peintes avec tant de bonheur et d'observations. Le *Père Grandet* ou l'usurier *Gobseck* devaient écrire leurs lettres sur du papier pareil.

Malheureusement pour moi, M. de Balzac ne put

voir la *Reine des Carottes*, car il partit précipitamment, et son départ même empêcha l'exécution de ce fameux *porc aux choux*, où MM. Hugo et de Balzac devaient présider la jeunesse littéraire de l'*Événement*.

J'ai adopté pour mes notes sur M. de Balzac la forme du récit des disciples de Luther, qui ressemble à l'entre-filet des journaux politiques ; j'avais d'abord rédigé mes notes en dialogue ; mais j'ai eu plus de foi dans le récit qui rend parfaitement les idées de l'homme, sans mettre dans sa bouche des mots qui n'en sont peut-être pas sortis.

NOTES SUR M. DE BALZAC.

M. de Balzac entra l'un des premiers aux Tuileries le jour du 24 février. Je fus plus étonné de le rencontrer dans la salle des Maréchaux, que de la révolution et de la fuite du roi. Au milieu des combattants, des coups de fusil, la figure de l'homme attaché aux traditions monarchiques semblait bizarre.

Un comédien, M. Monrose, qui avait joué un rôle dans les *Ressources de Quinola*, apprit de M. de Balzac, au milieu de cette foule, qu'il venait chercher un morceau de velours du trône.

L'auteur de la *Comédie humaine* aimait beaucoup

ces sortes de curiosités historiques ; il me montra un service à thé provenant du duc d'Angoulême, et qui n'avait guère plus de valeur artistique, que le vainqueur du Trocadéro de célébrité.

Le 27 février, M. de Balzac m'écrivit d'aller le voir. Son domestique se composait d'une espèce de valet de chambre et d'une concierge qui me donnèrent la clef, par leur langage germanique, des profondes études qu'avait pu faire sur ces êtres M. de Balzac pour rendre le patois du banquier Nucingen.

—

M. de Balzac descendit l'escalier enveloppé dans sa fameuse robe blanche de moine. Il a la figure ronde, les yeux noirs excessivement brillants, l'aspect général du teint un peu olivâtre, des tons rouges violents sur les joues, d'un jaune pur vers les tempes près des yeux. Les cheveux nombreux sont mélangés de fils argentés et très noirs ; c'est une chevelure puissante. Malgré l'ampleur de la robe de chambre, le ventre est énorme.

—

M. de Balzac me connait par les feuilletons de Théophile Gautier ; il aurait voulu voir mes pantomimes, mais les Funambules n'affichent pas dans Paris, et quand M. de Balzac sort un moment le matin, c'est une journée perdue. — Vous voulez faire du théâtre,

monsieur ? — Je n'en sais rien, répondis-je. Cependant, dit M. de Balzac, la pantomime est un échelon. — Pour moi, dis-je, c'est une échelle. — Vous avez tort de vous en tenir là, la pantomime n'est pas complète, elle représente seulement une des faces de l'art dramatique.

—

Là-dessus, M. de Balzac expose une quantité d'idées sur son avenir théâtral ; il voudrait organiser une grande entreprise avec les auteurs dramatiques ; mais ce sont des fainéants, des paresseux, il n'y a rien à faire avec eux ; il faudrait les faire travailler comme Lope de Vega, Calderon, « qui étaient pleins de pantomime, » dit-il. Le seul travailleur, c'est M. Scribe. « Mais quelle littérature, s'écrie M. de Balzac, « que les *Mémoires d'un colonel de hussards* ! »

—

M. de Balzac rêve de faire une féerie « pleine d'esprit. » — Avez-vous quelqu'idée de féerie?..... Si l'on apportait une bonne féerie aux Cogniard, qui me le disaient avant-hier : « Monsieur, nous ne te-« nons pas du tout à faire jouer nos pièces qu'on at-« taque tant, mais personne ne nous en apporte de « meilleures. » Je parle de *Vautrin*, qu'on pourra jouer à la faveur de la Révolution. — C'est à ce sujet, dit M. de Balzac, que les directeurs de la Porte-

Saint-Martin m'ont fait appeler; je ne pensais plus à *Vautrin*; ils m'ont montré une lettre signée de plus de cinquante noms qui veulent voir jouer *Vautrin*. Je vous avouerai que je ne suis pas sans crainte sur cette reprise : ma pièce, qui n'a été jouée qu'une fois, est devenue une œuvre politique, un abus du pouvoir, une chose persécutée. Le public sera tout étonné de n'y voir rien de bien audacieux, politiquement parlant. Ce qu'il y a d'inconcevable surtout, c'est le bruit qui s'est répandu que Frédérick avait fait la charge de Louis-Philippe; il n'en a rien été. Jamais l'idée ne m'en était venue. Lisez la pièce. Quand la censure arrêta brusquement la seconde représentation, M. Hugo courut chez M. Duchâtel et lui demanda s'il avait été à la première de *Vautrin*. —Non, dit M. Duchâtel. — Je vous jure, dit M. Hugo, que Frédérick n'a pas plus songé que M. de Balzac à caricaturer le roi. — Et, continua M. de Balzac, si MM. Cogniard remontent ma pièce, je m'oppose aujourd'hui plus que jamais à toute allusion de costume et de physique qui rappelleraient Louis-Philippe.. Au fond, je serais curieux de voir *Vautrin*, car je ne l'ai pas vu. Le jour de la première représentation, j'étais occupé, dans la salle, à regarder les physionomies des loges.

—

Il me demanda de nouveau pourquoi je ne voulais pas faire de théâtre, me trouvant les qualités voulues de dialogue. — Des contes, dit M. de Balzac, ne mènent à rien. Vos nouvelles sont trop courtes; à la longue, cela doit rétrécir l'esprit. Ainsi votre *Fuenzès* pouvait faire aisément un volume. Il y a eu dans le temps un homme qui habitait Cambrai (je serais désolé de penser à vous mettre en comparaison avec lui); cet homme, M. Berthoud, s'accrocha à la *Presse* et publia toutes les semaines une nouvelle d'un feuilleton. Il réussit pendant un an, deux ans. Depuis, qu'est-il devenu? — Je répondis à cela que mes petits volumes n'avaient pas pour moi une grande importance, que depuis cinq ans d'apprentissage littéraire; il avait fallu me débrouiller, tâcher de voir clair. Qu'en arrivant à Paris, je ne savais rien, je n'avais pas fait mes classes, et que j'étais occupé à étudier, à me faire une éducation.

— A la bonne heure, me dit avec un accent sympathique M. de Balzac, vous me ressemblez, et je suis content pour vous de cette ressemblance. Moi aussi j'ai été long à comprendre, sept ans, à savoir ce que c'était que la langue française. Tout jeune, j'ai eu une maladie dont on ne revient guères, il meurt dix-neuf personnes sur vingt.

— S'il en revient, dit le docteur Nacquart, il vivra cent vingt ans.

— Je guéris, et je me mis à écrire toute la journée. J'ai écrit sept romans, comme simple étude. Un pour apprendre la dialogue; un pour apprendre la description; un pour grouper mes personnages; un pour la composition, etc. J'ai fait cela en collaboration; quelques-uns sont cependant tout entiers de moi, je ne sais plus lesquels, je ne les reconnais pas.

—

M. de Balzac dit qu'il aurait voulu anéantir ces œuvres, mais qu'un grand besoin d'argent et une somme de dix mille francs le décidèrent à céder au libraire Souverain qui, outre l'argent apportait cette menace : « On réimprime les *Horace-Saint-Aubin* en Belgique, dit le libraire, vous voilà compromis. Qu'importe une réimpression en France? Je vous apporte dix mille francs. »

—

M. de Balzac dit qu'après ces études et ces mauvais romans il avait commencé à se douter de la langue française, « si peu connue en France »

—

Il dit encore qu'il ne voyait à Paris que trois écrivains connaissant leur langue : « M. Hugo, Théophile et lui. « M. Villemain comprend aussi la

langue française, mais il n'a jamais su mettre rien dessous. »

M. de Balzac se plaignit de la triste position des littérateurs en France, et surtout des romanciers. A l'entendre, c'était le plus fatigant des métiers et le plus mal payé. Il avait toujours écrit pour manger; il avait fait des romans par nécessité, pour vivre.

— Après avoir travaillé vingt ans, quinze heures par jour, dit M. de Balzac, je suis arrivé à ne pas posséder un sou, si je demeure ici, c'est que les personnes à qui appartient cette maison veulent bien m'y laisser en qualité de portier.

—

— Vous êtes jeune, me dit M. de Balzac, vous avez la tête bien construite, la mine d'un travailleur, je m'en vais vous donner un conseil. Faites des nouvelles et des contes, puisque cela vous plaît, mais pas plus de trois par an. N'écrivez ces choses-là que pour votre plaisir; en dix ans, à trois par an, vous aurez publié trente nouvelles. Si vous avez fait vingt chefs-d'œuvre sur trente, vous devez vous estimer heureux.

Alors consacrez dix mois de l'année à faire du théâtre pour gagner de l'argent, beaucoup d'argent, car il faut que l'artiste mène une vie splendide.

M. de Balzac donna pour exemple M. de Lamartine qui avait mangé toute sa fortune au service de la poésie. Aujourd'hui, le poète était devenu, homme politique, à la tête de la République, n'ayant pas un quart d'heure à donner à ses affaires, à ses intérêts.

— Il sera culbuté, dit M. de Balzac, et mourra sur la paille..... *D'ailleurs il ne sait pas le français.* » Comme je souriais de cette boutade-prédiction, M. de Balzac prit un journal sur sa table et me lut une phrase du Manifeste aux puissances étrangères qui confirmait son dire. Non seulement la coupe de cette phrase était molle et indécise, mais on sentait que M. de Lamartine n'a jamais saisi l'esprit de notre langue.

—

Il est vrai que M. de Balzac ne comprenait que vaguement la poésie et ne l'estimait pas assez à ce que m'a dit Théophile Gautier, qui avait sur le cœur une demande singulière de M. de Balzac.

Déjà Gautier, ainsi que Mme de Girardin, avaient fourni des vers inédits pour le beau roman d'*Un grand homme de province à Paris.* M. de Balzac, qui estimait beaucoup le talent de prosateur de l'auteur de *Mademoiselle de Maupin*, le fit demander un jour. Il avait en tête un sujet de comédie

superbe ; il pensait que la comédie gagnerait à être mise en vers et il priait son ami de se charger de cette besogne.

Gautier frémit à cette demande ; il connaissait les exigences de M. de Balzac, et il réfléchissait à refuser d'une manière adroite.— « Voyons, dit M. de « Balzac, combien pensez-vous m'apporter de vers « par jour ! ! ! »

—

Après deux heures de conversation, je me lève pour m'en aller ; M. de Balzac me reconduit jusqu'à l'escalier , je regarde, en passant, une statue de marbre, grande deux tiers de nature , qui représente M. de Balzac. Elle a été faite en Allemagne et me paraît médiocre.— Ah ! vous vous occupez d'art, me dit l'auteur de la *Comédie humaine*, je m'en vais vous montrer ma galerie. Nous remontons dans d'autres appartements , nous entrons dans une longue galerie de tableaux dont la pièce capitale est un *Dominiquin* d'une haute dimension. Il y a beaucoup d'autres tableaux de toutes les grandeurs, dont j'ai oublié aujourd'hui les sujets et les noms des peintres.

—

A mesure que nous visitons lag alerie, je m'étonne de la connaître. M. de Balzac fait le cicerone; raconte la généalogie des cadres; l'un de ces cadres

vient de Marie de Médicis. M. de Balzac est enthousiaste de la peinture, et surtout de la peinture de portraits ; sa galerie a coûté une somme considérable ; M. de Rothschild envie beaucoup le fameux cadre de Marie de Médicis. Je me torture la tête pour savoir comment je connais cette galerie sans y être jamais entré ; lorsqu'arrivé dans une autre pièce, M. de Balzac me fait arrêter devant un petit cadre de bois sculpté, vide de tableau et accroché avec intention en plein jour. — « Quand le fameux.... [1], antiquaire de la Hollande, apprit que je possédais un cadre de ce maître, me dit M. de Balzac, il aurait donné jusqu'à la dernière goutte de son sang pour en avoir la moitié... » — C'est la galerie du *Cousin Pons*, c'est les tableaux du *Cousin Pons*, c'est les curiosités du *Cousin Pons*, je les reconnais maintenant. Ils ont été décrits par M. de Balzac, dans la première partie des *Parents pauvres*, avec cette conscience et cette précision qui ne s'obtiennent qu'en travaillant d'après la nature. Et il ne s'agit pas de la nature qu'on a regardée et dont on se souvient : l'auteur de la *Comédie humaine* décrit les objets et les voit sous ses yeux. Il les décrit bien mieux quand il les possède, quand

[1] Le nom m'a échappé.

il les a à lui, dans sa maison ; semblable ainsi à cet homme de lettres pauvre qui dépensait tout son argent en livres, et qui économisait l'argent de son dîner pour pouvoir bouquiner. — Mais, lui dit quelqu'un, vous pourriez allez lire ces livres à la Bibliothèque. — Je ne peux lire, répondit-il, que les livres que j'ai achetés.

—

Cette méthode d'observations de M. de Balzac, signalée déjà dans l'article nécrologique de M. Sainte-Beuve, prouve comment procédait l'auteur de la *Comédie humaine*. Ne pouvant avoir en sa possession tous les mobiliers qu'il a décrits avec la netteté d'un commissaire-priseur, et l'intuition de Geoffroy-Saint-Hilaire reconstruisant les animaux primitifs, M. de Balzac, j'en suis certain, écrivait d'après nature. Il entrait dans un appartement et inventoriait comme un huissier. Il ne se fiait pas plus à sa mémoire qu'un juge d'instruction ne se fierait à un meurtrier capable de faire disparaître les traces de son crime. De là cette immense quantité de *petits papiers*, plein des armoires, plein des chambres, plein des maisons, dont s'étonnaient les amis de M. de Balzac. C'étaient des notes précieuses, des études d'après nature.

—

M. de Belloy qui, dans le principe, fut très lié avec M. de Balzac, me dit que, si on lui contait un bon mot, une chose très spirituelle, il la dénaturait en l'imprimant. C'est encore la preuve que M. de Balzac avait une mémoire particulière, la mémoire des grands ensembles, et le manque de mémoire des petits détails. Il se connaissait et notait les petits détails pour s'en souvenir. Quand il ne notait pas les bons mots, les drôleries, il les dénaturait. Cependant, il a fait passer dans ses livres les charges d'atelier, les paradoxes littéraires, l'esprit de café, les prétendus feux d'artifice du Divan, avec une vérité accablante dont ne seraient pas capables les beaux esprits inventeurs de l'école *du mot.*

—

Après la galerie des tableaux, nous sommes entrés dans une salle avec une seule fenêtre. La porte fermée, on ne voit plus que de riches armoires à livres tous assez bien reliés. Il serait difficile, sans guide, de sortir de cette retraite. Les plaintes de M. de Balzac recommencent sur sa pauvreté. Il craint que je ne croie que le mobilier lui appartienne : —On me tolère dans la maison, dit-il, et j'ai été chargé par les propriétaires de leur acheter *toutes ces belles choses*. Dans un temps, continua-t-il, Théophile a répandu le bruit dans Paris que je cachais

des millions, cela n'est pas... Rien pourtant n'est à moi ici.

Et M. de Balzac répéta que des personnes considérables voulaient bien le loger.

—

Cependant il me montrait, avec un enthousiasme inconnu aux locataires, la disposition de la maison, la commodité de diverses salles, une pièce de bains, l'ancien boudoir du financier Beaujon, dont les peintures venaient d'être restaurées, et enfin un grand salon où affluaient toutes sortes de curiosités, de meubles sculptés, de fauteuils antiques, revernis, dorés avec le plus grand soin. Certains dessus de porte sculptés attendaient un pendant cherché dans ses voyages par M. de Balzac, heureux de montrer sa collection presque terminée. A la fin, il parut changer de système.— « Je vous prie, « monsieur, de ne pas parler dans Paris de ce que « vous avez vu, j'ai encore sur les bras quelques « tracasseries. »

—

Ainsi se sont passées trois heures, rapidement écoulées, dans lesquelles M. de Balzac a été ce qu'il avait toujours été pour moi : artiste naïf, ayant grand respect pour la main de l'homme dans les arts, plein d'un orgueil qui me charmait, aimant la littérature

comme l'Arabe aime le cheval sauvage qu'il a eu du mal à dompter.

—

Zinggreff raconte que Luther s'aperçut un jour qu'un étudiant notait sur un petit cahier des paroles qu'il venait de prononcer. — Tiens, dit-il, jetant à la figure de l'étudiant une poignée de gruau, tu peux aussi y mettre cela.

J'espère que personne ne me jettera de poignée de gruau pour avoir relaté avec minutie, et en élaguant quelques compliments trop personnels, cette conversation de deux heures avec M. de Balzac. J'ai aimé plus qu'un maître l'auteur de la *Comédie humaine*, là est ma justification. L'*enfant*, madame Bettina d'Arnim, laissa dire ceux qui voyaient un livre et non pas une marque de respect dans ses correspondances avec Gœthe.

On a parlé d'élever un monument à M. de Balzac; belle idée, difficile, et qu'il ne faut pas abandonner. Le plus officiel est le buste commandé par le ministère pour le musée de Versailles. Le premier venu ne peut pas toucher à la tête de M. de Balzac; il courrait le risque de faire un de ces bustes médiocres, de même qu'il a tant été écrit de monographies inutiles sur l'auteur de la *Comédie humaine*, depuis sa mort.

M. de Balzac était beau.

Contrairement aux gens qui ne savent pas retrouver l'homme de leurs lectures quand ils rencontrent pour la première fois un grand génie, je fus surpris de la *beauté* de M. de Balzac quand il me fit appeler en 1848, et qu'il voulut bien me donner des conseils.

Mais, à l'âge de quarante-neuf ans, M. de Balzac devait être peint plutôt que sculpté. Son œil vif et noir, ses cheveux puissants mélangés de blanc, les tons violents de jaune pur et de rouge qui se succédaient crument sur ses joues, des poils de barbe singuliers lui donnaient un air de sanglier joyeux que les sculpteurs trouveront difficilement à rendre.

« Par un droit de sa libre et vigoureuse nature,
» par un privilége des intelligences de notre temps
« qui, ayant vu de près les révolutions, aperçoivent
« mieux la fin de l'humanité, et comprennent mieux
« la Providence, Balzac se dégage souriant et serein
« de ces redoutables études qui produisaient la mé-
« lancolie chez Molière et la misanthropie chez Rous-
« seau. »

C'est par ce beau langage que M. Victor Hugo a caractérisé la joie, qualité si rare à la littérature moderne, et qui n'a existé que chez un seul artiste, M. de Balzac. — Un faiseur de romans populaires,

M. Paul de Kock, a bien cette qualité très développée ; mais il n'est pas artiste. — M. Victor Hugo fait sentir avec beaucoup d'intelligence le danger des *redoutables études* modernes qui tuent la joie ; fait bizarre, quand on le compare aux grands savants, Rabelais, Luther, chez lesquels l'étude n'a amené qu'un redoublement de grosse gaîté.

M. de Balzac riait souvent et bruyamment dans la vie privée ; son ventre bondissait de joie, et derrière ses lèvres pleines de sang rouge se montraient des dents solides comme des crocs.

Aussi les portraits connus sont-ils insuffisants ; les caricatures quelquefois donnent une idée plus réelle de l'individu qu'une toile commandée. Devant M. de Balzac la caricature a échoué ; si Daumier s'en était emparé, nous aurions aujourd'hui le plus vrai des portraits.

Il ne reste qu'un tableau de M. Louis Boulanger, qui a représenté le grand écrivain dans sa robe de chambre accoutumée, la robe de moine, et aussi un buste de M. David, qui a annobli, suivant sa coutume, l'illustre romancier. Dans ce buste, beau, d'ailleurs, M. de Balzac est grave. Où est la joie qui fait tout de suite, au milieu de notre époque triste, un homme à part ?

Le sculpteur David aime les têtes *dantesques*,

il représente tous les grands hommes modernes *olympiennement*. De tout temps, il a exagéré les beautés du masque; c'est un système.

J'ai dit que M. de Balzac était *beau*, et comme je ne l'ai pas expliqué, on a pu sourire, surtout ceux qui ont rencontré l'homme dans les rues de Paris, avec son chapeau qui n'était pas la coiffure d'un lion, et sa fameuse canne à glands, la dernière des cannes à glands connue, et qui frappait joyeusement les dalles du trottoir de la Porte-Saint-Martin, aux jours mémorables de la première représentation de *Tragaldabas*.

Sans doute, M. de Balzac n'avait pas la beauté grecque qui a remué les cerveaux les plus chauves de France et d'Allemagne; mais il avait la beauté de son intelligence. Elle ne se renfermait pas en dedans comme cela se voit chez quelques esprits, elle s'étalait sur toute la face.

L'auteur de la *Comédie humaine* montrait la force, le courage, la patience et le génie. Ses yeux, qui interrogeaient et écoutaient comme le prêtre et le médecin, je n'en ai jamais rencontré de pareils.

La figure joyeuse de M. de Balzac inspirait la joie, de même qu'un acteur qui baille fait bailler toute une salle, de même que la vue d'un riche étal

de boucher donne aux gens pâles des envies de ces riches couleurs.

Quel est le sculpteur qui saura se tirer d'une pareille tête ?

Pour le monument, il faudra s'assimiler le génie de la *Comédie humaine;* car il ne s'agit pas seulement d'une figure en marbre de l'auteur, avec deux figures allégoriques à ses côtés; la muse tragique et la muse comique sont trop connues; il est bon d'inventer des emblèmes moins usés.

Peut-être serait-il temps de traiter à fond la question du culte des grands hommes dans leur représentation en sculpture et en peinture.

Or, la meilleure manière d'honorer les grands hommes après leur mort n'est pas de se livrer à l'ode et au poème épique, mais de tâcher de raconter quelque vérité sur leur manière de vivre, sur leur costume, sur leurs habitudes.

Tant pis pour ceux qui croient que le grand homme est un être à part, une personnalité étrange, une exception, un malade de génie, un monstre. Pour moi, j'ai toujours cherché les côtés humains des grands hommes; ils ne sont pas grands hommes, dit-on, pour leurs valets de chambre. Essayons, quand nous écrivons sur leurs œuvres, de penser que nous avons été leurs valets-de-chambre.

Comme le peintre Chardin était le maître le plus fervent de l'école réaliste, il ne s'est pas amusé à se peindre une couronne de laurier sur la tête, ni en costume d'apparat, les jours où il allait à l'académie de peinture. Il nous a laissé deux portraits au pastel; l'un avec des grosses lunettes d'argent sur le bout du nez, l'autre avec un abat-jour vert. C'est en costume aussi domestique que je voudrais voir représenter le grand travailleur, Honoré de Balzac.

Dans l'impuissance de trouver un Holbein enthousiaste et qui saurait faire sortir du marbre un *homme du dix-neuvième siècle*, la famille s'en est tenue à cette simple idée funèbre :

Une colonne brisée, un livre sur la colonne.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

		pages.
	Au lecteur	1
	Avertissement	v
	Parenthèse nécessaire. — Spectacle de Comédie humaine	11
Chapitre I.	Honoré de Balzac	19
Chapitre II.	Le Chapitre de la vie.—Lignes sommaires	22
Chapitre III.	Lignes bibliographiques	30
	Première période	32
	Deuxième période	37
	Troisième période	45
Chapitre IV.	Étude critique. — Préliminaires.—Quelques mots sur la Physiologie du Mariage	59
Chapitre V.	Regard en arrière.—Balzac réformateur littéraire.	79
Chapitre VI.	Détails analytiques	98
Chapitre VII.	Familiarités.—Quelques mots sur l'homme	133
	Notes sur les derniers moments d'Honoré de Balzac, par le docteur Nacquart	157
Chapitre VIII.	I. Les Femmes. — La Femme de trente ans. — Autres portraits	161
	II. Des Types	196
	III. Des tableaux d'intérieur. — Du sentiment de la nature. — Paysages	208
Chapitre IX.		215
	Notes historiques.	
	Une heure de conversation intime avec M. de Balzac, par Champfleury	217

ERRATA.

Page 82, ligne 6, *au lieu de:* Le mêler dans, *il faut:* Le mêler à.

Page 95, ligne 19, *au lieu de:* esprit, *lisez:* Esprit.

Page 96, ligne 18, Il ne faut pas lire cette phrase ponctuée comme elle l'est; la faute est grossière. Le bon sens du lecteur doit remplacer le *point* par une *virgule* après le mot richesse et joindre les deux membres de phrases.

Page 97, ligne 23, *au lieu de*: « Balzac est parfois plantureux, *il faut*: est parfois trop effilé. » La typographie n'est pas en cause ici.

Page 106, ligne 2, *au lieu de:* Le médecin Genestas, *lisez:* le médecin Benassis.

Page 168, ligne 19, En citant cette ligne, j'ignorais totalement qu'elle fût de M. Jules Janin. Je me hâte de rectifier l'omission, elle lui appartient, elle est son fait.

Page 213, ligne 13, Il faut lire la phrase ainsi: De la l'*innombrable pittoresque* auquel la littérature servit pour ainsi dire de vase sacré.

BLOIS. Typ. H. MORARD et BERG'DIEU

Pour paraître au 15 mai prochain, et comme suite aux *Physionomies :*

ESSAI SUR LA JEUNESSE

ET LES

TENDANCES LITTÉRAIRES,

De Théophile GAUTIER.

(Histoire d'un temps curieux).

use des premiers, et
triomphé par la révo-
ni 1793, il se montra
nt encore en leur fa-
ıns ce temps-là qu'il
bune l'évêque de Con-
les torches du fana-
épartement du Gers,
ter l'arrestation de ce
a encore dans la même
reur-syndic du dépar-
t-Garonne, qui, *par son*
ait des coups mortels
ıvoyé peu de temps
ıux, avec Tallien et le
yte, pour y poursuivre
faction girondine, il y
ıfieux fît à la tribune
pompeux éloge de son
estation des *suspects*.
suite envoyer dans le
u Lot, pour *épurer* les
nu à la Convention na-
l y fut élu secrétaire, et
des pensions pour les
enfants de ceux qui
s au Champ-de-Mars,
nes de Lafayette et de
ı lutte où Robespierre
ganel sembla prendre
ıx débats ; et il ne se
ement pour les ther-
lorsqu'il fut bien as-
triomphe. Il paraît
rayé l'un des premiers
t réactionnaire qui en
ence, et on le vit fort
vendémiaire, raconter
un *rebelle à cheval et*
rebelles, un drapeau à
ès la session conven-
ort n'ayant pas fait de

re ; mais Lacépède, son compatriote et son ami, le nomma, plus tard, chef de division à la chancellerie de la Légion-d'Honneur, où il resta jusqu'à la restauration en 1814. Ayant recouvré ces fonctions en 1815, lors du retour de Bonaparte, il les perdit encore après le second retour de Louis XVIII, et fut exilé l'année suivante comme régicide. Il se réfugia d'abord à Liége, puis à Bruxelles, et mourut dans cette dernière ville, le 20 novembre 1826. Paganel s'était toujours occupé de la culture des sciences et des lettres, et il avait été plusieurs années avant la révolution, avec ses compatriotes Lacuée et Lacépède, l'un des fondateurs, et le secrétaire perpétuel de la société d'agriculture d'Agen. Il était alors fort estimé dans ce pays, et si la révolution, qui troubla tant d'existences, ne fût survenue, il eût encore vécu longtemps heureux et paisible. On a dit que dans les missions qui lui furent données par la Convention nationale, tout en suivant le système d'oppression et de sang qui lui était prescrit, il rendit quelques services. M. Labouisse, qui a rédigé sa notice pour les *Annales* de M. Mahul, déclare que lui-même *dut la vie à la venue de ce représentant dans le département de l'Arriège ;* et il ajoute à cet honorable témoignage que, dans le même temps, ce fut par son zèle et son dévouement que la ville d'Agen fut préservée de l'établissement d'un tribunal révolutionnaire, qui eût fait couler des torrents de sang dans ses murs. Les écrits de Paganel sont : I. *Opinion sur le jugement du ci-devant roi*, Paris.



Imprim. de Pommeret et Moreau, quai des Augustins, 17.

